LA VIE INTELLECTUELLE

MAI

1949

Faut-il bénir la bombe atomique ?

M. WINOWSKA : **Un primat de Pologne (1926-1948).**

A. FRISCH : **Retour d'Allemagne.**

M. CHASTAING : **Une incroyance romantique.**

TACTIQUES POLITIQUES

Les étudiants argentins, CL. JULIEN.

Une ombrelle pour le prolétariat, J. NANTET.

■

LES SIGNES DU TEMPS

Désaffection syndicaliste ? Le Titisme.
La femme au foyer ? etc.

Livres. Cinéma.

LES ÉDITIONS DU CERF . PARIS

ser. Nous aussi, nous rencontrerons des ennemis et traîtres sur notre chemin. Même en luttant contre e nous devons avoir l'ambition de lutter pour leur bien

Laissons l'usage de la bombe atomique, qui ne dép dra pas de notre décision. Mais il est bien des situati où le comportement dépend de chacun et où, de fa si légère, le chrétien se croit autorisé à faire flèche tout bois contre ses « adversaires ». Parce que n croyons au Christ, parce que nous croyons en Dieu, n professons que la fin ne justifie pas les moyens. N n'avons donc pas le droit d'user de tous moyens con ceux qui affirment position si erronée. Lorsque tel jo nal, lu par les bien-pensants, n'hésite pas à gauchir nouvelles dans ses titres, à couper, dans les docume cités, les passages qui le gênent, il ne sert pas la ca chrétienne. Lorsqu'un chrétien se délecte dans cette l ture et répète ce qu'il sait bien être inexact, il trahit Christ dont il porte le nom.

*
* *

Il est, alors, fort difficile d'être chrétien? A coup sû C'est choisir d'entrer par la porte étroite.

Mais nous serons sûrement battus dans la lutte q est à mener? Cela n'est pas dit pour autant. Pourqu être assuré que la vérité soit plus faible que le me songe?

Il est, pour le chrétien, des victoires qui seraient véritables désastres. C'est un fait que l'athéisme sovi tique est militant. Lorsqu'il professe extérieurement respect de la foi individuelle, il est encore plus dang reux que lorsqu'il la combat ouvertement. Nous avo donc, en ce temps, notre combat à mener. Mais, so peine de n'être plus chrétien, nous ne pouvons le m ner par tous les moyens. C'est dans notre façon de lu ter contre le matérialisme dialectique qu'on reconna tra aujourd'hui si vraiment nous sommes du Christ.

Le cardinal Auguste Hlond, primat de Pologne

(1881-1948)

Ils étaient douze à la maison, et la maman avait fort faire pour qu'ils puissent manger à leur faim. Le ère, petit employé de chemin de fer, touchait un maigre alaire et n'avait guère chance d'avancement. C'était n paysan silésien, dur comme fer et absolument insu- ornable. Les autorités allemandes lui cherchaient sou- ent chicane. Lorsqu'on le sommait d'expliquer com- ent, lui, employé allemand, osait envoyer ses enfants u catéchisme polonais, il répondait invariablement avec n fin sourire : « Allez demander à ma femme, c'est le qui s'occupe de l'éducation des enfants; moi, j'ai du avail par-dessus la tête. »

Alors on allait interroger Mme Hlond, née Imiela.

Les mouchards quittaient la maison, penauds et dé- onfits. Cette sacrée femme avait réponse à tout. Elle st Polonaise, ses enfants sont Polonais, ils prieront en olonais : voilà. Et surtout que l'on ne vienne pas se êler d'affaires qui ne regardent que les parents.

Le petit Auguste était vif et espiègle. Mais on ne plai- ntait pas avec la maman. Tout méfait était puni sur ace. Il fallait obéir sans tarder. Et surtout ne rester

jamais oisif! Plus d'une fois le futur cardinal mena paître la chèvre nourricière sur le maigre talus à côté de la maison, ou arracha les mauvaises herbes dans le jardin potager. Lorsqu'un jour une dame de l'aristocratie française lui demandera en minaudant : « Quels étaient vos ancêtres, Éminence? » il répondra : « De très pauvres gens, madame, qui ont passé leur vie à prier et à travailler. »

Quand se déclara sa vocation? Au plus tard à l'âge de dix ans.

C'était aux environs de 1890. On parlait beaucoup de Don Bosco le thaumaturge, mort récemment. Est-ce ce qui décida les parents d'envoyer leur fils aîné Ignace et quelque temps après l'autre, Auguste, à Turin, chez les Pères Salésiens? Lorsque son petit Auguste lui fit ses adieux, se douta-t-elle qu'elle ne le reverrait plus qu'à de rares intervalles, et seulement en passant?

Toute sa vie le primat de Pologne témoigna à sa mère une tendresse profonde. Promu cardinal, son premier geste fut de lui griffonner en hâte un mot.

Ma chère maman,

Le Saint-Père vient de me nommer cardinal de l'Église romaine. Ma pensée et mon cœur vont à toi, chère maman, et c'est à toi que j'écris ma première lettre, avec une profonde émotion. Car chaque fois que je considère les voies merveilleuses par lesquelles la Providence me mène, c'est ta chère image qui apparaît devant mes yeux. Mieux que tous les pédagogues, c'est toi qui as mis dans l'âme de tes enfants des principes solides, profondément enracinés dans la foi et les commandements de Dieu. Tu savais prier de tout cœur et c'est ainsi que tu nous as appris à prier; c'est dans cette vie d'oraison, par toi inculquée, que je puise jusqu'à ce jour ma force et ma confiance. Tu nous as ouvert toute grande la porte du bonheur, car tu ne nous as pas habitués à une vie

molle ni à suivre nos caprices, mais au travail intrépide et tenace, au sens du devoir joyeusement accompli. Donc, en ce jour où le Saint-Père daigne combler d'une si grande faveur notre pauvre maison silésienne, je te remercie, maman chérie, de m'avoir été toujours une bonne mère et je me recommande très ardemment à tes saintes prières...

Le cardinal a tenu parole. Il ne ménagea ni ses forces ni sa vie pour remplir ses devoirs jusqu'au bout.

Le jour de l'an 1948, à la dernière audience qu'il m'a accordée, le cardinal me dit : « Je suis fier de mon bon sang rouge. Si je n'étais fils d'ouvrier et habitué depuis mon enfance aux privations, je ne saurais peut-être pas parler au peuple, je ne le comprendrais peut-être pas comme je le comprends, et certainement dans ces dures circonstances je n'aurais pas la résistance qu'il faut. » Et il ajouta : « Dieu seul sait ce que je dois à ma mère. »

Il disait encore : « C'est le cœur d'une mère qui nous aide à comprendre celui de notre Mère à tous : l'Immaculée. » Le cardinal était grand dévot de Marie. Tous les jours il lui offrait un tendre hommage : des chapelets qu'il ne comptait même plus. On l'a appelé à juste titre « le Primat du Rosaire ». Jeune prêtre, il avait contracté une grave maladie d'yeux, par suite d'un excès de travail. Menacé de cécité, il fut dispensé du Bréviaire et récitait à la place son Rosaire. Depuis, ce fut son arme préférée « d'offensive et de conquête ». Il le recommandait à tous, petits et grands. Pendant ses longs mois de quasi-internement, à Lourdes, durant la guerre, on pouvait le voir dans les allées du jardin, près du chalet épiscopal, se promenant à grands pas et récitant son chapelet. Et il aimait à parler de Lourdes comme de la capitale mariale du monde.

Je crois que ces deux influences maternelles, l'une terrestre, l'autre céleste, expliquent bien des choses dans le caractère et le comportement du Primat de Pologne.

A seize ans, il demande l'admission au noviciat et prononce ses premiers vœux un an après, à Fogliazzo près de Turin.

Ses supérieurs l'envoient à Rome où il étudie à l'Université grégorienne. Chose significative : à part la philosophie, ce sont les mathématiques qui le passionnent, et bien vite il y excelle à tel point qu'on lui décerne la grande médaille d'or, distinction rare et très convoitée. Plus tard, en vérifiant des certificats, il attachera une importance toute particulière aux notes en mathématiques, car, dira-t-il, « ceux qui s'y entendent ont un esprit clair et pensent juste ».

Son esprit alerte et vif, extrêmement impressionnable, s'ouvre joyeusement à l'ambiance de la Ville éternelle qui le marquera pour la vie. Il gardera toujours pour Rome un amour passionné. La Pologne lui a donné ses richesses, mais c'est Rome qui les ordonne.

Et, d'abord, il est religieux, et un religieux exemplaire. Très généreux par nature, il se dépense sans compter. On l'exploite quelque peu. Ce Polonais à la santé resplendissante et qui ne dit jamais « non » est un bouche-trou rêvé. Le maître de chapelle est-il malade ? C'est lui qui le remplacera. Faut-il organiser un chœur ? Il est là. Le *Sacro Cuore,* établissement salésien de Rome, se souvient de beaucoup de ses exploits. Mais ce qui en imposait aux jeunes d'une façon toute particulière, c'était sa singulière maîtrise de soi qui allait de pair avec un tempérament de feu. Il était le pacificateur attitré de tous les « brouillés à mort » et rien que par sa présence savait calmer toutes les disputes.

A cette époque, l'Ordre salésien était en plein essor et essaimait avec une fougue juvénile. On venait de fonder la première maison en Pologne, à Oswiecim, connu aujourd'hui dans le monde entier sous le nom allemand de mauvais augure : Auschwitz. Le fondateur italien demandait à grands cris des renforts. Qui de plus apte à le seconder dans ces débuts difficiles qu'Auguste Hlond ? On l'envoie. Il s'y dépense et révèle dès le premier jour de magnifiques talents d'organisateur. Comme toujours, dans les débuts, la maison lutte avec de cruels déficits. C'est le jeune Hlond qui doit les combler. Il n'a que dix-neuf ans, qu'importe, puisqu'il se tire d'affaire! On le charge du secrétariat et de la correspondance de plus en plus abondante. Il y a pénurie de professeurs. Qu'à cela ne tienne! Auguste Hlond se charge des branches les plus « ingrates », en commençant par les mathématiques et la physique et arrive à inspirer à ses élèves un zèle sacré. Dès ce temps, il se révèle un éducateur de marque. Mais, dès ses premières prouesses pédagogiques, Auguste Hlond ne se servait de ses dons que pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, et c'est, je crois, l'un des plus beaux éloges que l'on puisse lui faire. Il s'oubliait tout simplement et était, sans le paraître, profondément humble. Sa « carrière » vertigineuse n'y changea rien, sous la pourpre il aimait à confesser son néant.

Pour arriver à tout faire, il prenait sur ses nuits. Vrai fils de Don Bosco, il ne ménageait ni son temps, ni ses forces. Toujours gai, disponible, prodigieusement « efficient », il attirait le travail. Plus tard, il évoquera en riant certains souvenirs de « cercles carrés » qu'on lui demandait de résoudre « en toute simplicité de cœur ». Un jour, pour me consoler de certaines défections de

collaborateurs timorés — je rédigeais en ce moment une revue clandestine —, il me raconta comment, autrefois, « et en temps de paix », on l'avait chargé de la rédaction d'une revue salésienne, sans personne pour l'aider! « Je devais remplir moi-même tout le numéro. Il fallait bien improviser! » Son activité fabuleuse mettra plus tard à l'épreuve tous ses secrétaires.

Il fut ordonné prêtre à Cracovie, le 23 novembre 1905.

Aussitôt, on le délègue comme aumônier à l'établissement qui venait d'être fondé dans cette ville. Très sagement, ses supérieurs lui ordonnent de suivre des cours universitaires. Cracovie groupait en ce temps-là des professeurs remarquables. L'abbé Hlond suit avidement leurs cours. C'est alors, je pense, qu'il acquit ce style nerveux, nuancé, riche et inimitable qui caractérisera tous ses écrits. Il met beaucoup de choses en peu de mots, quitte à les faire craquer. Pour le moment, il n'est qu'à ses premières prouesses. D'ailleurs, son travail d'aumônier l'absorbe de plus en plus. Il passe des heures au confessionnal. Il suit de près ses anciens élèves, contrôle leurs études et souvent les « dépanne ». Tous ses maigres appointements y passent. Son stage à Cracovie fut pour lui un temps d'apprentissage social dont ses fameuses lettres pastorales recueilleront un jour les fruits.

Mgr Pelczar, évêque de Przemysl, réclama des Salésiens pour son diocèse. L'abbé Hlond fut chargé de la fondation. Il avait vingt-cinq ans et l'air beaucoup plus jeune. En le voyant, Mgr Pelczar dit en souriant : *Oportet illum crescere!* Il ne croyait pas être si bon prophète.

Les débuts furent difficiles. Il y eut toute une campagne de calomnies et de dénigrement contre les fils de

Don Bosco. Le jeune directeur fit face à la rafale. Il tint bon, travailla jour et nuit et garda, au milieu de ces épreuves et de cette activité débordante, un calme imperturbable. « On voyait bien — me dit quelqu'un — qu'il dominait de haut toutes les tempêtes et toutes les contingences. » Il aurait besoin de cet entraînement : bien d'autres tempêtes l'attendent!

La maison de Przemysl prit en peu de temps un essor remarquable. Les jeunes y affluaient. Il fallait agrandir la maison, construire une église. C'est alors que l'obéissance l'appela ailleurs.

Ce fut pour lui un coup. Toute sa vie il a gardé pour ses « gosses de Przemysl » un souvenir attendri. Voici que, malgré les bourrasques, la moisson levait abondante et drue. Ce n'était pas lui qui devait la récolter. Il faisait partie de ces troupes de choc que l'on aime envoyer en pleine brousse. L'établissement de Przemysl est en plein essor? Tant mieux, mais celui de Vienne périclite. On l'y envoie comme directeur. Il n'a que vingt-huit ans.

Dès le début, il dut se débattre avec des difficultés qui semblaient insurmontables. Il les attaqua de front. Les obstacles tombèrent un à un, mais sa santé s'en ressentit. La maladie d'yeux qu'il avait contractée à Przemysl s'aggrava. Interdiction de lire et de travailler. Obligation de passer des mois dans l'obscurité totale, dans l'inaction absolue. Coup douloureux mais qui n'entama en rien son joyeux optimisme. Ses amis l'admiraient. « Jamais une plainte, — me dit quelqu'un, — pas l'ombre du découragement. Comme un petit enfant, il se confiait à Notre-Dame Auxiliatrice et profita du temps libre pour réciter d'innombrables rosaires. » Lorsque enfin, après un douloureux traitement, il put

réintégrer son poste, la joie fut délirante. Son absence avait appris à l'apprécier bien mieux encore que lorsqu'il était là, sur la brèche.

Après la première guerre mondiale, en 1919, au lieu d'être rappelé en Pologne, enfin libre, l'abbé Auguste Hlond fut nommé inspecteur des provinces allemande, autrichienne et hongroise. Dieu seul sait ce qu'il lui en coûta. Cependant, il ne fit rien pour changer la décision de ses supérieurs. Jamais il ne refusa aucune tâche, quelque ingrate ou difficile qu'elle fût. Il se voue corps et âme à ses nouvelles fonctions. Malgré la défaite, les fondations se multiplient en Allemagne, en Autriche, en Hongrie. Il se fait tout à tous, sans acception de personnes.

Même ses ennemis les plus acharnés durent reconnaître son impartialité à toute épreuve. Voici, comme inspecteur provincial des pays vaincus, un fils de la Pologne ressuscitée, né dans une région qui a le plus souffert de l'Allemagne... Mais la rancune n'est pas son fait, il oublie tous ses justes griefs; il n'y a pour lui ni Grec ni Juif. Rien ne lui répugnait autant que la haine (et pourtant c'était un passionné de la justice, mais de celle que couronne le droit). Lorsque, vers la fin de la guerre, on craignait de voir les Polonais se livrer à l'égard des Allemands à de terribles représailles, il disait : « Dès la fin des hostilités, avec le premier avion disponible, je partirai pour la Pologne et ma première tâche sera de pacifier les cœurs et les âmes. Dans cette guerre, nous devons avoir la partie belle. Point de sang versé par esprit de vengeance, le sang colle aux mains. Que la justice fasse son devoir! » Et il ajoutait : « C'est beau de vaincre l'ennemi. Mais c'est tellement plus difficile de se vaincre soi-même! » Cette idée d'une Polo-

gne vengeresse l'obsédait. Il la voulait toute belle et capable du plus pur héroïsme. Et Dieu seul sait à quel point sa présence, dès la fin de la guerre, préserva la Pologne de cette anarchie spirituelle qui accompagne presque toujours la détente, même momentanée : heures cruciales où plus que jamais un peuple a besoin de chefs.

Au moment où son poste devait le garder longtemps encore loin de sa patrie, la Providence intervint. Mgr Ratti, nonce en Pologne, le nomma administrateur apostolique de la Haute-Silésie, avec siège à Katowice. C'était en 1922. Pour la première fois, il était appelé à travailler hors de sa chère congrégation.

Lorsque, avant son départ, le père économe inspecta son linge et ses vêtements, il s'aperçut que tout était dans un tel état d'usure et de reprisage qu'il fallut en toute hâte préparer un trousseau. Sans en avoir l'air, le futur cardinal aimait la pauvreté et mena jusqu'au bout une vie très mortifiée.

En Silésie, il fut reçu avec enthousiasme. Dès le début, il fut aux prises avec des difficultés de tout ordre: Comme toujours, son enthousiasme suscitait des œuvres, entraînait les hésitants. Cet homme avait le don des initiatives à un degré remarquable. A le voir et à l'entendre, rien ne semblait impossible. Il abattait un travail énorme. Son exemple était contagieux — et il excellait dans l'art de « découvrir » ses collaborateurs. Chef né, il savait à l'avance ce dont chacun était capable et la place qui lui convenait. Il ne se ménageait pas lui-même — et il ne ménageait pas ses proches. Certains ambitieux se plaignaient « d'être pressés comme un citron », mais ses amis lui en savaient gré. Que de

futurs dirigeants le cardinal n'a-t-il pas révélés à eux-mêmes!

Mais la Silésie ne devait pas le garder longtemps. Après la mort du cardinal Dalbor, Pie XI nomme Mgr Auguste Hlond archevêque de Gniezno et de Poznan, Primat de Pologne et cardinal de la sainte Église.

La Providence l'avait préparé depuis longtemps à cette haute dignité. Son premier soin fut de mettre en mouvement cette Action catholique que Pie XI appelait « la prunelle de ses yeux ». C'est peut-être ce qui explique pourquoi sur ce point la Pologne a été tellement en avance sur d'autres pays. La formule de l'Action catholique spécialisée y fut appliquée dès le début et très heureusement. Le Primat fonda à Poznan l'Institut Supérieur de l'Action catholique, avec toute une série de publications spéciales, consacrées aux problèmes de la famille, des études sociales et économiques, de la pédagogie. Grand animateur, il comptait surtout sur les jeunes. Les sièges de l'Action catholique ressemblaient à des ruches bourdonnantes. Silencieusement, le triage se faisait et peu à peu montait une élite qui, un jour, fera ses preuves.

Le Primat ne se mêlait pas de politique, mais il ne ménageait pas ses réprimandes chaque fois que les autorités risquaient d'enfreindre la loi de Dieu. Certaines de ses lettres pastorales ont eu un retentissement comparable à celui qui a suivi les mandements de Carême du cardinal Suhard : à Rome, on les comparait à des encycliques. Nous en signalons deux qui mériteraient d'être traduites : *Les devoirs des catholiques face à la propagande athée* et *Les principes chrétiens de la vie civique.*

Il y aurait tout un chapitre à écrire sur l'activité du

Primat de Pologne *ad extra*, comme légat du pape soit à Budapest, soit à Buenos-Ayres, où son passage laissa une profonde empreinte. Rappelons également le Congrès mondial du Christ-Roi qui eut lieu à Poznan, en 1936, et tant d'autres manifestations publiques qu'il inspira.

En 1932, il fonda le « Conseil Social du Primat de Pologne », qui avait pour but de répandre l'enseignement social de l'Église, et travailla à l'union des syndicats chrétiens. C'est de là que sortit la première ébauche de la réforme agraire qui valut au cardinal Hlond le ressentiment de certains propriétaires fonciers et une violente opposition, même dans les milieux catholiques.

En 1936, il convoqua un synode à Czestochowa, où de graves résolutions furent prises.

Chose significative : presque tous les messages du cardinal Hlond, surtout depuis 1936, insistent sur la nécessité urgente d'une formation spirituelle « qui soit à la hauteur de la situation et permette de la dominer » et aussi sur l'importance de la pénitence. Ce thème ingrat revenait souvent sur ses lèvres et semblait un écho de l'appel douloureux qui retentit un jour dans la grotte de Massabielle. Plus d'une fois, à Lourdes, je l'ai entendu dire que nous vivions dans le temps de la « grande pénitence » : « si nous ne l'acceptons pas de bon gré et de grand cœur, c'est Dieu lui-même qui nous l'imposera; il a besoin de fléaux pour séparer le grain de la paille. Ceux qui l'ont approché savent bien qu'il pratiquait ce qu'il prêchait[1].

1. Voici un « petit fait » : une amie française, grande admiratrice du cardinal, me donnait de temps en temps, pour les lui offrir, de belles boîtes de chocolat (c'était en 1941-1942 !) afin, disait-elle

La grande pitié des âmes sans Dieu le blessait au vi
Dès ce temps-là, il y avait hors de la Pologne toute u
diaspora d'émigrés, ouvriers, mineurs, travailleurs agr
coles, qui risquaient fort de perdre leur foi dans d
milieux déchristianisés. Il fallait au plus vite y port
remède. Le cardinal eut l'idée géniale d'une congréga
tion religieuse fondée à cet effet. Il exposa son idée
Pie XI qui l'approuva chaleureusement. Restait un
question délicate : qui devait en être le fondateur
Le Primat hésitait : n'était-ce pas une chose grande
qui relevait directement de l'Esprit-Saint? Alors l
Saint-Père lui dit « avec beaucoup d'affection et un
grande autorité » : « Et si c'est le désir du pape?
« Alors, répondit le cardinal en s'inclinant, *in verbo tu*
laxabo rete ».

Le 25 août 1939, le cardinal Hlond revint précipitam
ment de France. Dès le début de la guerre, il convoqua
à Varsovie les évêques de Pologne et leur donna des
consignes.

La situation devient tragique. Varsovie est menacée.
Le gouvernement, jusqu'à ce jour plutôt hostile à l'É-
glise, invite brusquement le cardinal à assumer, sur le
plan international, certaines missions délicates. Le car-
dinal hésite, demande l'avis du nonce, Mgr Cortesi, qui
insiste pour qu'il parte au plus vite. Ce qui semblait au
début ne devoir être qu'une brève absence, se prolongea
en exil de quatre ans. Le cardinal était parti à son
corps défendant et la mort dans l'âme, croyant bien
faire, voulant obéir — et il ne se consola jamais d'être

gentiment, « de lui adoucir l'exil ». Un des secrétaires du cardinal
m'avoua en soupirant : « Si du moins il voulait les ouvrir ! Mais
non, il n'y touchera même pas et les donnera telles quelles... » Et
il ajoutait : « Surtout, n'en dites rien à la dame... »

parti. Ces quatre ans d'absence furent l'épreuve la plus dure de sa vie, une sorte de nuit obscure où Dieu le plongea tout d'un coup, un temps de « grande pénitence » et de douleur féconde. Si c'était une erreur, elle fut certes providentielle.

La Pologne définitivement écrasée, lorsqu'il fallut se rendre à l'évidence que la guerre durerait encore longtemps, le cardinal voulut rentrer, mais les Allemands lui refusèrent le visa de retour. Ils n'étaient que trop contents de le savoir loin!

Dans des émissions vaticanes radiodiffusées — qui eurent un grand retentissement — le Primat dévoila les horreurs des persécutions religieuses déchaînées en Pologne, et en appela à la conscience du monde civilisé.

Naturellement, cette activité, extrêmement efficace, ne pouvait que déplaire au gouvernement de Mussolini, qui invita discrètement le cardinal à quitter le territoire italien. « Je ne voulais pas causer d'ennuis au pape, me dit-il un jour, et j'ai jugé préférable de partir. » C'est ainsi qu'il se trouva en France, juste avant la débâcle. Sa première pensée fut d'aller à Lourdes, « ville sainte de la France ». Il y resta trois ans.

Tant qu'il y eut la soi-disant « zone libre », on le laissa en paix (tout en surveillant de près le moindre de ses gestes). Mais, à mesure que le temps passait, l'étau se resserra de plus en plus et ses « anges gardiens » se multiplièrent à tel point qu'il n'était pas facile d'aller le voir et de passer inaperçu. Ce fut pour le cardinal un temps de retraite et de charité débordante. L'effondrement de la France avait plongé les Polonais, venus pour combattre et internés par leurs alliés de la veille, dans un profond désarroi qui frisait le désespoir. Que de suicides alors, surtout parmi les officiers! Dans les

camps d'internement, le moral des soldats était lamen table. Ils se sentaient trahis, abandonnés, bafoués Leurs esprits candides et simples n'arrivaient pas à sa sir ce « retournement » : la France amie de l'Allemagn appuyant l'Allemagne! La résistance ne faisait qu commencer et les camps n'en savaient rien. Il fallai absolument y pénétrer avec toutes sortes de secour matériels et moraux. Le cardinal organisa l'assistanc spirituelle des internés et fournit inlassablement et trè discrètement des fonds.

Il fit davantage par les contacts directs. Tant qu'il résida à Lourdes, les pèlerinages à la Grotte se doub blèrent de pèlerinages au chalet épiscopal. C'étaien parfois de vrais défilés, et des plus pittoresques : soldat et prêtres en civil, religieuses avec des bandes d'en fants, dames « à chapeaux » et femmes « en cheveux ».. Le service de surveillance était débordé et n'osait pas intervenir.

Le Primat recevait tout le monde, sans nulle accep tion de personnes, avec son bon sourire et l'accent inimi table de la bienvenue : *Witam kochanego Pana* ce qui correspond au : « Comment allez-vous ? » On reprenait courage. On allait le voir « pour se faire remonter ». Sa joie et sa paix étaient contagieuses. Correspondaient-elles à un réel état d'âme ? Je crois que le temps passé à Lourdes fut pour le cardinal une période de très dures épreuves spirituelles. En tout cas, il n'en laissait rien transparaître.

Cet homme, littéralement, vivait de foi. Et lorsque, comme argument suprême, il vous lançait le nom mystérieux de l'archange : *Quis ut Deus ?* tout doute s'effaçait dans la vision du triomphe lointain mais définitif. « Dieu, disait-il, n'a perdu aucune bataille, mais sa stra-

tégie n'est pas comme la nôtre : pour vaincre, il a besoin de la croix et vendredi saint précède la joie pascale. » Ceux qui lui supposaient un optimisme facile et naturel ne le connaissaient guère.

Un jour, il m'appela et me demanda de faire une revue pour les Polonais en France. C'était la fin de 1940. Je commençai par les chemins légaux. Mais, à Vichy, on me déclara que c'était absolument impossible. Il fallut travailler en pleine clandestinité. Ce n'était ni commode ni facile, surtout pour des étrangers qui ignoraient les « tuyaux ». Heureusement, à Toulouse nous jouissions de hauts appuis : le cardinal Saliège nous prit sous sa protection paternelle, Mgr de Courrèges nous autorisa à faire tout le travail technique à la maison diocésaine des Œuvres, et Mgr de Solages, l'ami incomparable à qui plus d'un parmi nous doit la liberté et la vie, nous abrita dans les périodes les plus difficiles et ne nous ménagea jamais ni conseils, ni secours, surtout aux heures noires où tout semblait perdu.

Chaque mois, j'allais à Lourdes pour les directives et l'*imprimatur*. Le cardinal tenait à lire lui-même tous les articles. Souvent, il me donnait de ses propres articles signés : « P. P. », « Primat de Pologne ». Nous n'avions malheureusement pas d'imprimerie. Polycopiée, la revue était assez volumineuse. Des camelots bénévoles se chargeaient de la diffusion. Profitant d'un passage à Lyon, je me mis en rapports avec *Témoignage Chrétien*. Le P. Chaillet me demanda de préparer un numéro sur la Pologne. Je transmis la proposition au cardinal qui la prit très à cœur. Nous étions en train de préparer ce numéro lorsque je fus arrêtée. Il parut lorsque j'étais en prison.

A plusieurs reprises, durant son séjour à Lourdes, le

cardinal a envisagé de quitter la France, mais le gouvernement de Vichy s'y opposa catégoriquement. Or, le cardinal ne voulait pas s'évader clandestinement, « pour ne pas, disait-il, compromettre le pape ». A vrai dire, il n'avait qu'une seule ambition : rentrer au plus vite en Pologne. Il redoutait un peu les intrigues politiques qui risquaient, dès sa sortie de France, de s'emparer de sa personne. Depuis longtemps, il avait prévu la défaite de l'Allemagne, « une débâcle sans pareille », disait-il au plus fort des victoires nazies, « un effondrement soudain et total ». Il voulait être prêt et immédiatement disponible à l'heure H.

Il demeurait parfaitement imperméable à tout intérêt qui ne fût d'ordre spirituel. « Ma seule politique, aimait-il à dire, ce sont les paroles du *Pater* : « Que votre règne arrive. » Vainement, par des émissaires secrets, différents partis se disputèrent son appui. Il demeurait inébranlable. Un instinct très sûr et une rare clairvoyance le mettaient en garde contre tout engagement imprudent. Cette attitude ferme fut d'une importance capitale à un tournant difficile de notre histoire.

Cependant, après la suppression de la zone « libre », Lourdes, situé tout près de la frontière, devenait un point de plus en plus exposé. C'était le centre de ralliement des jeunes, Français et Polonais, qui se dirigeaient sur l'Espagne, à l'abri des pèlerins toujours nombreux. Tout près du chalet épiscopal où résidait le cardinal se trouvaient les fameuses grottes du Loup, en partie seulement ouvertes au public, qui étaient le pied-à-terre habituel des résistants. Les Polonais n'étaient pas toujours très prudents et ne pouvaient résister à la tentation de cueillir au vol, avant le départ, la bénédiction du cardinal. La préfecture de Tarbes s'inquiéta et le Primat

de Pologne fut invité à quitter le département des Hautes-Pyrénées.

Il se rendit alors en Savoie, à l'abbaye de Hautecombe, dans un pays noyauté par la résistance polonaise. Malgré la surveillance étroite et l'extrême prudence qui s'imposait, les visites étaient nombreuses, trop nombreuses. La fameuse abbaye devint un centre d'attraction. En ce temps de désarroi et de tension nerveuse, il émanait de chacune des paroles du cardinal, de chacun de ses gestes une calme certitude, comme si les voiles de l'avenir ne lui cachaient rien. Chose singulière : au temps des plus grands enthousiasmes il semblait prévoir Yalta et Potsdam et se méfiait des Anglo-Saxons. Il disait : « On n'a qu'une idée fixe : le problème nazi, mais se rend-on compte que la liquidation de l'Allemagne ne résout pas *ipso facto* tous les problèmes de l'après-guerre, bien plus aigus qu'il ne nous semble à présent ? » C'est ce temps de l'après-guerre qui l'obsédait et auquel il se préparait durant cette douloureuse attente.

Le 3 février 1944, la Gestapo l'arrêta, par ordre exprès d'Himmler, avec son secrétaire, Mgr Filipiak. Emmené à Paris, il fut soumis à de longs et pénibles interrogatoires. Par toute une gamme d'arguments, depuis la menace jusqu'aux plus basses flatteries, les agents de la Gestapo essayèrent de le convaincre qu'il devait se ranger aux côtés de l'Allemagne contre la Russie soviétique et proclamer une croisade contre les « sans-Dieu ». Le cardinal répondit simplement : « Jusqu'à ce jour la Pologne n'a pas eu de Quisling. Voulez-vous investir de ce rôle son primat ? » Et il précisa qu'il ne pourrait être question de pourparlers avant la libération du territoire polonais et l'évacuation des troupes.

Un colonel nazi, furieux, lui lança : « Ne savez-vous donc pas que vous êtes en notre pouvoir ? » « Et alors ? répliqua le cardinal. Dans sa miséricorde infinie, le Christ m'a nommé pasteur de son peuple. Le martyre serait une promotion que j'ose à peine espérer... »

De guerre lasse, la Gestapo l'expédia à Bar-le-Duc où il passa trois mois. Après le débarquement, il fut déporté en Allemagne, à Wiedenbruck, près de Paderborn, d'où il fut libéré au bout de sept mois, le jour même de Pâques 1945. Le général américain Simpson mit à sa disposition son propre avion. Le cardinal se rendit à Paris, puis à Rome et de là rentra en Pologne avec des pouvoirs très étendus lui permettant de réorganiser la vie de l'Église en Pologne, si douloureusement touchée par la guerre.

La situation était extrêmement délicate. Le pays se trouvait une fois de plus sous un régime qui n'exprimait d'aucune façon la volonté du peuple. Il y avait un très grand écueil à éviter : toute immixtion, même accidentelle, dans la politique, pouvait avoir des suites fatales pour l'Église. Il s'agissait de la maintenir à tout prix en dehors des profonds remous qui la sollicitaient de toutes parts. Et tout dépendait des orientations initiales.

Le cardinal se révéla plus que jamais « homme de l'Église » et c'est l'un de ses plus beaux titres de gloire. Il savait que c'était en même temps la façon la plus efficace de servir son peuple, car jamais l'Église n'est plus « utile » que lorsqu'elle n'est qu'Église! Au fond, le régime communiste ne lui faisait pas peur. Lorsque les agents de la Gestapo brandissaient devant lui l'épouvantail rouge, il ne se laissait nullement intimider.

« Comment ? — s'écria l'un d'eux — vous envisagez avec optimisme même la victoire des communistes ?

Pour nous, Allemands, cette attitude est tout à fait incompréhensible. »

« Je suis optimiste, riposta le cardinal, dans ce sens que je crois en la Providence qui se sert de tout, même de nos erreurs et de nos péchés. Sans le savoir et sans le vouloir même, les communistes rentrent dans les plans de Dieu. »

Un jour, il me dit que Dieu avait besoin de « balais » pour « enlever les ordures et nettoyer la maison ». Certains de ses entretiens me faisaient penser à saint Augustin cherchant un sens, dans *La Cité de Dieu,* à son époque troublée.

Il ignorait littéralement ce qu'est la peur. Personne au monde ne pouvait lui en imposer. Quelqu'un me dit un jour, avec un peu de fiel : « C'est curieux comme devant cet homme on se sent petit... »

Donc, avec le régime de Varsovie, il adopta la seule méthode possible : il l'ignora. Par la rupture du Concordat le gouvernement lui avait singulièrement facilité la tâche. Il y avait bien trop de travail pour s'occuper de politique! Lorsque certains « progressistes » voulurent former un parti politique qui aurait pu compromettre l'Église, il refusa net, de même que jamais, avant la guerre, il n'avait consenti à patronner un parti catholique, sur le modèle du « centre » allemand. Cette indépendance de l'Église vis-à-vis de tout engagement politique fut une des idées maîtresses du cardinal Hlond et valut aux catholiques en Pologne une période de paix relative. Évidemment, le *fair play* exige la réciprocité! Gare au gouvernement, quel qu'il soit, qui empiète sur les droits de l'Église! Sur ce point, le Primat était intraitable. Il prévoyait fort bien que la trêve accordée ne pourrait durer longtemps, qu'un système totalitaire

comme le communisme, tendrait forcément à accaparer les droits de l'Église et qu'un conflit était inévitable. « Du moins, disait-il, notre cause sera pure. Si nous allons vers le martyre, eh bien! mourons vraiment martyrs, pour le Christ et son Église. »

C'est dans cet esprit qu'il formait son clergé et triait ses évêques. Fait capital : ce fils d'ouvrier tenait à la fusion des classes. Dès avant la guerre, comme nous l'avons vu, il combattit certaines survivances féodales, en patronnant par exemple la réforme agraire, au grand mécontentement du parti conservateur. Maintenant, lorsqu'il fallut au plus vite occuper de nombreux sièges vacants, il repéra avec une intuition clairvoyante les hommes qu'il fallait. C'est lui qui sacra évêque le primat actuel de Pologne, Mgr Wyszynski. Dans cette dernière promotion il n'y a guère de noms reluisants! Ces évêques sont du peuple, représentent le peuple, vivent avec le peuple et trouvent audience auprès de tous : ouvriers, paysans, intellectuels. Disciple attentif du grand Pie XI, le cardinal Hlond se garda toute sa vie de toute connivence avec des puissances capitalistes qui, brandissant l'épouvantail communiste, s'efforcent d'embrigader les catholiques. « Non, disait-il, pour mener son combat l'Église n'a besoin que d'elle-même. Ce qu'il faut, c'est exploiter ses ressources. » Et il renvoyait les hésitants à la doctrine de l'Église et à ce qu'il appelait « les premiers principes », seuls fondements de toute construction durable.

Il était assez humble pour exploiter au maximum les possibilités d'action qui lui étaient laissées, et il travailla surtout en profondeur. L'un de ses premiers gestes fut de consacrer solennellement la Pologne au Cœur Immaculé de Marie, le 8 septembre 1946, au sanctuaire de

Jasna Gora. Malgré les difficultés des communications cette manifestation grandiose réunit plus d'un million de fidèles, dont beaucoup étaient venus de très loin, à pied. Ce fut la dernière, peut-être la plus grande joie de sa vie.

Il prit en charge les innombrables églises brûlées ou rasées et travailla inlassablement à leur reconstruction, en convoquant à cet effet un « Conseil spécial » qui devait assumer la tâche ingrate de la collecte des fonds. Mais c'est Varsovie « l'indomptable » qui bénéficia de ses soins les plus tendres, Varsovie où pas une seule église ne restait debout. Au moment de sa mort, la cathédrale de Saint-Jean était en pleine reconstruction. Il voulut y être enterré : « Vous y trouverez bien un coin pour moi », dit-il la veille de sa mort.

Mais ce qui l'intéressait bien plus encore et ce qu'il soulignait avec beaucoup d'insistance, c'était « la restauration des âmes » blessées par la guerre (*remont dusz*). Il y avait encore une zone non interdite où son zèle pouvait se déployer : la grande pitié des âmes va de pair avec la grande pitié des corps, égale sous tous les régimes et que seule la Charité sait atteindre. Les œuvres de *Caritas* prirent grâce à lui un magnifique essor.

Il y avait aussi, il y avait surtout son influence directe qui subjuguait et lançait à d'étonnantes conquêtes. Le cardinal consacrait aux audiences des heures interminables et avait pour chacun le mot qu'il fallait — et le sourire. En ce temps de terribles épreuves, chacune de ses paroles, vibrantes de foi irrésistible, pénétrait au fond des âmes et ranimait les plus découragées. Plus que jamais on allait le voir pour des « bains d'op-

timisme ». Que de fois n'a-t-on répété et commenté certains fragments de ses discours!

Avec le Christ nous irons parmi le peuple. Qu'importe si l'on nous ignore, si l'on nous méconnaît ? Notre règle suprême, c'est l'amour : de Dieu et de la patrie; l'amour de la Vérité, *mais aussi de ceux qui sont dans l'erreur*. Nous n'aurons de cesse que Dieu ne soit maître chez nous, maître de nos vies et de nos âmes...

La Pologne catholique s'engage solennellement devant toutes les générations futures à résister à toutes les embûches de l'athéisme, quelque prix que cela nous coûte.

Varsovie, que Dieu me destine comme une épouse mystique, est un appel à la grandeur. Tout ce qui est petit, mesquin et avare, doit être banni à tout jamais de nos âmes sacerdotales et catholiques. N'abaissons pas par notre faiblesse ce qui est destiné à de grandes ascensions.

Pour remplir les desseins de Dieu, point besoin de tel homme. Vers l'avenir de l'ordre et du bonheur, ce n'est pas le primat qui vous mènera, c'est Dieu lui-même...

Il a été abattu en pleine bataille. Sa maladie ne dura pas dix jours. Il y eut deux interventions chirurgicales : le diagnostic d'une appendicite se révéla faux. Les médecins firent l'impossible pour le sauver. Il succomba à une congestion pulmonaire le 22 octobre 1948.

Il mourait en pleine lucidité. Malgré ses souffrances, il ne se plaignait pas. Deux jours avant la fin — qu'il prévoyait — il demanda l'Extrême-Onction, puis, faisant ses adieux aux évêques et aux prêtres qui l'entouraient, il leur dit en latin : « Et maintenant je vous bénis ainsi que votre troupeau et votre peuple, et Varsovie, afin que le règne du Christ s'agrandisse, et qu'en ce très lourd combat des violences sataniques contre le Christ, le royaume du Christ croisse et obtienne la victoire. Luttez avec confiance. Travaillez sous le patro-

nage de là Bienheureuse Vierge. Et après la victoire, souvenez-vous aussi de mon âme. »

Il fit son testament avec beaucoup de soin. Lorsqu'on lui demanda s'il laissait quelque chose à sa famille, il répondit : « Ma famille se compose de braves et honnêtes gens qui travaillent pour vivre et n'ont pas profité des faveurs du cardinal de son vivant. Qu'il en soit de même après sa mort... »

Le soir, il dit à la religieuse qui le veillait : « Je ne regrette rien. Je n'ai plus aucune attache et je pars avec joie. Je ne regrette qu'une chose, mes péchés, car je n'ai pas toujours fait tout ce que Dieu voulait de moi. Et pourtant j'ai bien confiance qu'Il me prendra par les oreilles et m'attirera vers lui, au ciel, car j'ai fait pour lui plus d'un sacrifice et je n'ai voulu que sa gloire. »

Il était obsédé par la vision des forces infernales déchaînées sur le monde. On l'entendit murmurer : « Je vois la lutte entre le bien et le mal. Les esprits des ténèbres veulent me terrasser. Je vois la lutte qui s'est déchaînée entre les esprits de lumière et les esprits des ténèbres. C'est pour cela que j'ai tellement recommandé le rosaire. Mes Sœurs, priez pour la victoire de la Mère de Dieu... »

La veille de sa mort, il dit en latin à ses secrétaires, inconsolables : « Pas de désespoir! Pas de désespoir! Mais la victoire, si elle a lieu, sera la victoire de la Vierge Marie. Dans ce combat entre le Christ et les conspirations sataniques, l'un de ceux qui se croyaient appelés est rappelé en haut, et il en sera de lui comme Dieu Lui-même en disposera. Je vous remercie. Je vous bénis. »

Vendredi matin, jour de sa mort, les médecins entrè-

rent en le saluant selon la vieille coutume polonaise : « Laudetur Iesus Christus. » Le cardinal répondit en souriant : « In saecula saeculorum... Bonjour! Eh bien, qu'est-ce que vous direz après ma mort, de quoi serai-je mort ? Qu'est-ce que vous présenterez comme la cause de ma mort ? »

Lorsqu'ils protestèrent, interdits :

« Oh non! — dit-il — je mourrai! J'en suis sûr. C'est aujourd'hui le 22 octobre, jour de Notre-Dame de la Bonne Mort. *Beati mortui qui in Domino moriuntur!* Bientôt on écrira : « Die vigesima secunda octobris cardinalis Augustus Hlond obiit... »

Et au bout d'un moment :

« J'ai été toujours un fils fidèle de la Sainte Église catholique et j'ai toujours rempli les désirs du Saint-Père, car je voyais en lui le représentant du Christ sur la terre... »

Il demanda à la Sœur d'appeler les prêtres et de prier pour les agonisants. Pendant les prières, il appela son secrétaire, l'abbé Baraniak, et à voix basse : « Dites au Saint-Père que je lui ai toujours été fidèle. »

Et il se mit à réciter le psaume *Miserere*.

Il s'éteignit presque sans agonie, à 10 h. 30 du matin, à l'âge de soixante-sept ans.

Sa mort soudaine plongea le pays tout entier dans une profonde stupeur. Toute la Pologne prit rendez-vous auprès de son cercueil et son enterrement fut une apothéose. Le défilé dura des heures entières, immobilisant la circulation. Au dire des observateurs étrangers, plus d'un demi-million de personnes, accourues de tous les coins de la Pologne, y participèrent.

J'ai sous les yeux toute une série d'articles parus après sa mort. Ce qui me frappe, c'est qu'il n'y a, en

eux, rien de conventionnel. Ces hommes qui écrivent, bien ou mal, le font tous d'abondance de cœur et pleurent quelqu'un qui leur était personnellement cher. Le grand cardinal était l'ami de tous ceux qui l'approchaient. Il ne détestait au fond qu'une chose : le mensonge. Dans ses rapports avec tous, aucun protocole rigide : il était assez grand pour passer outre. Mais cette manière simple et si profondément charitable qui lui gagnait d'emblée tous les cœurs n'avait aucun rapport avec une familiarité facile. Pas un instant, dans le pauvre local où il était reçu, à Varsovie en ruines, son interlocuteur ne pouvait oublier qu'il avait devant lui un très grand prince de l'Église. Humble comme un enfant, le cardinal savait porter haut sa dignité éminente qui était pour lui moins un honneur qu'une responsabilité.

Dans tous ces articles, on parle surtout de la vie active, si riche du cardinal Hlond. On a trop peu appuyé, à mon avis, sur sa vie intérieure d'homme de Dieu, dont l'autre n'était qu'une « surabondance débordante ». Le secret de sa force c'était sa foi, vraiment capable de transporter des montagnes. Il ne doutait de rien, car il ne doutait pas de Dieu. Ceux qui l'approchaient plus intimement étaient frappés de l'extrême simplicité et de la profondeur de sa vie intérieure. Il vivait habituellement dans la présence et sous le regard de Dieu et ramenait à Lui toutes choses. Aux travaux qui l'accaparaient, il se prêtait, mais ne se donnait pas. On sentait bien qu'au-delà de ses paroles il y avait une zone inviolable, une zone de silence où personne ne pénétrait. Parfois, en pleine conversation, son regard devenait lointain, comme s'il voyait bien plus qu'il ne

disait. Il avait beau en confier des bribes : son secret était bien à lui.

Terminons sur un souvenir émouvant. Pendant la première messe qu'il dit à la cathédrale de Gniezno, après son retour en Pologne, à l'Agnus Dei, le cardinal Hlond éclata en sanglots. Son secrétaire, Mgr Filipiak, l'ayant remarqué, lui en demanda plus tard la raison. Le cardinal répondit « avec une simplicité d'enfant » : « J'ai pensé que le fond même du message du Christ, c'est de supprimer le péché du monde : *tollere peccatum mundi.* Le démon, ce fils du péché, *filius peccati,* agit dans le monde, l'entraîne vers le mal. Or, n'est-ce point la vocation du prêtre de travailler avec le Christ pour supprimer le péché du monde, *tollere peccatum mundi?* Quelle dignité éminente que celle du sacerdoce, mais quelle tristesse que tous ne le comprennent pas! »

Lorsqu'un jour, à Lourdes, je lui avais demandé comment guérir ce monde en détresse, ce monde sans âme, le Primat me répondit : « Je ne vois que trois remèdes : des saints, beaucoup de saints, beaucoup de très grands saints. Et surtout, ajouta-t-il à voix basse, *beaucoup de saints prêtres.* »

MARIA WINOWSKA.

IMPRESSIONS DE VOYAGE EN ALLEMAGNE

On peut voir l'Allemagne sous les perspectives les plus diverses. Les voyageurs étrangers circulent d'ordinaire dans les trains internationaux, où ils ne rencontrent pas d'Allemands, si ce n'est le contrôleur des billets, et séjournent dans les hôtels plus ou moins luxueux et toujours incomplètement occupés que les autorités alliées mettent à leur disposition. Leurs contacts avec la vie allemande sont nécessairement superficiels. S'ils tentent de scruter l'opinion allemande, ils se heurtent à un mur de méfiance et de prudence que l'Allemand moyen oppose à tout étranger.

L'occupation avec son appareil, y compris ses trains et ses hôtels réservés, est une construction plus ou moins provisoire, mais presque totalement séparée de la vie allemande. Pour voir l'Allemagne de 1949 telle qu'elle est en réalité, il faut se dégager des cercles occupants. Autrement, il n'y aura qu'erreurs et malentendus.

Désintéressement politique

Dès le début, on est frappé par le désintéressement de la population à l'égard de la politique. Dans les trains, express ou omnibus, en deuxième ou en troisième classe, dans le wagon-restaurant ou ailleurs, chacun est

sur la réserve extrême, ne parle que rarement et presque uniquement de sujets anodins. Les discussions politiques semblent être particulièrement mal vues; si quelques voyageurs s'y aventurent, d'autres expriment leur désapprobation ou leur étonnement par des sourires ou des remarques ironiques.

Le fossé entre les masses et les partis semble être en Allemagne plus profond que dans d'autres pays européens. L'observateur indépendant a l'impression de se trouver en face de deux mondes nettement distincts aux contacts artificiels et forcés.

Les masses allemandes ont toujours été plutôt « apolitiques ». Les expériences du passé, aboutissant dans la procédure de dénazification, ne les encouragent certainement pas à prendre un nouvel engagement, qui serait pour elles probablement aussi dépourvu de signification politique que leur adhésion antérieure au parti nazi. Elles sentent, en outre, chaque jour la contradiction inévitable entre la théorie de la démocratisation et la réalité autoritaire de l'occupation. Réussirait-on à leur faire comprendre que l'occupation n'est qu'une suite logique du nazisme et de ses crimes, ces masses ne surmonteraient pas leur profonde méfiance à l'égard d'une politique dont elles ne semblent voir que l'aspect hypocrite et contradictoire.

Le divorce est encore accentué par la faute des partis allemands. Pendant que l'homme de la rue doit faire face aux innombrables difficultés de la vie quotidienne, alors qu'il n'aspire qu'à un minimum de bien-être matériel et d'équilibre spirituel, les partis politiques allemands s'installent dans un monde théorique où l'on fait de la politique pure, où l'on remplace le bonheur immédiat des hommes par le culte des principes et des dogmes. Les premiers s'intéressent à la reconstruction de leur logement, au renouvellement de leurs vêtements, à leur condition sociale et humaine, les seconds se préoccupent de la tactique et de l'avenir lointain d'une Alle-

magne encore inexistante. Comment concilier ces deux mondes, comment faire saisir à l'Allemand moyen que le caractère plus ou moins fédéraliste d'une constitution plus ou moins provisoire est plus important pour son destin individuel que, par exemple, la solution du problème des réfugiés, la réforme agraire ou la modernisation de l'agriculture ? N'aurait-il pas raison de refuser de se laisser convaincre par ces sophismes politiques, économiques et sociaux ?

Dans d'innombrables articles, journalistes et hommes politiques ont constaté que le peuple se désintéresse complètement des travaux constitutionnels du Conseil parlementaire de Bonn, qui s'efforce de donner à l'Allemagne occidentale une structure juridique. Les membres de ce Conseil parlementaire continuent à jouer le jeu, à se combattre mutuellement pour des questions dont ils ont tous la conviction qu'elles auront perdu toute actualité et toute signification d'ici peu d'années. Comme en France depuis la libération, les hommes politiques d'outre-Rhin subordonnent les réalisations pratiques à une continuelle propagande pré-électorale. Ils invoquent avec une persévérance admirable les intérêts et la volonté des masses, sans vouloir remarquer que le peuple suit leur jeu avec une indifférence mélangée de mépris. La peur de l'opinion publique est une des dangereuses fictions de la démocratie moderne. Lorsqu'on défend une solution de bon sens, on ne doit jamais avoir peur de l'homme de la rue, qui ne se laisse guider que par son bon sens. Ce que les politiciens de chaque parti craignent, c'est l'action du parti adverse, qui n'hésitera pas à suggérer au peuple de mettre son bon sens en veilleuse et d'adopter une position démagogique. Il est vrai que ce sabotage de la démocratie par la démagogie dépasse le cadre allemand.

Pour revenir à l'Allemagne, le monde politique y constitue un petit cercle fermé, dont les cadres inférieurs des partis sont eux-mêmes exclus. Ceux qui mènent un tra-

vail politique dans les villes et les villages ou dans les entreprises n'ont point perdu le contact avec les masses, ils réagissent sainement et ne se laissent pas influencer par des considérations tactiques. Mais leurs tendances ne s'imposent que rarement aux échelons supérieurs de la hiérarchie. La discipline des cadres, qui manquent souvent de la formation requise pour apprécier les événements d'ensemble et l'action de leurs chefs, empêche jusqu'à présent les militants de la base d'influencer effectivement l'orientation de leurs mouvements. Les membres des comités directeurs des grands partis jouissent, outre-Rhin, d'une indépendance encore plus grande qu'en France.

Ces différentes réflexions ne veulent pas dire que les responsables politiques de l'Allemagne nouvelle manquent de bonne volonté ou de sens démocratique. Ils sont, dans une large mesure, les victimes d'une situation impossible. Par ailleurs, ils sont tellement surchargés de travail — les personnalités capables et d'un passé irréprochable étant fort rares en Allemagne — qu'il leur est matériellement impossible de maintenir avec les masses un minimum de contact. Ils n'ont même pas toujours le temps nécessaire pour étudier à fond les problèmes dont ils ont à s'occuper.

Le nationalisme allemand

Personne ne saurait nier qu'il subsiste en Allemagne une certaine prédisposition au nationalisme, ce qui, après tout, n'est pas surprenant. Mais on aurait bien tort de donner une trop grande importance aux tendances nationalistes qui se manifestent actuellement de l'autre côté du Rhin. Elles n'atteignent pas plus les masses que ne les touchent les travaux du Conseil parlementaire de Bonn, car le peuple est fatigué — de la propagande autant que de la guerre — et il n'a plus qu'un

désir : travailler en paix. N'est-il pas significatif que les syndicats, dont les membres sont en grande majorité des socialistes, se soient éloignés de l'opposition intransigeante du comité exécutif du parti social-démocrate à l'égard de l'accord de Londres sur la Ruhr ? On peut de même citer la désapprobation — très inofficielle, bien entendu — de l'attitude des chefs du parti socialiste par un nombre appréciable de sections locales.

L'attitude des hommes politiques a sans doute été, en partie, déterminée — du reste bien à tort — par des considérations électorales, mais aussi par des motifs plus pardonnables. Il y a, tout d'abord, le désir sincère et compréhensible de lutter avec les faibles forces disponibles pour une amélioration du sort intérieur et extérieur de l'Allemagne. On peut difficilement demander à un politicien allemand, même cent pour cent antinazi et antinationaliste, d'approuver l'ensemble de la politique alliée en Allemagne, de donner son consentement à de nouvelles cessions territoriales et à des limitations de production mettant en danger le niveau de vie du peuple allemand. La défense des droits de l'Allemagne entre incontestablement dans ses devoirs. Ainsi pourrait-on voir outre-Rhin une différence entre nationalisme et patriotisme, quoiqu'il soit bien difficile de séparer nettement ces deux notions.

Qu'on ne demande pas non plus aux hommes politiques allemands de sacrifier leur avenir. Les autorités d'occupation leur laissent une si faible liberté d'action et si peu d'indépendance qu'il vivent continuellement sous la crainte d'être considérés par l'opinion publique de leur pays comme des collaborateurs. Pratiquement, ils n'ont qu'un seul moyen de se protéger contre une telle attaque : critiquer énergiquement les mesures alliées jusqu'à la dernière limite du patriotisme ou au-delà. Qu'on abandonne, enfin, l'idée de vouloir faire vivre en Allemagne une démocratie « à responsabilité limitée »!

Les Allemands ont d'ailleurs été unanimes à affirmer

que les divers remous nationalistes auraient été montés ou tolérés par l'étranger dans le but de faciliter la conclusion et l'acceptation des accords sur la Ruhr et du statut d'occupation. Cette thèse — qui peut surprendre — repose sur le fait que l'idée d'une remilitarisation allemande avait été lancée par un journal de la zone française. Une autre publication de la même zone aurait, en outre, ouvert ses colonnes à l'ancien nazi Strasser. On va, dans les milieux politiques d'outre-Rhin, jusqu'à chercher des liens diplomatiques secrets reliant Strasser et le général de Gaulle. Inutile de dire que cette dernière hypothèse n'est appuyée par aucun argument sérieux. Notons aussi que beaucoup d'Allemands regrettent sincèrement la réaction trop favorable et trop immédiate provoquée dans leur pays par le ballon d'essai de la remilitarisation.

Dynamisme économique

Économiquement, l'Allemagne occidentale a été totalement transformée par la réforme monétaire, mise en vigueur en juin 1948. En quelques mois, la production industrielle a plus que doublé. D'un jour à l'autre, le pays est sorti d'une stagnation complète, pour revivre et pour se lancer avec un dynamisme à la fois surprenant et angoissant dans la reconstruction de ses ruines. On a, sans doute, donné une préférence très nette aux usines et aux magasins, en négligeant encore les logements, mais tous profitent, en attendant, de la normalisation des conditions d'existence. La triste période de pénuries et de faim est oubliée, et si le rationnement alimentaire subsiste, le pain quotidien, désormais assuré pour tous, a cessé d'être la préoccupation majeure de la population.

On retrouve des chambres dans les hôtels, on peut entrer dans n'importe quel restaurant et y manger à sa

faim, le marché noir est limité à un petit nombre de produits, dont les matières grasses, la viande, etc. Le chocolat américain se vend dans les villes allemandes presque aussi ouvertement que sur les boulevards de Paris. Cigares et cigarettes sont offerts dans les quantités voulues et certains marchands même refusent de céder les cigares autrement qu'en boîtes de cinquante. Dans tous les cafés qui se respectent on ne sert, tout naturellement, que du vrai café avec un choix remarquable de gâteaux.

Dans les magasins, on peut acheter tout ce qu'on désire. Le rationnement des textiles et des chaussures n'est sensible que pour les marchandises à bon marché. Les étalages sont richement garnis, qu'il s'agisse d'articles de consommation courante, de porcelaines, de meubles, d'appareils ménagers, de quincaillerie, etc. Parfois, cependant, les délais de livraison sont assez longs; et les tissus conservent leur qualité peu satisfaisante, à moins que l'on ne paie à des prix exhorbitants.

Dans la zone anglaise, il n'y a pas de restrictions d'électricité, — par opposition à la zone américaine, où les conséquences de la sécheresse se font sentir de la même manière qu'en France, — les rues et même les vitrines de magasins sont éclairées toute la nuit. Des taxis sont à la disposition de la clientèle allemande à toute heure de la journée, bien qu'ils soient théoriquement réservés aux voyageurs payant en devises. Les communications ferroviaires ont pratiquement retrouvé leur rythme et leur exactitude d'avant-guerre.

Fidèles à leur tradition, les Allemands n'improvisent rien, n'abandonnent rien au hasard. Tout est organisé, et il faut reconnaître le perfectionnement d'une organisation qui doit continuellement faire face à d'innombrables difficultés matérielles, car, malgré tous les progrès réalisés depuis la réforme monétaire, l'appareil économique allemand se trouve encore en un état déficient.

Tout laisse supposer que la production industrielle

allemande remontera assez rapidement à son niveau de 1936. Le potentiel des entreprises est au moins égal, sinon supérieur, à celui d'avant-guerre. Les destructions de guerre n'ont pas dépassé, en moyenne, un taux de 20 %, l'ensemble étant envisagé après l'agrandissement de nombreuses usines immédiatement avant et pendant la guerre dans le cadre du programme d'armement des autorités hitlériennes. Dans les années creuses de 1945 à 1948, lorsque le manque de matières premières et d'énergie empêchait les ateliers de tourner, on a utilisé la main-d'œuvre spécialisée à la réparation des dégâts et à la modernisation des installations. En même temps, les ingénieurs et techniciens ont perfectionné les modèles et mis au point de nouvelles inventions qui seront rendues publiques dans la mesure où les brevets allemands bénéficieront à nouveau d'une protection internationale efficace. Les réfugiés venus de l'Est ont, en partie, introduit de nouvelles industries et ouvert des usines supplémentaires, presque exclusivement équipées de machines modernes de fabrication allemande ou étrangère. Au lieu d'une politique de « retour à la terre » préconisée, il y a quelques années, par les conseillers du président Roosevelt, les zones occidentales connaîtront une véritable super-industrialisation avec une concentration toute particulière des efforts sur les biens de consommation.

Cette évolution aboutira inévitablement à une recrudescence de la concurrence allemande sur les marchés internationaux, car les industriels d'outre-Rhin sont décidés à suivre les États-Unis très étroitement sur la voie de la rationalisation et à ne rien négliger pour comprimer leurs prix de revient. Ils pourront, dans ce domaine, compter sur la collaboration des ouvriers, qui ont toujours eu le goût du travail et qui seront obligés de compenser le niveau trop bas des salaires par l'obtention de primes de rendement.

Dans certains milieux industriels britanniques et

français, on observe avec inquiétude la renaissance économique de l'Allemagne, on a tendance à surestimer la compétition future des usines d'outre-Rhin. Le retour au niveau de production de 1936 signifie, en réalité, peu de chose, car les zones occidentales ont vu augmenter depuis cette époque leur population d'environ dix millions d'âmes, venues de Tchécoslovaquie, de Pologne, de Hongrie et de la zone soviétique. Il faut les nourrir, vêtir, loger, etc. La division du pays en deux parties hermétiquement fermées a, d'autre part, désorganisé plusieurs branches industrielles. Leur remise en équilibre exige des capitaux, des machines et des efforts supplémentaires. N'oublions pas, enfin, que de nombreuses villes allemandes sont en ruines et que la masse des habitants est toujours dépourvue des objets les plus indispensables. A ce sujet, nous ne voudrions citer qu'un seul exemple : d'après une enquête faite après la réforme monétaire dans les trois zones occidentales, la population masculine adulte porte ses costumes pendant une durée moyenne de huit ans, contre deux ans et demi avant la guerre.

Le drame social

Le drame social se résume en quelques mots : le coût de la vie a augmenté de 50 à 100 %, les salaires d'environ 50 %; à la grande masse des pauvres et des victimes de la guerre et de l'après-guerre s'oppose une petite minorité de privilégiés, profiteurs de la misère des autres ou d'une conjoncture exceptionnelle.

La discordance des prix et des salaires n'est pas particulière à l'Allemagne. L'accroissement de la production et l'abaissement consécutif des prix de revient réduira sans doute assez vite la marge qui sépare ces deux facteurs essentiels de la vie ouvrière. Il y a cependant, outre-Rhin, quelques circonstances aggravantes dont on ne devrait pas sous-estimer le poids.

Environ vingt millions d'Allemands ont tout perdu, jusqu'à l'avant-dernière chemise et la dernière casserole. D'autres, plus heureux, ont pu sauver une partie ou la totalité de leurs biens; une petite minorité, enfin, s'est scandaleusement enrichie. Y a-t-il un climat plus propice pour des tensions et des explosions sociales ? Les inégalités ont atteint un tel degré qu'elles sont devenues intenables. Ou on les réduira dans l'ordre, par une intervention de l'État et avec la collaboration des intéressés, ou l'on provoquera des actions de masse à la fois révolutionnaires et destructrices.

En attendant, la situation empire. On constate en Allemagne un goût très prononcé pour le luxe et pour les divertissements de tous genres. Dans les grandes villes, les magasins sont décorés avec une élégance recherchée, souvent conforme à une installation luxueuse, assez choquante au milieu de ruines. Les vitrines contiennent les objets les plus chers et les plus inaccessibles aux bourses moyennes. L'abondance de bijouteries est frappante et inexplicable. On a aménagé depuis la fin de la guerre de nombreux cafés-concert, restaurants, cabarets, dancings, etc. On ne s'est nullement préoccupé des distractions populaires, on ne cherche qu'à amuser des nouveaux riches; les seules classes sociales susceptibles de « payer ».

Après une longue nuit de misère, sans un rayon d'espoir, toute la population allemande a été contente de revoir dans les rues et dans les étalages le superflu, l'élégance et le luxe, même si elle ne pouvait se le procurer. Il y a des jouissances esthétiques capables de remplacer, dans certaines circonstances, la possession matérielle. Toutefois, cet état de choses ne saurait durer. Le niveau de vie de l'Allemand moyen restera jusqu'à nouvel ordre inférieur à celui de 1936, malgré les statistiques et les programmes. La reconstruction des villes demandera, dans l'éventualité la plus favorable, un délai de vingt ans. L'équilibre entre les salaires et

les prix ne sera plus rétabli, car la pauvreté générale du pays obligera l'ouvrier allemand à accepter des salaires plus bas qu'autrefois. Certaines lois économiques sont inéluctables. Mais la pauvreté a également ses exigences, surtout dans un monde où les masses n'ignorent plus leurs droits sociaux.

Lorsque le peuple allemand se rendra compte de sa situation véritable, lorsqu'il saura que son redressement économique actuel, qui constitue pour lui un immense espoir, aura des limites beaucoup plus étroites qu'il ne le suppose, il ne supportera plus les inégalités criantes, il demandera impérieusement que les conséquences économiques du nazisme et de la guerre soient supportées par tous et, en premier lieu, par les nouveaux et les anciens privilégiés.

Malheureusement, ni les Allemands, ni les Alliés n'essayent d'éviter ce drame, qui est pourtant facile à prévoir. Uniquement intéressées aux problèmes de la haute politique, les autorités responsables font preuve d'une carence regrettable. Rien n'a été fait pour préparer ou pour faciliter la naissance d'une nouvelle structure sociale, adaptée aux réalités allemandes; tout au contraire, négligeant totalement la nécessité politique de remplacer la bourgeoisie nationaliste, en grande partie ruinée par la guerre et ses suites, par une immense classe moyenne d'ouvriers, de paysans et de commerçants d'une conception entièrement neuve, on s'est tout simplement contenté de transplanter en Allemagne des thèses sociales établies dans d'autres pays, pour aboutir à une renaissance artificielle d'une bourgeoisie dépassée par l'histoire. En 1945, l'Allemagne était un champ vierge, se prêtant à merveille à des constructions sociales audacieuses et révolutionnaires dans le sens le plus positif du mot. On aurait pu y enraciner la démocratie. En 1949, les mauvaises herbes du parasitisme et de la spéculation dominent la scène, avec quelques éléments intellectuels vigoureux et des survivances de la grande

bourgeoisie industrielle. Quant aux masses déshéritées, on ne leur offre que les droits théoriques d'une démocratie, privée de la plus élémentaire justice économique et sociale.

Les autorités américaines ont empêché les nationalisations dans le pays de Hesse contre la volonté expresse du peuple; elles ont privé de tout pouvoir réel les conseils d'entreprise, qui sont un des rares instruments positifs pour transformer pacifiquement les rapports entre le capital et le travail. Les Alliés, aidés par les partis politiques allemands, ont d'autre part, en zone britannique, rendu impossible la réalisation d'une réforme agraire satisfaisante. Trois exemples significatifs. On pourrait en citer d'autres. On ne voit dans la politique qu'une lutte de principes et pour les principes, on ne pense qu'à des contrôles et à des souverainetés, à la défense des valeurs occidentales et au danger communiste, et l'on ne se souvient que très rarement de cette quantité politique négligeable appelée « l'homme ».

ALFRED FRISCH.

P.-S. — Cet article a été écrit avant la publication des accords de Washington et des statuts d'ocupation. Les récents événements ne changent, cependant, guère le climat politique allemand, décrit ci-dessus. L'avenir nous apprendra dans quelle mesure la plus grande indépendance consentie aux Allemands par les Alliés influencera les réactions de la population envers les problèmes politiques de son pays.

Une incroyance romantique

G. Bonnefoy tomba au champ d'honneur le 21 juin 1940, à l'âge de vingt-huit ans. Agrégé ès lettres, il avait publié un recueil de poèmes (*La Suite interrompue*), un *Essai sur l'Incroyance* (*Esprit*, mai 1938) et, ici même, quelques *Notes sur le surnaturel chez Vigny* (mars 1939). Sa thèse de doctorat [1] fut soutenue et publiée par son père, telle qu'il l'avait laissée à celui-ci avant de partir pour une mort qu'il sentait prochaine. Ceux qui ont connu Bonnefoy savent quelle parenté d'âme le liait au poète des *Destinées* dont, par vocation, il s'était fait l'historien, ils savent que son admirable livre était en même temps le douloureux journal intime d'un homme hanté par la Foi et qui se pensait incroyant cependant qu'il manifestait par pensée et par action ce Dieu vivant en qui il ne croyait point croire. Ils lui seraient infidèles s'ils prétendaient rendre compte impartialement de son œuvre, au lieu d'essayer de partager et de faire partager le drame que celle-ci exprime. Bonnefoy souffrait lorsqu'il voyait les critiques littéraires traiter comme des morts des poètes ou des romanciers vivants. Puisse notre amitié attester ici qu'il vit toujours pour nous, huit ans après sa mort.

•

Vigny lui-même se nomme religieux. Un religieux inquiet.

Sans cesse, sa pensée se meut autour de deux foyers auxquels elle est attachée : *Dieu* et *le mal*. Elle se rapproche de l'un, elle s'en écarte, elle s'écarte de l'autre et repart vers celui qu'elle a quitté, toujours elle répète :

1. Georges Bonnefoy, *La Pensée religieuse et morale d'Alfred de Vigny*. Hachette, 1944, in-8, 462 pp.

il y a un Dieu, il y a des hommes qui ont mal et qui font le mal. Elle va et vient, elle s'embarrasse dans sa laisse, elle s'étrangle : si les créatures sont malicieuses, malades ou malheureuses, la création est mauvaise et le Créateur est méchant. Elle se débat, elle lutte pour respirer : c'est Adam qui est méchant. Mais Adam n'a-t-il pas été fait par Dieu ? Il a été fait libre. Mais Dieu n'est-il pas omniscient et omnipotent ? N'a-t-il pas prévu la faute humaine, ne l'a-t-il pas voulue ? Il est donc malveillant ; il paraît même pervers, car il me donne l'illusion d'inventer une tragi-comédie dont tous les actes sont joués d'avance. « Peu importe de savoir si je suis libre ou non, puisque ma liberté est aussi bornée que l'antique esclavage. »

La Providence vaut le Destin, et Adam naît condamné comme Œdipe. Donc, cependant que la créature paie par douleur, travail ou mort, les intentions et les actions du Créateur, la création paraît injuste. Dostoïevsky attribuera à Ivan Karamazov les paroles réitérées de Vigny sur l'injustice terrestre : souffrance des innocents, massacre des enfants, maladie des saints, infortune des vertueux... Ce spectacle fascinant d'iniquités n'atteste-t-il pas une iniquité originelle : Dieu, « l'Heureux », cause d'êtres malheureux ? Et cette iniquité n'atteste-t-elle pas la jalousie d'un Seigneur qui ne tolère pas d'autre bonheur que le sien ? Sa Parole même témoigne contre lui : Dieu de la vengeance, Dieu myope ou sourd qui n'entend ni ne voit notre misère. Égoïste et étranger comme les divinités épicuriennes.

Mais n'a-t-il pas souffert sur la croix pour nous sauver ? Notre pensée s'abîme devant le mystère du Calvaire : pourquoi Yahveh n'a-t-il pas simplement pardonné à Adam ? Pourquoi s'est-il donné la peine infinie

de racheter ce qu'il avait entièrement fait lui-même? Pourquoi accuserait-il les hommes en général et les juifs en particulier d'une mort qu'il a jugée nécessaire et qu'il a assumée? Davantage, le sacrifice du Christ, loin de supprimer l'injustice originelle, la redouble et la perpétue, puisque un innocent est torturé et tué pour sauver des coupables.

L'esprit humain derechef rumine l'idée d'un Dieu inique. N'est-ce point parce qu'il la fabrique sur le modèle des créatures? Mais que Dieu lui explique alors notre misère. Vigny s'adresse, naïvement, à son maître : Seigneur, je ne vous demande pas le bonheur, je ne vous demande même pas d'atténuer nos souffrances, je vous demande simplement de connaître les raisons du mal, je vous demande une seule parole qui mettrait en poudre tous nos griefs. Mais Dieu ne répond pas. « J'ai créé le péché, la douleur et la mort, tu ne sauras jamais pourquoi. » Nous ne saurons jamais pourquoi Dieu ne répond pas. Nous ne le pouvons comprendre. Il est « l'Inconnu ». Celui dont nous reconnaissons l'existence bien que nous n'en connaissions pas l'essence. Celui dont notre raison peut simplement dire qu'il est.

Ne nous sentons-nous pas déraisonner lorsque nous tentons de parler de lui? La « folie » ne nous guette-t-elle pas lorsque nous osons « définir et calculer géométriquement ce qui est insaisissable »? Car des attributs alors nous obsèdent, ceux mêmes que notre pensée évoqua naguère : méchanceté, perversité, égoïsme, indifférence du Créateur; et de notre obsession sort un délire de revendication contre un Maître injuste; et de notre révolte une psychose d'interprétation qui fait de Dieu Satan et nous donne droit de lutter contre un adversaire démoniaque.

Si nous extravaguons, c'est parce que nous oublions orgueilleusement l'immensité qui sépare l'Infini du fini et que nous imaginons l'Éternel à la ressemblance de l'homme. D'où une cure d'humilité qui accepte l' « inhumanité » de Dieu et que Vigny nomme « scepticisme « pieux » : l'âme assurée de l'omnipotence du Créateur et

pénétrée d'un sentiment de respect et d'une admiration craintive pour la création, doit considérer ce qui lui est possible d'entrevoir de l'infini comme une silencieuse et terrible démonstration de la petitesse de la créature et de l'ignorance misérable de l'homme.

Celui-ci se résigne donc à vivre dans la « prison [2] » du mal sans savoir les raisons de son incarcération et en répondant simplement à son juge : que votre volonté soit faite. Il exprime alors sa sagesse et sa condition terrestre par la parabole du Procès que répète inlassablement le *Journal d'un Poète* et que Kafka célébrera :

Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur; mais, ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. J'y tresse de la paille pour l'oublier quelquefois : là se réduisent les travaux humains... Je vous rends grâce de m'avoir donné la puissance du travail en qui je puis oublier mon ignorance éternelle.

Mais si la raison du poète pose un Dieu incompréhensible, son cœur suppose ce bon Dieu en qui croient et espèrent les chrétiens. Vigny désire un Dieu aimant et aimable. Il a « le désir de la foi », il n'a point la foi. Il attend celle-ci, il se tend vers elle; il la demande.

2. Cf. Pascal, dont Louis Lafuma vient d'éditer intégralement les *Pensées*, avec quelques lectures nouvelles, selon un ordre raisonnable lié à une numérotation commode (Delmas, 1947).

« Donnez-moi, ô mon Dieu, la certitude! » Il veut croire. En décembre 1837, après la mort de sa mère, il prie, il supplie :

> Il se courbe à genoux, le front contre la terre;
> Puis regarde le ciel en appelant : « Mon Père! »
> Mais le ciel reste noir, et Dieu ne répond pas.

Vigny se relève « étonné ». Le silence de la divinité condamne désormais la religion chrétienne. Les dogmes de celle-ci ne sont que la sublimation de désirs qui s'adorent. Avant de connaître Feuerbach, l'auteur des *Destinées* dénonce la duperie d'une sensibilité qui transforme en réponse ses propres demandes : éternité de l'âme, incarnation de Dieu, résurrection de la chair. N'apprenons-nous pas chaque jour les mensonges de nos tendances qui nous font entendre les paroles que nous attendons ? les supercheries de l'amour qui recrée l'être aimé tel que nous l'aimons ?

Ainsi, le besoin d'un Dieu compatissant paraît lui-même proposer l'argument le plus fort contre l'existence de ce Dieu. Il ne le proposerait sans doute pas s'il était gratuit :

> Si les hommes avaient la force de se préparer à réfléchir aux choses divines par un premier acte de renonciation à leurs intérêts, à l'avenir de leur existence dans l'éternité et aux débats sur leur condition future, ils seraient dignes... de chercher sincèrement une croyance.

Mais l'appétit d'un Créateur humain paraît fils de la peur, donc de la faiblesse : anesthésier notre souffrance, balancer nos labeurs par une oisiveté paradisiaque, échapper au temps, en bref, escamoter nos péchés.

Vigny qui admire le christianisme où s'allient croyance

et raison de Bossuet, d'Arnauld ou de Malebranche, psychanalyse impitoyablement la foi de Pascal : celui-ci craint la mort, il ne veut pas mourir, il s'accroche à la première bouée qui le rassure en l'assurant de son immortalité; des murmures de son cœur « poltron », il fait ainsi une voix divine, et, afin de justifier la comédie de son cœur, il critique systématiquement la raison.

Renan répétera l'analyse. Celle-ci ne distingue pas, dans la composition de la croyance, l'amour de Dieu qui devrait être le principal élément d'une foi authentique, elle discerne l'amour de vivre. Des hommes inventent des religions, qui ne se soucient ni du Créateur ni des créatures, mais d'eux seuls, et les preuves que Kant donne d'une âme éternelle ou d'un Dieu juste ne sont que les camouflages intellectuels d'une tendance égoïste à persévérer dans l'être. C'est par suite la chair, non l'esprit, qui engendre les dogmes et, particulièrement, ce dogme de la résurrection de la chair, où s'exprime et se satisfait sa concupiscence. Ainsi s'explique que ces dogmes se transforment si facilement en tabous, la dévotion en bigoterie magique, la foi en culte intéressé de saint Antoine ou en culture fétichiste de médailles, d'images et de cierges [3].

Vigny accuse le christianisme d'être une poésie des besoins du corps écrite par une créature qui refuse que celui-ci soit anéanti et qui donc se rebelle contre la création et le Créateur. Puisque la religion lui paraît le

3. Comparer avec la satire moderne d'Aldous Huxley que présente P. Jouguelet (*A. Huxley*, éd. du Temps présent, 1948). Occasion de recommander en même temps que la lecture de cet essai, celle des livres parus dans la même collection : H. Gignoux, *Jean Anouilh*; P. H. Simon, *Georges Duhamel*; J. Van den Esch, *Armand Salacrou*; P. Ricœur, *Gabriel Marcel et Karl Jaspers*.

péché même, il se donne premièrement pour tâche de lutter contre les désirs et les espoirs trompeurs qui remplacent l'inconnaissable Dieu réel par une imaginaire divinité bienveillante. Cette tâche, il semble qu'il l'accomplisse jusqu'à sa mort, malgré ses « instincts catholiques », malgré la souffrance et l'âge, et combattant d'autant plus violemment contre ses aspirations chrétiennes que celles-ci croissent avec la maladie qui doit le tuer.

En même temps qu'il s'efforce de se détromper, il se fortifie, car la religion affaiblit l'homme : celui-ci espère en une autre vie et, pour mieux espérer, il déprécie la vie présente; pour mieux se sauver dans un autre monde, il oublie ce monde-ci et ses habitants. Jacobsen et Dostoïevsky feront boire à leurs héros le même tonique qui, neutralisant les effets du ciel, reconstitue l'intérêt[4] de la créature à la terre. D'où, après une morale de guerre contre les illusions amollissantes, une morale d'occupation que *La Mort du Loup* illustre célèbrement : se résigner à porter le poids de la condition humaine et singulièrement de l'ignorance voulue par Dieu.

Le modèle de toute soumission et donc le maître de tous les sages, Vigny le présente dans *Le Mont des Oliviers* : Jésus, dont la Passion humble est une « Passion inutile sans Révélation ».

Conséquence ? La philanthropie :

Jésus, notre Seigneur, fils de l'homme, a pris sur lui, mais en vain, de demander la lumière et la certitude à Dieu. Si Dieu l'a refusée à celui qui nous représente par ses souffrances et sa croix, notre devoir est de nous résigner..., mais de nous tendre mutuellement la main dans notre prison et notre exil. Que les hommes se rapprochent donc; qu'ils lais-

4. Faut-il rappeler aux amateurs de philosophie existentielle que « inter-esse » signifie « être-dans-le-monde » ?

sent à jamais le soin inutile des philosophes, et renoncent à pénétrer un ciel toujours voilé.

N'ayant plus de Créateur à aimer, les créatures peuvent ainsi s'aimer les unes les autres. Ici encore, Jacobsen dans *Niels Lyhne*, et Dostoïevsky dans *L'Adolescent* reproduiront le raisonnement de Vigny. Mais celui-ci va être conduit par son raisonnement même à réhabiliter le christianisme qu'il vient de condamner : il tâche à aimer les autres; or, les autres ont besoin de religion; il aimera donc cette religion qu'il a chassée de son cœur, mais qu'il ne doit pas chasser du cœur des autres.

Pourquoi? Parce qu'il constate douloureusement le mal fait aux hommes par des doctrines athées et qui sont toutes, apparemment ou secrètement, matérialistes. En détruisant la foi religieuse, les ennemis de Dieu ne détruisent-ils pas toute foi morale? En assassinant le Créateur, n'annoncent-ils pas le crépuscule des créatures? Ou celles-ci remplaceront le travail par la jouissance et la vie humaine par une vie animale de plaisirs et de guerre; ou tombant au-dessous de la vie animale, elles ne seront plus que des morceaux de matière qu'utiliseront quelques ambitieux qui usurperont la place de leur Seigneur. Qui pourrait mieux soigner les hommes qui se font bêtes ou dieux, qu'un Dieu qui se fait homme et humanise les hommes? Contre bestialité et contre dictatures, Vigny sert une croyance chrétienne qui, si elle n'est pas pour lui une croyance vraie, lui paraît, pour les autres, une croyance vitale. Lui qui ne reconnaît point la divinité de Jésus, lutte, aux côtés de Lacordaire, contre tous ceux qui, par parole ou par action, directement ou indirectement, nient cette divinité : Voltaire ou Renan, Rousseau ou Lamen-

nais, Saint-Simon ou Fourier. Il combat pour l'union des Églises : catholiques et protestants ont une tâche plus urgente que celle de raviver « une lutte des morts » dont profite « le communisme qui est l'ennemi commun » :

A présent que la Divinité même est menacée par le matérialisme et le panthéisme à la fois, n'est-il pas permis d'espérer que les ministres chrétiens emploieront l'autorité de leur parole à resserrer, s'il se peut, et rapprocher les barrières de tous les cultes ? Ce n'est pas trop de toute l'armée du Christ pour faire face à la barbarie intérieure qui, de tous côtés, est sortie de ses ténèbres.

Ainsi, aux croyants et aux incroyants, Vigny, l'incroyant, prêche la foi, l'espérance et la charité, car la Bible lui semble le meilleur maître humain de vie morale et de vie sociale.

Considéré comme une œuvre morale et un code pénal, le catholicisme est la loi la plus parfaite que l'humanité ait connue jusqu'ici, mais c'est comme œuvre humaine seulement et applicable à toute nation, à tout État, à toute société humaine civilisée.

Mais pourquoi Vigny ne prêche-t-il pas sa propre sagesse ? Parce que la morale du loup ne convient qu'à quelques hommes : les forts. N'est-ce pas définir alors le christianisme comme morale des faibles ? Sans doute. N'est-ce pas annoncer Nietzsche ? Non certes : Vigny ne méprise pas ceux qui croient au Christ et ceux dont il désire qu'ils croient au Christ; il les aime; parce qu'il les aime, il les accepte tels qu'ils sont, avec leur chair blessée et craintive; parce qu'il connaît leur misère et leur égoïsme, il leur offre la seule doctrine qui puisse remédier à celle-là en même temps que

« menacer » et « caresser » celui-ci par la terreur de de l'Enfer et « par l'offre d'une stalle au concert eternel ». De même qu'un croyant charitable ne dit pas à un incroyant blessé : je ne me soucie pas de tes plaies dont tu n'as pas à te soucier, car tu ne dois te soucier que de ton âme; de même, le bon Samaritain incroyant ne dit pas au croyant qui se nourrit du Verbe incarné : je ne me soucie ni de ce corps où tu adores l'Esprit ni de toi, car tu ne dois te soucier que de l'Esprit pur.

Ainsi, la pensée de Vigny est sans cesse tirée en sens contraires par un *Moi* qui dépasse toute religion et par Autrui qui ne peut se passer de religion. Elle se tend, elle se déchire; elle ne s'exprimera jamais que par lambeaux. Son drame se résume dans cette image ambiguë de Jésus qui la fascine où les chrétiens voient le Dieu qui remédie à leur faiblesse et où le poète voit le modèle humain de la force humaine.

•

A-t-on le droit de demander pourquoi un homme qui croit à un Dieu créateur, un homme qui toute sa vie durant désire le Christ, qui L'admire, qui Le sert, cependant ne croit point en Celui-ci ? Ose-t-on s'interroger de savoir comment un homme qui, lors même qu'il attaque la religion chrétienne, manifeste l'humilité chrétienne d'une créature qui comprend que son Créateur est incompréhensible et la charité chrétienne d'une créature qui n'adhère pas à son Dieu uniquement par désir de récompense ou crainte de punition, ne sont pas chrétien ? Parce qu'il n'a pas preuve de la divinité de Jésus. Mais ne sait-il pas que la seule preuve, c'est Jésus lui-même ? Il sait qu'on ne « démontre » pas la vérité surnaturelle

de Noël ou de Pâques : on rencontre ou on ne rencontre pas Celui qui est né dans une étable et mort sur la Croix. Vigny ne paraît point l'avoir rencontré. Ne voulait-il pas pourtant le rencontrer ? Et Jésus ne répond-il pas à tous ceux qui l'appellent ? Oui, certes. Comment prétendre alors que la Grâce n'a pas atteint Vigny ?

Nous ne savons pas quelles voies suit Dieu pour entrer dans les cœurs, quelle langue Il parle à ceux qui n'entendent point la langue chrétienne. Mais nous savons qu'Il revêt le visage du prochain, et que Vigny semble avoir reconnu ce visage. Nous savons aussi pourquoi Vigny pensait et disait qu'il refusait le Christ : avant même de lire Platon, il affirmait la séparation de l'âme et du corps comme celle de l'entendement et de la sensibilité, il affirmait que le mal originel, c'est l'union à l'esprit céleste d'un morceau de terre. Comment aurait-il donc cru en ces mots : « Le Verbe s'est fait chair » ? Les formules de sa sagesse hellène ne pouvaient s'accommoder de la « folle » Parole chrétienne. N'est-ce point à cause de leur « langage angélique » que les philosophes ne comprennent point l'Écriture que leur cœur entend ?

MAXIME CHASTAING.

Les étudiants argentins dans la vie politique de leur pays

J'ai sous les yeux une curieuse série de documents photographiques. Ils représentent le bâtiment central de l'Université de Buenos-Ayres, occupé par les étudiants. Les manifestants agitent des drapeaux aux fenêtres et sur les toits. La police se heurte aux piquets d'étudiants armés de matraques. Une centaine de garçons donnent l'assaut contre deux voitures cellulaires. Un professeur, coupable d'avoir prononcé un discours « séditieux », est enlevé sous bonne escorte par des policiers casqués...

L'année scolaire 1945-1946, qui vit la deuxième élection du président-dictateur Peron, se déroula dans la fièvre et l'agitation. La grève des étudiants et l'occupation des principaux bâtiments de l'Université de Buenos-Ayres se prolongèrent d'octobre 1945 jusqu'aux examens de fin d'année, avec seulement quelques semaines de répit. Cette action se solda par plusieurs victimes, l'arrestation de trois doyens et l'emprisonnement d'une centaine de meneurs éudiants.

Depuis de longues années, la vie des étudiants argentins fut, en effet, étroitement mêlée à l'activité politique du pays. Du dictateur Rosas (1835) au dictateur Peron, les Universités jouent un rôle prépondérant dans l'évolution de la politique argentine. Pour le comprendre, quelques brins d'histoire ne sont pas superflus.

*
* *

Lorsqu'en 1810 les petits propriétaires et les commerçants organisèrent la lutte pour libérer l'Argentine de l'occupation espagnole, une ère de troubles et d'anarchie s'ouvrit, laissant le pays, pendant onze ans, sans gouvernement central. En 1835, soutenu par les seigneurs terriens et par tous les super-produits aristocratiques du système féodal, le premier dictateur argentin, Rosas, prit le pouvoir et confia à la haute bourgeoisie le soin de préparer une constitution. Il faut bien voir qu'alors toute la vie politique se résumait à Buenos-Ayres, et que l'absence de moyens de communication (aujourd'hui même ils sont insuffisants) faisait de chaque bourg ou village la cellule isolée d'un vague corps national sans homogénéité. L'institution du système électoral apparut comme une faveur inespérée, bien que Rosas jugeât superflu de lui donner le caractère secret requis par tout scrutin sérieux. Le premier dictateur argentin, maintenant le pays dans ses structures féodales, se sentit fort de l'appui des grands seigneurs terriens, et il lutta vigoureusement contre la révolution industrielle qui bouleversait l'Angleterre, la France et les États-Unis. Cependant s'ouvrit une période de prospérité qui, jusqu'en 1852, développa le « ruralisme » et l'artisanat. La masse des catholiques donna avec enthousiasme son appui généreux; de nombreux évêques soutinrent ardemment le régime, — et les Jésuites gardèrent jusqu'en 1910 le contrôle absolu des Universités et des établissements d'enseignement secondaire.

Cependant, un essai de démocratisation se fit jour dans la création des *cabildos*, sorte de gouvernements municipaux qui allaient devenir l'instrument nécessaire pour renverser Rosas. Mais le régime dictatorial restait solide sur ses assises. Plusieurs tentatives de fondation

d'Universités indépendantes furent violemment et finalement brisées. Buenos-Ayres, le seul port convenablement équipé, se développait comme grand centre de commerce intérieur et extérieur, et c'est dans l'agitation de la cité naissante qu'allaient se faire jour les nouveaux courants idéologiques.

Buenos-Ayres, ville de commerçants, de marchands, d'hommes d'affaires, acquit sans tarder toutes les caractéristiques d'une cité bourgeoise, tandis que le prolétariat vivait dans la campagne sous l'autorité des seigneurs terriens. Rosas fut, en 1852, renversé par la bourgeoisie commerçante de Buenos-Ayres, qui installa à sa place un gouvernement paisible; celui-ci sut rester au pouvoir pendant plus d'un demi-siècle. Mais, en 1912, le parti conservateur se sentit obligé d'instituer le vote secret : c'était, pour lui, signer son propre arrêt de mort. Et, en 1916, le président Yrigoyen fut porté au pouvoir par la masse des petits paysans. Son gouvernement radical entreprit une œuvre révolutionnaire. C'est alors que l'action étudiante put enfin se montrer au grand jour.

***

Le dictateur Rosas et le parti conservateur qui le remplaça ont donné à l'Argentine une tradition féodale, anti-industrielle et cléricale. Le gouvernement radical, une fois au pouvoir, devait logiquement renverser les jeux en luttant contre ces trois caractéristiques du régime dont on voulait se débarrasser. En 1918, la grève générale des étudiants argentins, dirigée contre le monopole universitaire des Jésuites, fut soutenue par le gouvernement et aboutit, en juillet de la même année, à la constitution de la *Federacion Universitaria Argentina*. Son programme fut explicité dans le journal qui porte ses initiales — « F.U.A. » —, publié mensuelle-

ment jusqu'à ce jour. C'est de là que partit le grand mouvement de la *Reforma Universitaria,* auquel peut se ramener tout le courant argentin de 1910 à 1948.

La *Federacion Universitaria Argentina* affirma sa volonté de « mettre l'Université au service du peuple » et présenta un audacieux programme de réforme dont voici les principaux points :

— les Universités seraient subventionnées par l'État, mais resteraient politiquement indépendantes à son égard; elles seraient dirigées par un comité élu;

— le « président » de l'Université serait élu à la majorité absolue par les élèves et professeurs réunis;

— toute éducation universitaire serait gratuite;

— l'assistance aux cours serait facultative (ceci afin de rendre possible le « boycottage » des professeurs jugés réactionnaires : les étudiants refusant d'assister aux cours, le président serait pratiquement obligé de nommer un autre professeur);

— le droit de grève serait officiellement reconnu aux étudiants;

— tout étudiant refusant de participer à la vie active de l'Université — et particulièrement aux élections universitaires — ne serait pas admis à se présenter aux examens;

— les professeurs accepteraient toute contestation publique présentée par un élève à propos de la matière du cours enseigné;

— le système des « séminaires » serait institué dans chaque Faculté : au lieu de donner un cours ou une conférence, le professeur dirigerait la discussion entre élèves après présentation par l'un d'eux du résultat de ses recherches personnelles;

— les professeurs, jusqu'alors obligés d'avoir en même temps un autre métier afin de s'assurer des conditions de vie normales, recevraient un salaire suffisant leur permettant de se consacrer exclusivement à l'enseignement et à leurs travaux de recherche; tout professeur se livrant à des activités professionnelles extra-universitaires serait expulsé;

— l'organisation d'établissements d'enseignement secondaire serait libre;

— chaque Université établirait elle-même son programme de cours populaires;

— les programmes d'enseignement seraient conçus en fonction des besoins du pays; on intensifierait la formation scientifique et technique.

Ces divers projets ne furent qu'imparfaitement réalisés. C'est ainsi qu'à l'Université de Litoral, le président fut élu par un comité composé dans une proportion de sept professeurs pour un élève. Mais partout se développa un puissant esprit de corps dans le monde étudiant. Chaque élève, par le système conjugué des « séminaires » et des « self-governments », se faisait le promoteur de la réforme. Les cours populaires organisés à l'Université furent d'ardents carrefours où, dans la rencontre d'étudiants et d'ouvriers, s'élaborait une vision révolutionnaire de la future Argentine. Progressivement, l'idée d'indépendance universitaire gagna du chemin, et l'on commença à rêver d'un corps universitaire très homogène, qui jouerait, dans la nation, un rôle d'arbitre politique. Le champ intellectuel s'élargissait sans cesse; on s'ouvrait aux courants philosophiques venus d'Europe, — et dans les Facultés des sciences on s'efforçait de former des ingénieurs et des techniciens capables d'assurer l'industrialisation contre laquelle Rosas et les conservateurs s'étaient farouchement battus. L'esprit révolutionnaire bouillonnait dans chaque Université, et l'on prévoyait déjà que, de cette effervescence, surgirait la force destinée à abolir le féodalisme encore existant.

***

En 1930, les conservateurs reprirent le pouvoir, mais n'osèrent pas s'attaquer aux nouveautés instituées par la Reforma Universitaria. Les difficultés économiques favorisèrent, en juin 1943, l'arrivée de Peron, qui fut dénoncé uniquement par les étudiants de la *Federacion Universitaria Argentina* et par les communistes. Le deuxième dictateur argentin s'appuya sur les syndicats et donna vingt pour cent d'augmentation générale sur les salaires. Il promit en outre un « boni » équivalent au

traitement d'un mois de travail, mais cette promesse ne fut jamais réalisée. En outre, Peron fit officieusement annoncer son intention de procéder à une re-distribution des terres : il n'en fit rien, son plan quinquennal d'industrialisation requérant l'appui de toutes les fortunes, y compris celle des propriétaires terriens. Les plans de développement industriel ont fourni à Peron l'appui de tous les chefs d'entreprise, et il est inutile d'insister ici sur l'influence bien connue de la synarchie en Argentine. L'industrialisation de l'agriculture, accroissant considérablement la production rurale, ne peut être antipathique aux seigneurs féodaux. L'armée semble avoir conservé une certaine autonomie à l'égard du dictateur; il est possible que les généraux, forts de la confiance de leurs troupes, se soucient peu de la politique péronienne; de temps à autre, des informateurs arrivant de Buenos-Ayres annoncent que l'état-major dicte ses volontés à Peron; mais rien ne permet de penser que de telles informations soient fondées.

Le plan quinquennal, c'est bien connu, est essentiellement dirigé contre l'influence économique des États-Unis en Amérique du Sud. Il n'y a là rien de bien extraordinaire. Cette propagande de Peron contre les U.S.A. recoupe exactement celle des communistes argentins, qui reprennent inconsciemment à leur compte les slogans de feu *Gringoire* en 1941 à propos de *la ploutocratie judéo-maçonnique des banquiers de Wall Street.*

Le 8 juillet 1944, le ministre Fernando Estrada déclarait : « *Vous pouvez être bien certains que l'Argentine occupera en Amérique du Sud la position prédominante qui lui revient de droit.* » L'idée d'une fédération sud-américaine est en général favorablement envisagée en Argentine, aussi bien qu'au Brésil ou au Chili. Les accords douaniers existants s'efforcent, mais en vain, de ralentir le flot qui, des U.S.A., déferle sur l'Amérique latine. Mais une telle fédération ne se ferait pas obligatoirement sous l'hégémonie argentine. D'ailleurs,

complétant ce qu'avait dit Fernando Estrada, Peron lui-même, parlant à l'Université de La Plata (le 10 juillet 1944), déclarait que la force économique ne serait rien sans la force militaire : « *Dans les disputes internationales, la sûreté et les visées de l'action diplomatique s'accroîtront en proportion du degré de forces disponibles* »; et, pour bien illustrer sa pensée, il n'hésitait pas à faire appel à un exemple historique : « ... *Alors, avec la diplomatie allemande soutenue par la force prodigieuse que le IIIe Reich avait réussi à créer, l'Autriche fut annexée.* » De telles paroles ne surprennent pas dans la bouche de Juan Domingo Peron, soldat de carrière, attaché militaire à Berlin en 1939, rentrant à Paris en juin 1940 avec les armées allemandes victorieuses; ne déclare-t-il pas lui-même que cet « incident » lui produisit une « certaine impression » ?...

Les réformes obtenues par la *Federacion Universitaria Argentina* ne pouvaient que déplaire au dictateur Peron. Il les abolit progressivement, interdisant d'abord toute élection d'étudiants, puis confiant à son ministre le choix des professeurs. Les livres scolaires furent évidemment « revus et corrigés ». Cependant, le journal étudiant *F.U.A.* put continuer sa publication. De telles mesures montrèrent la fragilité des revendications et des succès de la *Reforma*. Les étudiants décidèrent d'avoir recours aux manifestations violentes, tout comme leurs prédécesseurs qui, en 1918, avaient constitué leur mouvement. En 1944-1945, ce fut donc une succession de grèves dans chaque Faculté. Et, en octobre 1945, Peron fit intervenir la police, ce qui provoqua les bagarres que nous décrivions ci-dessus. Après l'emprisonnement de trois doyens et d'une centaine de meneurs, Peron déclara que serait définitivement exclu tout étudiant refusant de reprendre les cours. Des négociations s'engagèrent et ne prirent fin qu'à la veille des examens. Les étudiants passèrent leurs épreuves écrites et orales après une année qui s'était déroulée tout en manifestations de

mécontentement. Le bilan se ramenait donc à une apparente capitulation de la *Federacion Universitaria,* mais en même temps celle-ci avait su montrer sa force et sa volonté non seulement de maintenir ses conquêtes, mais encore et surtout de continuer ses réformes.

En février 1946, Peron se présenta à nouveau aux élections, et il obtint cinquante-cinq pour cent des voix contre Tambourini, candidat de l'opposition. Il semble bien qu'il n'y ait pas eu, à proprement parler, de fraude au cours de ces élections. Mais il faut tout de même faire remarquer que l'opposition se vit refuser l'usage de la radio; en outre, des groupes non identifiés adressèrent des menaces, accompagnées de démonstrations armées, contre les supporters de Tambourini. Après le succès « démocratique » du président réélu, les intentions dictatoriales du gouvernement ne cessèrent de s'affirmer. Par exemple, un décret en date du 29 novembre 1946 stipule que, « *en temps de paix, tout citoyen argentin, sans distinction de sexe, est soumis au service de défense nationale dès l'âge de douze ans* ». La réalisation du plan quinquennal se poursuit selon des méthodes totalitaires : c'est ainsi que le blé à l'exportation est vendu le double du prix payé aux paysans par le gouvernement. Un accord économique passé avec le Chili place ce pays sous l'entière dépendance du commerce argentin. Dans la semaine du 29 juin au 6 juillet 1947, la violence sembla atteindre son paroxysme. Au cours d'un meeting socialiste dans un faubourg de Buenos-Ayres, une bombe explosa et fit une vingtaine de victimes; aussitôt le gouvernement déclara que l'attentat était l'œuvre des « communistes », boucs émissaires du dictateur; mais il s'agissait d'un meeting anti-Peron. Le journal socialiste *La Vanguardia* fut habilement muselé. Dans la même semaine, le journal *La Tribuna* fut interdit pour avoir critiqué la gérance de Miguel Miranda, président de la Banque Centrale d'Argentine, membre du gouvernement. Actuellement, un projet à

l'étude s'efforce de restreindre à dix pages le format des journaux : cette décision réduirait bientôt au silence les deux grands journaux de l'opposition *La Prensa* et *La Nacion*. Le 4 juillet dernier, le député Cirpiano Reyes, qui jouit d'un grand prestige dans les milieux ouvriers, fut attaqué à coups de revolver alors qu'il sortait de son domicile particulier, et son chauffeur fut tué; la police déclara qu'il s'agissait encore d'un attentat « communiste »; mais il faut se rappeler que Reyes avait soutenu Peron au moment des élections, puis qu'il accusa le dictateur d'avoir trahi les principes qui l'avaient porté au pouvoir; et Reyes devint, dans l'opposition, un des chefs les plus en vue. La plus belle histoire est celle d'Ernest Sanmartino, député radical qui, le 25 juin, demanda à la Chambre que l'on cessât d'accorder des prérogatives spéciales et des honneurs officiels aux femmes de personnalités politiques; accusé d'insulter la señora Eva Duarto de Peron, Sanmartino fut interrompu dès le début de son discours, et le Dr Guardo, président de la Chambre, ajourna la séance : la señora Guardo accompagnait Eva Peron dans son voyage en Europe; un comité fut chargé d'étudier la portée « politique » de la déclaration d'Ernest Sanmartino, et comme une majorité des deux tiers était requise pour se prononcer sur un tel cas, Peron rappela à Buenos-Ayres tous les députés gouvernementaux absents de la capitale; la majorité des deux tiers fut ainsi obtenue, et le représentant Sanmartino, légalement élu par la volonté populaire, fut exclu du Parlement. Comme dernier signe évident de la dictature en Argentine, disons simplement que les *descamisados,* partisans de Peron, et l'*Alianza Libertadora Nacionalista,* ses troupes de choc, intensifient activement la formation de jeunes recrues. Peron déclarait que sa tâche n'était pas de gouverner, mais de lutter : il a déjà pris les moyens qui lui paraissent convenir...

Devant de telles attitudes, les intellectuels, et princi-

palement le corps enseignant, ne pouvaient pas ne pas prendre position. Contre les opposants, des mesures sévères furent décrétées, et le nombre de professeurs démis de leurs fonctions pour raisons politiques atteint aujourd'hui douze cents.

Dans son numéro du 30 mai 1947, l'hebdomadaire catholique *The Commonweal* (New-York) écrit, sous la signature de Carey Blair :

Malheureusement, de nombreuses personnalités catholiques d'Argentine s'identifièrent avec le régime. Pendant les élections, les évêques publièrent une lettre pastorale collective demandant aux fidèles de soutenir les candidats du gouvernement, puisque l'opposition refusait d'accorder le droit d'instruction religieuse dans les écoles publiques. Le vicaire général de Parana adressa même une circulaire aux groupes d'Action catholique de ce diocèse, menaçant d'excommunier ceux qui ne suivraient pas les consignes des évêques en matière électorale. Des prêtres comme les RR. PP. Mainvielle, Castellini et Filippo soutinrent avec enthousiasme la propagande du gouvernement, et ce avec l'accord de leurs supérieurs hiérarchiques. Leurs discours furent même rehaussés d'attaques antisémites... [Une telle attitude] a provoqué un anticléricalisme qui n'était pas de tradition en Argentine... Une faible minorité de catholiques craint les conséquences de cette identification de l'Église avec le régime actuel.

Les étudiants eux-mêmes représentent une des plus vigoureuses tendances opposées à Peron. Non seulement veulent-ils parachever leur *Reforma Universitaria* menacée par le dictateur, mais encore ils sentent la responsabilité politique qui pèse sur eux, et ils travaillent à s'y préparer. Leur plan de *Reforma* révèle un esprit révolutionnaire et un esprit de corps assez peu commun en tout autre pays. La *Federacion Universitaria Argentina* s'assimile à une certaine forme de socialisme indépendant, toujours très attiré par l'action directe, — et cette action directe n'est-elle pas nécessaire sous le régime actuel ? Évidemment, de cet extraordinaire potentiel révolutionnaire, il nous faut exclure la majorité des étu-

[illegible]

Une ombrelle pour le prolétariat

J'en ai vu combattre avec un gros bâton, une seringue, ou un porte-plume, et tous avaient l'air décidé à vaincre. Pourtant, de toute cette mêlée, de temps en temps et au hasard des époques, il en ressort un, échevelé mais content, qui a rossé les autres et brandit son instrument de travail : un bâton qui n'est pas si gros, une seringue qui ne contient peut-être que de l'eau, ou un stylo avec lequel on n'écrit ni mieux ni plus mal qu'avec une plume d'oie. Mais celui-là a vaincu parce qu'il tenait en main l'arme du temps. La pugnacité, c'est bien. La tactique, c'est mieux. Le choix de l'arme, c'est tout. Sans qu'il y paraisse, et d'année en année, le bâton se fait plomb ou coton, le stylet s'inscrit sur le sable ou dans le marbre.

Ceci m'était sensible à relire l'autre jour la vie de Jeanne d'Arc. On y voit que les preux de Charles VII ne sont pas si preux qu'on pense. Après les campagnes d'Orléans et de Champagne, ils préfèrent la prise de Reims pour le sacre à la reconquête de la Normandie pour couper les Anglais de leurs bases. Ils y vont doucement de la lance, traînent les opérations en longueur, bien involontairement se trouvent parfois surpris à un contre un. C'est qu'ils croient moins à l'efficacité de

leur arbalète qu'à la vigueur d'un bon patenôtre. C'est qu'ils croient plus en une Pucelle fille de Dieu, qu'à un bâtard frère de duc. Et ce n'est certes pas chez eux indifférence à l'issue finale car, contrairement à nos poilus, ils en profiteront. L'État, c'est eux, et ce qu'ils reconquerront, c'est leurs fiefs et leur pouvoir où quelque bourguignon les supplante. L'enjeu est leur bénéfice et cette demi-souveraineté qu'ils retrouveront. Ils se battent pour eux-mêmes. Mais ils sont persuadés (ont-ils tort puisqu'ils sont vainqueurs?) que l'innocence venue de Dieu, en ce jour, pèse plus que la science des hommes. Et dans le parti d'en face on le sait, où on a plus peur de la diablesse que des trente mille chevaliers. Ont-ils tort, puisque cette arme est la seule qui pourrait se faire sentir aux côtés de Jeanne à Rouen, où ils ne sont pas lors de son procès? La délivrer par le fer ou par l'or, il n'en est pas question. Investir Rouen n'eût servi qu'à la faire noyer, mais ils auraient pu la sauver d'une bulle du pape ou d'un appel au concile. Ceux qui la martyrisaient tenaient leur puissance de supérieurs ecclésiastiques, et ils eussent été bien embarrassés d'un désaveu. Mais, pour le lancer, il eût fallu être bien déterminé. Il eût fallu qu'on ne craignît pas, dans le parti français, qu'elle fût hérétique ou mal croyante, comme tant de savants docteurs le soutenaient. L'arme du temps étincelle et répand la terreur. Encore faut-il la manier d'un bras ferme.

Revenant vers nous, à travers apogées et désastres, sacres et révolutions, nous voyons, hélas! les foudres de la religion perdre de leur efficace et les foudres de guerre renforcer leur autorité, jusqu'au sommet que j'estime culminant de Napoléon Ier, où la laïcité a déjà obtenu droit de cité, où le nationalisme, sous le nom de

patriotisme, triomphe avec la Grande Armée. Ce col passé décline alors, particulièrement dès 1871, par les débuts de l'action sociale des catholiques en France, l'accession du catholicisme social au Parlement et les diverses formes de la démocratie chrétienne, vers un renouveau des forces spirituelles et un abatardissement du nationalisme et du militarisme. Claudel, né en 1868 dans une famille athée, se convertissant en 1886, serait peut-être surpris de se savoir si démocrate-chrétien.

Dans ces perspectives, je prétends que le marxisme est dépassé pour prendre appui sur trois concepts, valables peut-être il y a cent ans, au temps des machines à vapeur et des falbalas, mais aujourd'hui aussi périmés que les unes et flétris que les autres. Fonder une doctrine sur l'histoire, et de sa critique tirer un matérialisme, était concevable alors que le centre de la pensée moderne semblait être cette science récemment épanouie. L'influence était grande alors de ces écoles dont Taine d'une part, Guizot d'une autre, étaient les maîtres, et même ceux qui n'appartenaient pas à ces disciplines en subissaient l'attrait. Le vertige des nouvelles découvertes, la satisfaction d'avoir un outil neuf, sa précision apparente, créaient l'euphorie. L'esprit conquérant qui venait de rallier ces provinces égarées dans l'anecdote, la fable ou le pamphlet, s'efforçait de soumettre aussi les régions anciennes, où l'observation exacte s'exerçait depuis longtemps, où gouvernaient moins de jeunes dynamiques, où des traditions incitaient à la circonspection et, disons-le, au conservatisme. Que reste-t-il de ce grand mouvement ? J'ai l'exemple d'un agrégé, impressionné lors de sa formation, élisant l'histoire, dans laquelle il espérait trouver l'explication du monde, dégoûté aujourd'hui. Il est sensible à ce climat de désil-

lusion où l'affadissement des talents, de Taine à Bainville, la dispersion des travaux, les interprétations discordantes ou peu originales, l'incertitude des normes, vont de paire avec la critique renforcée. Il voit se rétrécir ce terrain qu'il avait choisi, l'économie politique, le droit constitutionnel secouer le joug. Il est ébranlé par les réflexions de Valéry, entre autres, sur l'impossibilité de tout dire et la difficulté de bien choisir. L'historien devrait se contenter, selon lui, de considérer les arts, les métiers; n'être plus qu'un technologue.

Comme l'hypocrisie est un hommage du vice, l'internationalisme de Marx rend hommage aux vices du nationalisme. L'hypocrite professe redouter « des gouvernements nationaux qui ne font qu'un contre le prolétariat », mais, dès l'ouverture des hostilités, en 1870, le tacticien, s'interrogeant sur l'issu du conflit, subodore des avantages. Peut-être la France combat-elle pour la liberté; pourtant si elle était vaincue la prépondérance allemande précéderait celle d'une classe ouvrière... supérieure à la française tant au point de vue de la théorie qu'au point de vue de l'organisation. Que le prolétariat porte sa nation, ou que la nation porte son prolétariat, l'un et l'autre cheminent vers ce but désiré d'une révolution. Si ce n'est pour cette fois, une « guerre numéro deux de cette sorte agira comme la sage-femme de la révolution sociale inévitable en Russie ». L'accouchement fait, les relevailles en bonne voie, le praticien Staline ne renonce pas à si bonne médication. Il s'efforce de mettre les murailles du bastion soviétique à l'abri de la bombe atomique en atomisant précisément l'adversaire. Cette Europe dont il redoute l'unité, il la bombarde de slogans nationaux, se fait l'ami des minorités et des revendications, excite les masses populaires

italiennes vers Tende et Brigue, incite les nôtres dans la Sarre. Cet internationaliste annexe M. Chauvin.

Je soutiens que les tactiques ne font que révéler un autre fondement de la doctrine marxiste, secret ou inconscient celui-là : le nationalisme. Si Marx pouvait arguer se servir de la nation comme d'un moyen dépassé, d'une marche croulante mais utilisable, ne va-t-il pas plus loin idéologiquement en affirmant qu' « un pays peut s'enrichir aux dépens d'un autre »? Où il y a bourse pleine, il doit y avoir enrichi, et vivace puisqu'on ne fait pas fortune aisément. Il était trop subtil de profiter d'une notion sans y croire, et le nationaliste ne fait rien d'autre que croire à des patries vivantes et avides autour de lui : on ne lui demande rien de plus, le reste lui sera donné par surcroît. Marx dispose de ce reste en affirmant que le « système du libre échange... dissout les anciennes nationalités », avouant *a contrario* qu'un socialisme fermement dirigiste (selon sa raison d'être) les renforce. Le dernier stade est de préférer l'avidité des siens. Il y accède, à propos du conflit franco-allemand, en s'écriant : « Les Français ont besoin d'être rossés. » Staline est bien le disciple de Marx. Quitte à passer pour paradoxal, j'affirme que le nationalisme n'est plus une arme du temps. Cette arme était la force de la nation proprement dite, force qui dépendait de la production pour l'armement, de la population pour le contingent, des territoires-glacis pour le déploiement, force qui supposait un effort communautaire. Elle devait pouvoir défiler militairement dans des régions occupées. Tout cela comptera-t-il en face de la bombe atomique? Qui se souciera des soldats quand il faut le savant, de la métallurgie lourde quand il faut quelques grammes, des frontières que l'avion de bombardement ignore?

Où sera la nation là-dedans? Quels atouts apporterat-elle? Nous sommes trompés parce que telle ou telle nation paraît détenir la bombe atomique. Mais en fait que tient-elle? Bien au contraire, elle est tenue par quelques savants qui connaissent un secret individuel. On ne demandera plus rien au troufion ou à l'affecté spécial, qui sont la nation, et s'il n'y a pas de travail sans salaire, il n'y a pas non plus de salaire sans travail. Ils n'auront pas de droit sur la fantaisie des techniciens : on ne les mettra pas dans ce secret. On ne fera jamais défiler la bombe atomique. Il apparaît qu'un individualisme, en tout contraire au nationalisme communautaire, vient à primer. De ce point de vue sont-ils du temps ces gouvernements supposés démocratiques, populaires et sociaux, d'inspiration marxistes, qui mettent la main sur toute la vie économique comme politique d'une contrée, en dehors desquels rien n'est faisable, sans l'autorisation desquels rien ne bouge, dont dépend la moindre tractation commerciale? Ces décisions suspensives, cet immense droit de veto, sont l'expression de la volonté d'un groupe d'hommes, de quelques hommes tout au moins dits gouvernementaux. Ces décisions, si étendues quant à leurs effets, sont en fait prises en commun, elles ont même la prétention de figurer une délibération de tous. Il ne faut pas oublier que, bien au contraire, un certain petit capitalisme pourrait se justifier parce que, derrière chaque capital, il y a un capitaliste, un individu, une seule tête qui avec une autre détermine. L'oppression du capital, si elle est, reste surtout celle de chaque capitaliste. Elle n'est pas aussi inhumaine qu'on l'avance. Sans pousser cet argument, nous notons, de plus, que ce nationalisme, révélé si important au marxisme, se montre incapable de défendre l'indé-

pendance des patries. Qui le croit pour les démocraties orientales ? Qui ne sent pas le roussi chez les Occidentaux ? Qui prête encore crédit à la souveraineté absolue des petites et moyennes nations ? A ces inutilités, le nationalisme ne sert plus et j'y vois cette dégradation totale qui atteint une arme lorsqu'elle ne protège même plus l'inutile ou l'indifférent. Car elle est devenue inutile cette liberté extérieure qui ne garantit rien d'autre. Elle est sans relation avec les libertés politiques, plus étendues par exemple dans la République de Weimar soumise au diktat que dans le Reich d'Hitler soumettant le monde; également étendues dans l'Australie, dominion fidèle, que dans les infidèles États-Unis d'Amérique. Ce nationalisme est-il capable d'assurer une certaine stabilité gouvernementale dont on loue les effets sans rechercher les causes ? Qu'un système de partis, tous nationaux, fasse des gouvernements des châteaux de cartes, ou qu'une orthodoxie fallacieuse et intransigeante, de purge en purge, par une dysenterie continuelle, en fasse des lavettes, aucune constante n'y sera trouvée. Mais le peuple est stable, en le trahissant on varie ou on s'évanouit. La caractéristique du menteur est, comme on dit vulgairement, de se couper.

« On ne peut séparer l'économique du politique. » Quelles précautions, quelle démarche cauteleuse pour nous livrer le bout du nez de Polichinelle et son secret : le marxiste est un politique d'abord. Pourrait-il en être autre ? S'il aspire à la démocratie économique, supposant que la liberté amène l'exploitation de l'homme par autrui, il est porté à corriger au titre d'une conception de la justice politique. Il reproche aux lois économiques de ne pas jouer en faveur de tous, mais, pour certains, il veut y mettre bon ordre, et il s'en mêle. Par

une dictature du prolétariat (quelques-uns pour le plus grand nombre), ou un socialisme d'État (tous contre quelques-uns), ou même leurs dégénérescences fascistes (quelques-uns, au nom de tous pour eux-mêmes), il joue les médecins qui croient à leurs potions, et les administrent à mort. Une économie laissée à elle-même évolue économiquement. Ses propres motifs la déterminent. Au nom de quoi interviendrait-on, sinon d'un principe politique? Le marxiste est celui qui a une idée en la matière, le radical-socialiste celui qui n'en a pas, le libéral peut en avoir, mais ne pense pas décrocher la lune. Une économie dirigée l'est toujours politiquement, et on a voulu qu'elle le soit. Devons-nous nous étonner que cette primauté, sous-entendue par Marx en Allemagne, ait été d'abord appliquée en Russie? N'apparaît-il pas fatal qu'elle le fut d'abord au cœur d'un slavisme essentiellement politique? Et les Germains y revinrent, dès 1918, avec la constitution du plus grand parti communiste hors les murs, sous l'égide d'agitateurs presque tous Slaves, ou inspirés par des Slaves. Il est significatif que dans toutes les grandes conférences prétendues internationales de militants communistes, entre 1918 et 1933, particulièrement de celles d'apparat maritime décrites par Valtin, ces représentants britanniques étaient d'origine balte, ces Américains étaient nés à Cracovie. Ceux qui n'en étaient pas arrivaient tout droit d'un stage dans les écoles de propagande politique de Leningrad. Le léninisme fut avant tout une poussée des Slaves en Allemagne, caractérisée aussi par la prédominance du droit public sur le droit privé, doctrinale chez Marx, mais si adaptée aux traditions orientales.

Mais, comme aurait dit Auguste Comte, l'économique, c'est la science; la politique est encore de la métaphy-

sique. Elle est l'arme d'hier. Nous le voyons dans un siècle différent seulement par la mécanisation, qui ne se sépare du précédent que par elle. Ce n'est pas moi qui l'invente. L'a-t-on assez reproché en critique! On y a vu décadence de l'esprit, supposé éthéré et se nourrissant de rien. Commerce, industrie, production, transports, par le progrès des sciences appliquées nous distinguent. Bon gré mal gré, là est notre inspiration, là est le socle sur lequel construire notre art, notre littérature et notre éthique. Le XXe siècle, c'est la mécanique. De cette vue étroite mais perçante, la civilisation américaine où, écrit Malraux, « les techniques psychologiques sont principalement au service d'un système économique », est la nôtre plus développée. Ce développement s'étend, d'ailleurs, au-delà du reconnu, du banal et de l'accepté; au-delà de l'organisation du travail d'usine, du fer à repasser, du bas nylon et de l'avion à réaction; dans ces disciplines anciennes qui lèvent les hypothèques, liquident les successions, où nous avons aussi beaucoup à apprendre, car il faut savoir vivre et mourir à la mode du jour. Précisément, le marxisme se meurt de cette mode par l'effondrement de l'histoire, du nationalisme et du politique. Poussons-le gaillardement vers la tombe, comme cette brave campagnarde disant à ma grand'mère (notez que c'était charmant) : « On ne peut pas être et avoir été. »

JACQUES NANTET.

LES SIGNES DU TEMPS

Le Saint-Père parle à la radio française.

« *Étape par étape, déclare le Saint-Père, les progrès de la science et de la technique « radio et cinéma » ont acheminé la réalisation de cette télévision. De nouveaux progrès se feront encore...*

« *Que sera-ce quand l'univers pourra contempler directement, dans le temps même où elles se déroulent, les manifestations de la vie catholique! On a dit au monde que la religion était à son déclin, et, à l'aide de cette nouvelle merveille, le monde verra les grandioses triomphes de l'Eucharistie et de Marie. On lui a dit que la papauté était morte ou mourante, et il verra les foules déborder de toutes parts de l'immense place Saint-Pierre pour recevoir la bénédiction du pape et pour entendre sa parole. On lui a dit que l'Église ne comptait plus, et il la verra persécutée et glorieuse, mais partout vivante... Alors le monde détrompé lèvera les yeux, contemplera dans le ravissement la lumière qui du front maternel de l'Église rayonne sur lui, et il rendra gloire à Dieu.* »

Moscou, Byzance et Rome.

Match (qui vient de reparaître) publie, le 1er avril, une esquisse qui semble exacte de « la grande offensive religieuse » menée par Moscou :

Premier objectif : les Églises sœurs de l'Europe orientale. Ces Églises (Sofia, Bucarest, Prague, Vienne), détachées de l'attraction

faiblissante du Phanar, sont des Églises « autocéphales ». Elles se régissent elles-mêmes et il s'agit de les amener l'une après l'autre à s'incliner devant Alexis.

Deuxième objectif : les Églises parentes, dites uniates. On y pratique le rite orthodoxe, mais on y reconnaît l'autorité du pape de Rome. Elles forment, en Europe centrale, entre orthodoxes et catholiques, une espèce de bande-tampon qu'il s'agit d'absorber. On les détachera de Rome.

Troisième objectif : les Églises étrangères. Le front compact de la catholicité et les dures minorités protestantes. On tâchera de couper leurs communications avec l'Occident.

Si l'on veut comprendre ce que représente le deuxième objectif : arrachement des Églises uniates à l'Unité catholique, on pourra lire l'article publié dans le numéro 1 de *Paris-Bucarest*, édité par l'association France-Roumanie (donc organe de propagande de la république populaire roumaine), article intitulé : *Le retour de l'Église uniate au sein de l'Église orthodoxe*. La proclamation de ce retour contient entre autres :

... C'est un devoir sacré pour tout notre peuple de rompre les liens avec l'Église de Rome, étrangère aux intérêts de notre peuple, de refaire l'unité spirituelle de la nation et d'orienter toutes les forces vers la paix, la démocratie et le progrès.

Et, dans le récit qui nous est donné de la solennité de l'Unification de l'Église roumaise de Transylvanie, un paysan du village de Margina déclare :

Aujourd'hui que nous avons tous les mêmes droits et que nous jouissons des mêmes libertés dans la République populaire roumaine, nous sommes d'avis qu'il faut faire disparaître toute trace de mésentente entre nous et nos frères orthodoxes.

... Au nom de tous ceux qui sont présents à cette grandiose fête et au nom de tous nos frères de Transylvanie, de Crisana, du Banat et du Maramures, je déclare ici fermement qu'à partir de l'instant présent nous brisons tout lien qui nous tenait rivés à l'Église de Rome; ... et que, fraternisant dans une même foi religieuse, nous lutterons pour l'épanouissement de notre chère République populaire, pour la paix et le progrès qui sont si chers à tous les hommes et si agréables à Dieu.

Et le Métropolite Nicolas Balan, prenant à son tour la parole, déclare :

... La discorde religieuse entre Roumains appartient désormais au passé; ce n'est plus qu'un souvenir. Le temps viendra où la jeunesse étudiant l'histoire sera étonnée que pareille discorde reli-

gieuse ait pu exister entre frères. Et, comprenant qu'elle a été entretenue par les ennemis du peuple et par ses oppresseurs, ils tireront de ce douloureux épisode de notre passé la conscience d'une nécessité encore plus évidente de solidarité nationale.

Il n'y a aucune hésitation à avoir sur la signification de ce « retour » : l'unité nationale devient seule règle de la foi chrétienne. C'est une atteinte nette à la transcendance de la foi.

Dans la même perspective, un de nos correspondants très averti nous confirme l'exactitude des renseignements publiés par *Match*, mais nous met en garde contre l'erreur et l'injustice qu'il y aurait à réduire l'Église orthodoxe à l'Église actuelle de Moscou :

L'intérêt d'une telle publication est qu'elle met au grand jour la complexité de l'orthodoxie qu'on a malheureusement trop souvent, chez nous depuis vingt ou trente ans, identifiée à l'Église russe, alors qu'il serait plus important de s'attacher au fond commun hérité de Byzance pour comprendre comment il s'est adapté ou transformé dans un milieu nouveau et sous des influences politiques et sociales différentes de la Cour du Basileus. Si vous songez à faire une place au problème chrétien « orient-occident » que ce soit proprement sous l'angle « œcuménique » ou sous celui de la présence chrétienne dans le monde, avec le sens aigu de cette communauté fondamentale du christianisme byzantin et du pluralisme des Églises patriarcales ou autocéphales avec les incidences politiques qui, toujours agissantes, prennent aujourd'hui une importance redoutable. Il se pourrait bien, comme le suggère le rédacteur de *Match*, que nous assistions dans les années qui viennent à un renouveau de l'« orthodoxie », renouveau déjà sensible et dont on a signalé à plusieurs reprises les retentissements probables sur l'Église catholique. Alors que depuis 1453 Moscou n'a cessé de devenir le centre d'attraction de l'« orthodoxie », il se pourrait bien que les oppositions politiques et idéologiques rendent au patriarcat œcuménique de Constantinople son rôle de premier plan.

Démocratisation d'un enseignement ?

On annonce officiellement de Budapest qu'aucun diplôme n'est requis pour entrer dans les universités hongroises. Mais les candidats doivent passer un examen d'entrée devant un comité composé comme suit :

— deux professeurs d'Université,

— un représentant du Syndicat unique des Pédagogues;
— un représentant de l'Union des Étudiants hongrois;
— un représentant des étudiants de la Faculté.

Le Syndicat unique des Pédagogues et l'Union des Étudiants de Hongrie sont d'obédience communiste. L'examen d'entrée que fait subir le comité en question ne vise à rien d'autre qu'à dégager clairement l'opinion de chaque candidat sur la démocratie populaire. Les étudiants munis de leur baccalauréat en fin d'études secondaires ne sont admis en Université qu'après avoir passé cet examen. C'est ainsi qu'à l'heure actuelle quarante pour cent des admis sont de jeunes paysans ou de jeunes ouvriers.

Après son admission à l'Université, chaque étudiant, pour être autorisé à poursuivre ses études, doit totaliser une centaine de points par année. Ces points sont attribués avec les cotations suivantes :

— examen oral	8
— conférences dans une société scientifique	12-13
— travaux en commission d'études	6-10
— activités politiques	60
— présence aux manifestations du parti	2-3

Le journal quotidien *Szabad Nep*, organe officiel du parti communiste hongrois, publie, en date du 11 janvier 1949 :

« Nous avons désormais des professeurs de philosophie et de sociologie qui enseigneront dans les lycées la théorie du marxisme léniniste. L'importance de la biologie sera très soulignée, et les futurs professeurs de la langue russe seront formés avec un soin tout particulier. Dans l'enseignement de la linguistique et de l'histoire, nous arrivons à un tournant décisif : les linguistes suivront pendant dix semestres des cours détaillés sur *les facteurs sociaux du développement de la langue*, et les historiens étudieront spécialement l'*évolution des structures sociales*. Des groupes de travail reprendront des points de détail de cette étude d'ensemble; c'est ainsi que les historiens de troisième année étudieront particulièrement « la papauté à l'époque du nouveau capitalisme ».

D'autre part, le journal autrichien *Die Furche* publie, en date du 29 janvier dernier, le paragraphe suivant que nous reproduisons ici sous toutes réserves :

« De l'enseignement primaire jusqu'à l'Université, le marxisme lénino-staliniste influence profondément tous les cours. Seuls les jeunes communistes sont admis aux études universitaires. Tous les étudiants sont séparés de leur famille et obligatoirement logés dans des « foyers communautaires », où la connaissance du programme du parti est plus importante que l'assiduité aux cours. Ceux qui viennent de familles bourgeoises sont suspectés d'être « antidémocratiques » et n'ont pratiquement pas accès aux études supérieures ou aux professions libérales ».

C. Julien.

Désaffection syndicaliste ?

On parle beaucoup, ces temps-ci, d'un affaiblissement des forces syndicales, le fléchissement de la classe ouvrière se traduisant par une crise du syndicalisme.

Qu'il y ait baisse des effectifs de la C.G.T., que le syndicalisme, en général, exerce moins d'attrait qu'il y a trois ou quatre ans sur la masse des salariés, c'est un fait certain, encore que des nuances doivent être introduites dans cette constatation d'ensemble. Avant de les introduire, notons quelques causes de cet affaiblissement tant dénoncé.

1. *L'action politique de la C.G.T.* — Des positions régulièrement semblables à celles du P.C., une propagande non voilée pour ce parti, des grèves au moment des élections, des grèves trop souvent répétées, des chefs syndicaux qui ne cachent pas leur appartenance politique, des actions ou des revendications différentes suivant « la couleur » du gouvernement, du ministre du travail, tout cela a fatigué, dégoûté les camarades.

2. *L'échec, dans l'été de 1948, de la politique de baisse* dans laquelle tant de camarades avaient mis leur confiance. Qui avait pris l'initiative ? Mobiliser des militants ? Insister auprès des pouvoirs publics ? Deux organisations syndicales, dont certains ont pensé, depuis

cette expérience, qu'elles étaient incapables de réaliser leurs revendications. Des militants même qui avaient mené, mais en vain, une action « pour la baisse » se sont demandé à quoi servait de se battre; ils ont eu l'impression de « perdre leur temps ». « La vie, disent-ils, est bien difficile, et le syndicalisme ne pourra nous en sortir. »

3. *L'inefficacité du Syndicalisme sur l'ensemble des problèmes économiques.* — De grandes positions, pleines d'idées généreuses, mais peu de réalisations. Impression d'un syndicalisme inadapté, sans pensée économique précise, complète, surtout sans possibilité d'action. Sans doute au lendemain immédiat de la Libération, ses points de vue, ses vœux étaient satisfaits. Cela a suffi pour que les travailleurs, habitués à ces succès, n'aient pu comprendre par la suite que leurs aspirations exprimées par le syndicalisme ne soient pas immédiatement réalisées; sans doute n'avaient-ils guère l'idée des conditions techniques et des difficultés de réalisation. Confondre syndicalisme et gouvernement, attendre du syndicalisme des actions de gouvernement, il y avait là de graves erreurs; inaperçues, elles découragent.

4. A ces trois, nous pourrions joindres d'autres causes, nous croyons avoir retenu les principales. Elles ont été renforcées par l'atmosphère du pays; par cette vague générale d'incrédulité qui touche presque tous les Français, par ce désir de calme, ce peu d'envie de se battre, ce mépris que nous avons tous observé, mépris pour tout ce qui est organisation, chose publique.

Ce manque d'intérêt des travailleurs pour le syndicalisme n'est qu'un aspect d'une crise plus générale : la désaffection, en quelque sorte l'incrédulité, des Français à l'égard des manifestations et des organisations de leur vie publique. Le syndicalisme se trouve-t-il plus atteint que les partis ? Les réunions syndicales sont-elles plus désertées que les Assemblées politiques ?

Aux yeux de militants ouvriers, le patronat profite de cette situation qu'il semble observer d'ailleurs de façon assez sommaire, sans trop se préoccuper d'un réveil éventuel de la conscience et de la combativité ouvrières.

Une grève se déclenche-t-elle ? Les ouvriers ne reprennent pas le travail à l'appel de la direction ? Au mépris de la Constitution, qui reconnaît le droit de grève, au mépris de la doctrine du ministère du Travail selon laquelle la grève suspend, tout au plus, le contrat de travail mais n'en constitue pas une rupture, le patron considère que les grévistes ne font plus partie de son entreprise : « Ils se sont licenciés eux-mêmes, ils ont rompu leur contrat de travail. »

Recevoir une délégation, discuter avec elle, cela ne se fait plus. N'est-on pas le maître ? Quelquefois le patron reçoit, écoute d'une oreille distraite, se réfère à quelque texte et déclare la discussion inutile. C'est cela ou rien.

Plus de discussions non plus au Comité d'Entreprise, réduit au rôle de marchand de soupe, de patates, distributeur de jouets à Noël. Le patron a ses affaires : elles sont les siennes, cela suffit. Que ceux qui discourent sur la « collaboration » et croient inutiles « la lutte » et la combativité ouvrière aillent faire un tour dans quelques-uns des comités d'entreprises de « grosses boîtes »; si les faits peuvent les instruire, ils auront vite compris.

N'oublions pas avec quelle liberté souveraine, le patronat traite les ouvriers en matière de licenciements : que ceux-ci affectent l'ensemble du personnel, ou spécialement les délégués du personnel protégés par la loi. Sans doute, la direction devra-t-elle aller devant les tribunaux : en attendant, elle affirme sa volonté d'agir à sa guise, sans tenir compte des dispositions légales.

Si cette attitude se généralisait, un réveil des masses

syndicales se produirait plus vite que certains ne pensent. D'ailleurs la baisse des effectifs de la C.G.T. n'empêche pas une fidélité massive que manifestent, par exemple, les récentes élections professionnelles dans les chemins de fer et les mines. La nécessité de présenter et de défendre, autant que possible, un projet commun aux organisations de salariés a rapproché, dans la discussion des conventions collectives, des fédérations affiliées à différentes centrales, notamment à la C.G.T. et à la C.F.T.C. dans la métallurgie, le bâtiment, les produits chimiques. La manifestation nationale (C.G.T.-C.F.T.C.-C.G.C.) des métallurgistes pour leur convention collective, le 12 avril, a connu un assez beau succès. C'est par le retour aux tractations collectives, par la revendication de la liberté des salaires que le mouvement syndical unanime répond à la réaction patronale et au « glissement à droite » du monde parlementaire. Il espère, dans cette action hardie, ressaisir ses militants, en former de nouveaux. Les diverses organisations savent bien qu'en gardant et renforçant leurs cadres, la masse leur reviendra un jour dans un nouvel élan. Elles l'utiliseront, cette fois, avec plus d'efficacité.

R.

Les hommes du Kremlin.

Peu de nouvelles nous intéressent davantage que celles que nous pouvons recevoir sur la vie en Russie. Malheureusement elles sont rares et le peu qui transpire manque le plus souvent de certitude. Quels sont, par exemple, les maîtres actuels du Kremlin ? A cette question, rendue encore plus pressante par les récents changements survenus, la plupart seraient bien embarrassés de répondre.

The Economist du 2 avril dernier a eu la bonne idée de mettre en quatre colonnes les noms des membres des principaux organismes du Parti et du gouvernement. Nous avons reproduit ce tableau, p. 496. On y verra, dans la dernière co-

Secrétariat (P. C.)	Orgburo (P. C.)	Politburo (P. C.)	Conseil des Ministres
1. Stalin 2. Malenkov 3. Kuznetsov (Al.) 4. Popov 5. Suslov 6. Ponamarenko	Stalin Malenkov Kuznetsov (Al.) Popov Suslov	Stalin Malenkov	Stalin Malenkov
	7. Bulganin 8. Mekhlis 9. Mikhailov 10. Andrianov 11. Alexandrov 12. Shatalin 13. Kuznetsov V. 14. Rodionov	Bulganin	Bulganin Mekhlis
		15. Molotov 16. Voroshilov 17. Andreev 18. Kaganovitch 19. Mikoyan 20. Beriya 21. Kosygin 22. Khrushchev 23. Voznesenskyl	Molotov Voroshilov Andreev Kaganovitch Mikoyan Beriya Kosygin

lonne, les membres du Conseil des Ministres, et, dans les trois premières, ceux des trois organismes du Parti : Secrétariat — Orgburo — Politburo. Comme leurs noms l'indiquent, l'Orgburo s'occupent de l'organisation du Parti, et le Politburo, de sa politique. Quant au Conseil des Ministres, il comprend de quarante à cinquante membres selon les fluctuations du temps. L'un d'entre eux est président (Staline) et treize autres vice-présidents. De ces treize, seuls ont été retenus les deux qui appartiennent à l'un des trois organismes du Parti.

On verra ainsi, d'un seul coup d'œil, les maîtres les plus influents du Kremlin; on notera que Malenkov est le seul avec Staline qui appartienne aux trois bureaux du Parti et au Conseil des Ministres.

■ « Celui qui pense qu'une défaite de l'U. R. S. S. entraînerait la disparition du communisme commet une erreur profonde. Le communisme n'est pas seulement un phénomène politique; c'est une théorie morale et économique renduo plus dangereuse par les injustices sociales accumulées et par plus de trente ans de guerre. Une défaite militaire de l'U. R. S. S. ferait marquer le pas au communisme pendant un certain temps, mais ne le détruirait pas. »

(*Osservatore Romano.*)

Comment peut-on ne pas être britannique?

A l'issue de sa réunion de décembre dernier, le Conseil exécutif du Parti du Congrès adoptait une résolution définissant les tendances de l'Inde en face du Commonwealth britannique. On lisait notamment :

Etant donné la réalisation de notre complète indépendance et la création de la République de l'Inde, laquelle symboliserait cette indépendance et donnerait à l'Inde, parmi les nations du monde, le statut qui lui est dû, son association actuelle avec le Royaume Uni et le Commonwealth britannique devra forcément changer.

Commentant cette résolution, l'*Amrita Bazar Patrika* de Calcutta écrivait :

L'Inde est actuellement membre du Commonwealth britannique. Ce lien va cesser aussitôt qu'en vertu de la nouvelle constitution, elle sera devenue une république indépendante. Le mensonge n° 1 selon lequel notre pays continuerait à être « anglo » dans ses rapports avec le Commonwealth est ainsi réfuté; le mensonge n° 2 est que l'Inde va s'allier militairement ou autrement avec l'un des deux blocs entre lesquels se partage le monde. L'Inde ne fera rien de semblable.

Le *Times* du 12 mars publiait un article, d'ailleurs remarquable de netteté, du très honorable Herbert V. Evatt, premier ministre adjoint d'Australie, sur le principe du Commonwealth. Il remarque notamment que le communiqué officiel publié l'an dernier à Londres lors de la réunion du Commonwealth ne mentionnait « pour plus de concision » que le « Commonwealth » sans l'épithète « britannique ». Le très honorable ministre du gouvernement australien note avec vigueur que personne n'a jamais proposé de modification de ce genre.

Nous, en Australie, nous nous opposerions énergiquement à la suppression du mot « britannique », non seulement en raison de ce que représentent la royauté et la parenté, mais encore pour beaucoup d'autres raisons pratiques... Ce lien comporte de nombreux éléments : l'histoire, la nationalité, les idéaux de la vie politique, l'héritage commun de la tradition de liberté britannique dans le gouvernement et la société, les objectifs communs de bien-être pour l'humanité. C'est à la lumière de ces faits qu'il faut interpréter le terme « britannique », et c'est pour cela qu'il ne devra jamais être modifié.

Et, quelques lignes plus loin, M. Evatt déclarait « qu'il faut que la grande tradition politique britannique de *souplesse* se maintienne dans le Commonwealth britannique ».

Il est certain que l'inclusion de l'Inde dans le Commonwealth à titre de Dominion a ouvert une nouvelle

phase de son évolution. Le Commonwealth pourra-t-il comprendre des éléments qui ne se réclament pas de la même souche britannique? Question à laquelle la souplesse traditionnelle du vieux Royaume-Uni n'est une réponse ni définitive, ni suffisante.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

Au cours d'une séance à huis clos du bureau du Parti du Congrès, le Pandit Nehru se serait prononcé en faveur du maintien de l'Inde avec le Commonwealth et l'Inde donnerait son accord à « une formule selon laquelle le roi d'Angleterre serait *le premier citoyen du Commonwealth* » (d'après l'*United Press*). Finalement le titre de « Chef du Commonwealth » lui fut reconnu.

« *Le titisme* ».

Le communisme d'après guerre connaît sa grande crise, et la plupart des informations qui ont, depuis quelques semaines, franchi le rideau de fer concourent à démontrer l'existence de ce malaise. L'affaire commença voici près d'un an, lorsque Tito fut brusquement rejeté du Kominform.

Qu'est-ce qui caractérise cette crise? Avant guerre, un seul État, l'U.R.S.S., incarnait le mouvement communiste, et exerçait, de ce fait, une influence incontestée sur les différents P.C. Avec la victoire de 1945, s'est ouverte une nouvelle ère, celle des démocraties populaires. Les États de la zone orientale, ont alors adopté un régime qui devait les conduire sur la voie du communisme.

Au début, cette situation a posé en apparence peu de problèmes. Mais, un jour, on s'est aperçu que les conflits qui opposaient l'U.R.S.S. à chacun de ses États satellites, prenaient une tournure inquiétante. La Rus-

sie, par le biais du Kominform, a voulu étouffer cette menace, là où elle se révélait le plus grave, en Yougoslavie. On sait comment Tito a su résister jusqu'alors aux pressions. Son nom est devenu — qu'ils le veuillent ou non — le symbole de tous les hommes d'État satellites lorsqu'ils entrent en opposition avec le Kremlin.

L'échec de l'offensive menée contre Tito et ce que l'on pourrait appeler l'expansion du « titisme » expliquent dans une certaine mesure les événements d'ordre interne qui viennent de se dérouler en Europe orientale.

Cela commença par le remaniement ministériel en Union Soviétique. Du point de vue qui nous occupe, toutes les informations semblent se recouper. A l'origine des changements, on retrouve deux hommes du Politburo, Malenkof et Beria, qui ont manœuvré pour accroître leur influence personnelle. Or, ces deux dirigeants représentent, par rapport à la tendance du communisme national, celle du communisme international.

Cependant, les modifications apportées aux gouvernements des démocraties populaires confirment la victoire de cette tendance. Une constatation est frappante. Les hommes qui étaient restés constamment dans leur pays sont éliminés au profit de ceux qui ont longuement séjourné à Moscou.

Ainsi, en Pologne, Bierut éclipse Gomulka. En Bulgarie, Kostov est renvoyé à des tâches secondaires (Dimitrov, malade, est remplacé par son beau-frère, Kolarov), en Roumanie, Anna Pauker prend au gouvernement une place de tout premier plan.

Mais quelle est la raison de cette crise? La situation économique donne probablement la clef du mystère. Coupées de l'Occident, les démocraties populaires attendaient de l'U.R.S.S. une aide qui n'est pas venue.

Mieux. Dans les échanges commerciaux, les intérêts des satellites sont régulièrement sacrifiés à ceux de l'U.R.S.S. Lorsque éclata l'affaire Tito, on eut l'occasion de montrer comment la nouvelle diplomatie russe com-

promettait la réalisation du plan yougoslave. En ce qui concerne la Bulgarie, la situation est analogue. Ce pays a besoin de machines. Pour les payer, il vend son tabac.

Or l'U.R.S.S. achète ce tabac 20 % au-dessous du cours normal... et elle ne livre pas le matériel promis.

Dans son pays d'origine, le « titisme » a peut-être des chances de se survivre. En Yougoslavie, en effet, Tito tient en main tous les rouages du pouvoir et il dispose d'une police très efficace. Mais dans les autres pays d'Europe, l'U.R.S.S. prend ses précautions. Normalement un schisme semblable à celui de la Yougoslavie ne devrait pas s'y produire. Mais que sera le communisme chinois ? Si l'avance des armées de Mao-Tsé-Toung préoccupe le monde occidental, elle ne constitue peut-être pas un succès définitif pour le Kremlin. La dépendance parfaite du P.C. chinois à l'égard de Moscou n'est pas démontrée — en plusieurs circonstances (occupation de la Mandchourie par les Russes, reconnaissance par les Soviets du gouvernement nationaliste), les deux régimes se sont quelque peu heurtés.

Si le phénomène baptisé « titisme » menace un jour la Russie, ce ne sera sans doute pas du fait de Tito. Mais l'avenir du communisme chinois, son orthodoxie doit, semble-t-il préoccuper les hommes de Moscou. Jusqu'ici ils tirent leur force principale de la domination exercée par eux sur le communisme mondial. L'exerceront-ils encore lorsque le P.C. aura organisé la Chine ?

BERNARD FERON.

Le cinéma au lycée.

Quand j'étais en khâgne à Louis-le-Grand, notre professeur de philosophie, un petit homme jovial et rationaliste, glousait sarcastiquement chaque fois que, intervenant avec chaleur, je voulais inclure le cinéma dans les beaux-arts. Je

n'ose affirmer qu'en vingt ans j'aie vu se modifier sensiblé-
ment l'opinion des universitaires sur le septième art. Ric
encore, à Toulouse, c'est au milieu d'une indifférence poli
voire de quelque docte ironie, que je montais des séance
d'initiation pour les élèves des grandes classes. En revanche
à Paris, par un heureux effet de l'harmonie préétablie, j
suis tombé sur un des lycées dont le chef se montre perméa-
ble à l'esthétique du cinéma. L'hiver dernier, il a fait l'ac
quisition d'un appareil de projection format réduit. Aussitô
dans les classes de seconde, première, philosophie, math
matiques élémentaires, tous les amateurs se sont groupés e
ont désigné un trésorier, un secrétaire, des responsable
Nous avons fouillé les cinémathèques — tout au moins celle
qui prêtent gracieusement leurs films aux écoles.

Une demi douzaine de séances ont déjà eu lieu. Nous n'a
vons pas encore trouvé de nom pour désigner ces réunion
qui ne veulent pas avoir de caractère scolaire. Et le term
de « ciné-club » est, à notre avis, discrédité par le mauva
parti qu'en ont tiré trop d'initiatives défectueuses : tro
souvent snobisme, amateurisme, exhibitionnisme s'étaler
à l'envi dans les discussions (?) qui suivent la présentatio
d'un film, que ce soit dans un ciné-club de banlieue ou a
centre même du tout-Paris. C'est justement contre ce dile
tantisme, contre ce gaspillage intellectuel, qu'il s'agit d
réagir, en donnant dans les cadres du lycée des assises vigou
reuses à l'initiation au septième art.

Mais ce serait une lourde erreur de tactique d'imaginer le
lignes de cet enseignement sur le modèle d'un cours de g
matique, *ex cathedra*. Ce qu'il y a d'exaltant pour ceux de
éducateurs qui souhaitent intégrer le cinéma dans la cultu
secondaire, c'est que la substance même de leur objet et s
modernité exigent qu'ils prennent un ton plus vivant, u
rythme plus cordial et plus dynamique, en un mot, un
manière de s'exprimer plus directe, plus proche du quot
dien. Dès lors, les relations entre les auditeurs et celui q
est un amical initiateur à quelque chose d'inconnu et d
familier tout à la fois, ces relations deviennent chaudes
intimes, inspirées, animées par l'amour de cet art nouvea

Pratiquement, on a présenté et discuté au lycée Voltai
la première bobine de *Farrebique*, commentée image p
image; le très beau documentaire de Luis Bunuel, *Terre sa
pain*; un autre documentaire du jeune cinéaste Jacques De
poul, *Au pays des pygmées*; deux Chaplin, dont le savoureu
Pèlerin; enfin *Métropolis*, un « classique » du cinéma muet
A l'ouverture du cercle d'études, une causerie initiale ava

appris sommairement aux élèves les rudiments de la syntaxe cinématographique. Naturellement, c'est en fonction de la qualité des images, de leur composition, du découpage du film, que les discussions doivent s'orienter. Le difficile est de maintenir cette rigueur, cette continuité. Une centaine de garçons dont presque tous ont quelque chose à dire et qui sautent aisément du coq à l'âne, ce n'est pas facile à mener. En tout cas, leur sérieux, leur ferveur sont des appoints précieux.

Et pourquoi donc, dira-t-on, se donner tout ce mal et imposer aux jeunes une dépense d'énergie supplémentaire ? Tout simplement pour développer chez eux une saine exigence intellectuelle vis-à-vis du septième art, exigence qui assurera dans l'avenir leur sûreté de goût et leur intransigeance esthétique. Si cette tentative se généralise — elle est conduite avec succès dans plusieurs lycées de la région parisienne — elle créera, le jour venu, un public averti qui boycottera — ne fût-ce que par l'abstention — les productions qui relèvent davantage du commerce ou du plus sordide racolage que d'un art authentique. Un public qui refusera de se laisser abrutir ou droguer par les trafiquants du cinéma et qui, au contraire, fera de ce mode d'expression un des éléments essentiels d'un humanisme nouveau.

HENRI AGEL.

Penser vieux.

Le *Bulletin de la Statistique générale de la France* est plein d'enseignements précieux sous un aspect aride. Il vient en particulier de donner l'effectif prévisionnel de vieillards (60 ans et plus) au cours des vingt prochaines années. Nous en extrayons les chiffres suivants. En 1948, le nombre de ceux-ci était, en France :

hommes	2.706.000
femmes	3.867.000
ensemble	6.573.000

Si la mortalité garde le taux qu'elle avait en 1947, on

peut prévoir qu'en 1968, l'effectif des vieillards sera l suivant :

hommes	3.365.000
femmes	4.810.000
ensemble	8.175.000

A cette époque, le nombre des adultes ne sera pas plu important que maintenant (les naissances à venir n fourniront des hommes et des femmes que pour aprè 1970 et, d'ailleurs, une population adulte se modifie trè lentement). Cette augmentation d'un quart du nombr des vieillards est due en grande partie au progrès de l médecine et, en particulier, des antibiotiques. Ses répercussions peuvent être considérables.

L'effectif des vieux pèsera lourdement sur le standar de vie des autres couches de la population. Alors qu jusqu'à la première guerre mondiale le progrès technique avait servi à augmenter les richesses, et qu'entr les deux guerres il avait permis la réduction du temp du travail, il est possible que, dans les vingt années venir, ses effets soient absorbés par l'entretien d'un plu grand nombre de vieillards. La retraite devra certainement être reculée, mais cela ne suffira pas. Rien n servira alors de s'en prendre à la Sécurité Sociale, qu n'est pas une cause, mais tout simplement la matérialisation financière de cette prise en charge par la sociét d'un effectif accru de vieux. Il faudra choisir entre l'augmentation des taux des cotisations qui paraissent dé prohibitifs et l'implantation de cocotiers aux alentour des grandes villes françaises.

La génération actuellement en possession des levier de commande, tant publics que privés, qui était arrive sur le dos de ses aînés grâce au bouleversement de ce dernières années, demeurera en place un temps inusité et des oppositions se dessineront dans les peuples entr les jeunes et les vieux. Dans un monde où l'inutile n'es

guère toléré, (qu'on se rappelle les camps de D. P.), comment pourrait-on admettre un aussi fort contingent de vieillards ?

Autre transformation possible et même probable, la mentalité moyenne vieillira. La manière de penser s'alignera sur la nouvelle pyramide des âges. Les films de cinéma seront faits spécialement pour les vieux comme il en est pour les enfants aux États-Unis. L'âge moyen du corps électoral sera également modifié, et le radicalisme aura de beaux jours, à moins qu'on ne prenne la précaution de retirer le droit de vote à partir d'un certain âge, ce qui, après tout, risque d'apparaître juste, car un vieillard est mal fondé à arbitrer entre le présent et un avenir qui n'est pas le sien.

Il n'est pas jusqu'à la religion, ou tout au moins la manière dont les fidèles la comprendront, qui risque d'en être affectée. Le problème ne sera plus de faire son salut par une vie courte et brûlante, mais de passer le mieux possible le long corridor de la vieillesse pour arriver à la fin de ses jours, sans être trop affecté par l'égoïsme qui est, physiquement, le lot de la vieillesse.

On le voit, il n'est que temps de s'adapter. Pour être de son siècle, il faudra penser vieux. Heureusement, la transition se fera sans heurts, et nous ne remarquerons pas le moment où nous deviendrons les vieux.

J. D.

Un signe des temps préhistoriques.

Un peuple de bisons, de cerfs, de chevaux se presse sur les murs de la caverne de Lascaux; gravure, pochoir, aérographe, toutes les techniques ont été employées; et cela avec une impressionnante maîtrise; avec un don d'expression qui établirait, dès sa première exposition, la réputation d'un artiste de notre temps.

Et tout cela date, dit-on, de vingt mille ans; et cette caverne était, pense-t-on, un temple, décoré pendant des géné-

rations et des générations par des artistes qu'aucune acadé-mie n'a pris soin d'immortaliser.

Supposez que la machine à explorer ce temps vous dépose il y a vingt mille ans, au milieu de la foule de nos ancêtres dites-vous qu'avec cet homme, à peine (dit-on) sorti de l'animalité, vous auriez en commun, *au moins*, une sensibilité artistique étonnamment évoluée.

Élection à l'Académie des Sciences.

Le 21 mars dernier, l'Académie des Sciences élisait en la personne de M. L. Leprince-Ringuet, le plus jeune de ses membres, de fait le seul à être né au XXe siècle consacrant ainsi une carrière scientifique déjà brillante et que l'on peut espérer loin d'être terminée.

L. Leprince-Ringuet est l'honneur d'une des branches les plus vivantes de la physique moderne, celle qui se consacre à l'étude du rayonnement cosmique. On sait comment, patiemment, en utilisant des procédés d'une extrême délicatesse, l'on est parvenu depuis un quart de siècle environ à exclure ce « rayonnement » constitué par bombardement continu, très peu dense, de particules douées d'énergies généralement très grandes.

Au départ, ces études semblaient n'avoir que bien peu d'importance pratique. En fait, elles se montrèrent, d'une part, susceptibles de donner accès à de très vastes perspectives cosmologiques, d'autre part, de conduire jusqu'au cœur des problèmes concernant la structure élémentaire de la matière. Ce fût grâce au rayonnement cosmique en particulier que l'on put identifier ces fameuses particules appelées aujourd'hui « mésons » et sans lesquelles il est, maintenant, impossible de faire une théorie sérieuse des structures nucléaires.

La contribution de L. Leprince-Ringuet à la connaissance du méson est considérable : dès 1937, ses recherches avaient fourni des indications expérimentales fort nettes en faveur de son existence.

Après la mise en évidence de la décision de cette existence, due à Anderson, il obtint en 1940 la première mesure de masse permise par l'observation d'une collision entre mésons et électrons, puis, plus récemment, de très fortes indications en faveur de l'existence d'une particule de masse nettement supérieure à celle du méson lui-même. Une partie de ses études actuelles porte sur les très remarquables phénomènes nucléaires observables dans les émulsions photographiques soumises au rayonnement cosmique en haute altitude.

Une nombreuse équipe de chercheurs jeunes et ferents font du laboratoire de Physique de l'École Polytechnique, dirigé depuis plus de dix ans par le nouvel académicien, un centre remarquablement vivant et actif, en pleine progression sur tout un ensemble de pistes maîtresses de la recherche nucléaire. Avec des moyens souvent limités, l'équipe a réussi à obtenir une série de résultats qui la classent parmi l'une des plus importantes jusque sur le plan mondial. Cette vitalité dont L. Leprince-Ringuet a su se faire le constant animateur, est à coup sûr l'un des meilleurs titres du nouvel académicien.

Nous ajouterons encore que L. Leprince-Ringuet, ferent catholique, est le président du Comité directeur de « l'Union catholique des scientifiques français » et que, son content d'illustrer ainsi les activités de cette Association, il est l'un des esprits les plus activement dévoués à l'effort chrétien poursuivi en vue de conquérir une intelligence et une spiritualité religieuse pleinement compréhensives des vérités et des méthodes de la connaissance scientifique. Nos lecteurs savent en outre qu'il a accepté de collaborer plusieurs fois à notre revue, tout récemment encore dans le numéro de février par un « Signe du temps » sur le dernier Prix Nobel.

D. Dubarle.

Pour l'avenir de la science française.

Ces quelque quatre-vingt-dix pages petit format, recue de trois articles oubliés de Pasteur [1], viennent à leur heur Il y a quelques jours, un meeting alertait les pouvoir publics sur la grande pitié de la recherche scientifique fra çaise, et un grand journal, le seul ou presque qui en rendu compte dans la grande presse, n'en retenait que l'ap partenance du parti communiste de M. Joliot-Curie (le seu communiste pourtant des différents orateurs). Voilà pour c journaliste une caution plus bourgeoise.

On comprend en le lisant la gravité de notre situation pre sente. Ce n'est pas en 1940 qu'a commencé notre décalage il était déjà en 1870 évident et angoissant, c'est un siècl d'incurie qu'il s'agit de remonter. Il est non moins curieu de voir que jusque dans les détails qu'il cite Pasteur es d'actualité. Le problème des Facultés des sciences et de grandes écoles, l'aspect matériel de certains laboratoires, l coordination entre les carrières de chercheurs et celles d l'enseignement, tout ceci est encore à relire.

Ne sont pas moins d'actualité les pages où Pasteur évoqu l'aspect Défense nationale du problème, rappelle que les vic toires de 1793 ont été des victoires de la science (les arme secrètes du temps dans le domaine des explosifs et des télé communications sont bien oubliées aujourd'hui, mais ell jouèrent un rôle peut-être comparable au moteur à réactio et au radar).

Puisse la voix de Pasteur émouvoir les dirigeants de l IVe République, comme elle émut (trop tard pour qu'ell fût efficace) Napoléon III et l'impératrice Eugénie.

HENRI MULLER.

« Pour la paix mondiale. »

Sur la conférence qui s'est ouverte à New-York le 2 avri l'Économiste de Londres publie les réflexions suivantes

Compagnons de voyage au Waldorf. L'hôtel Waldorf-Astori

1. *Louis Pasteur.* Préface de Jacques Nicollet (Raisons d'être).

le repaire doré du capitalisme sur la Park-Avenue, a, la semaine dernière (avant le 2 avril), pour changer, reçu à l'intérieur les communistes et leurs compagnons de voyage, et laissé dehors, au piquet, leurs critiques. Rares furent au Waldorf les rencontres où il y ait eu autant d'hôtes absents, et autant d'hôtes non invités, qu'au dîner d'ouverture de la conférence culturelle et scientifique pour la Paix mondiale. Congrès-retour de la conférence de Wroclaw. Parmi les absents, on comptait, d'une part, nombre de libéraux éminents, surtout académiques, qui, au dernier moment, eurent peur et, d'autre part, les représentants « non officiels » de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Sud.

Le State Department (Département d'État), tristement conscient d'être critiqué, soit qu'il aidât, soit qu'il gênât cette nouvelle tribune pour l'offensive russe de paix contre le pacte Atlantique, choisit une solution bâtarde, ni chèvre ni chou. Il accorda des visas en nombre limité aux représentants des pays situés derrière le rideau de fer, dont les demandes étaient appuyées par leurs gouvernements, et tira de cette concession le meilleur parti, en affirmant de façon retentissante son dévouement à la liberté d'expression. Mais il s'abrita aussi derrière la lettre de la loi qui donnait à l'Attorney général des raisons de ne pas admettre les autres délégués; il limite la liberté de mouvement de ceux qui sont venus et hâte leur retour avec plus d'empressement que d'hospitalité. La citadelle de la liberté semble avoir été secouée jusqu'aux fondements par le plus petit cheval de Troie — à peine un poney — de l'Histoire.

On fit une pression considérable sur le Département pour qu'il refusât absolument de permettre ce meeting, et sur le Waldorf pour qu'il le mît dehors; cette pression venait de groupes religieux et de vétérans qui, alors, organisèrent des piquets massifs de contre-manifestants autour du Waldorf et du parc de Madison Square. L'intolérance et le manque absolu du sens des proportions (*a fortiori* d'humour) à l'extérieur de la Conférence semble avoir fait le pendant de ce qu'on trouvait à l'intérieur; une meilleure contre-attaque fut lancée lorsque le professeur Sidney Hook organisa une conférence rivale à la « Maison de la Liberté ».

Non pas que, à l'intérieur même du Waldorf, tout ait marché au gré des Compagnons de voyage. Le Conseil national des Arts, Sciences et Professions, qui offrait l'hospitalité à la Conférence, soutint aux récentes élections le parti progressif de M. Wallace, et, au dernier week-end, la disposition régnante était de trouver la paille dans l'œil de l'oncle

Sam, beaucoup plus grande que la poutre dans l'œil des Russes. Mais M. Norman Cousins, directeur de la *Saturday Review of Literature*, encouragé par le Département d'État à soutenir le point de vue antitotalitaire, joua le rôle d'un cheval de Troie à l'intérieur du cheval de Troie, et il y eut des questions dont la réponse embarrassa les Russes, concernant la liberté des savants et artistes soviétiques.

Les communistes américains qui organisèrent la conférence, aussi bien que les critiques qui en voulaient la suppression, ne constituent, actuellement, que de faibles minorités. Mais à lire les noms de ceux qui assistèrent à la Conférence, même après que son inspiration apparût clairement, et de ceux qui retirèrent leur adhésion, on voit combien puissant aux États-Unis demeure le mot de « paix ». Ce sera grand dommage si l'on permet aux Compagnons de voyage de monopoliser et de pervertir l'idée de paix comme ils l'ont fait de l'idée de démocratie et d'antifascisme.

(*The Economist*, 2 avril 1949.)

La femme au foyer?

« La femme au foyer », expression qui a fait fortune il n'y a pas si longtemps, était une réaction, salutaire d'ailleurs, contre les abus d'une « émancipation » qui était un total abandon des devoirs premiers de la femme. Les difficultés de cet après-guerre ont d'ailleurs suffisamment absorbé toutes les femmes pour faire passer au second plan les préoccupations extérieures. Avec le feuilleton, et bien plus que leurs nouveaux droits politiques, ce qui intéressait les femmes dans le journal c'était la chronique du Ravitaillement. La femme-au-foyer, c'était avant tout la femme-au-fourneau.

Ces temps paraissent révolus. Les femmes qui avaient, assez courageusement, fait taire leurs aspirations personnelles, se reprennent à espérer des jours moins enlisés dans le « matériel ». La femme au foyer peut-elle être enfin ce que cette expression évoque? Le retour

aux conditions économiques normales fait au contraire apparaître que c'est la situation *normale* de la femme qui pose un problème permanent dans la société actuelle.

La femme-au-foyer, c'est, en effet, maintenant dans la majorité des cas une *femme de ménage*. Excluons tout de suite le cas de celles qui ont de gros moyens financiers. Mais, pour la plupart des jeunes foyers pourvus de plusieurs enfants, « boucler son budget » est synonyme de la plus sévère économie : on évite de donner le linge au blanchisseur qui l'use trop : on se contente d'une femme de ménage pour les gros travaux, et, lorsqu'elle oublie de venir travailler, ce qui se produit en moyenne une fois par semaine, on fait soi-même lessive, raccommodage, nettoyages. L'après-midi, il faut sortir les enfants après avoir fait la vaisselle, mais on les bouscule un peu, on coupe court à leurs bavardages. Ce serait injustice que de reprocher cette impatience à la femme qui n'a pas eu un instant de détente. Quand son mari rentrera, fatigué lui aussi par un métier qui ne l'absorbe cependant pas nuit et jour, de quoi cette femme l'entretiendra-t-elle? De ses sempiternels tracas ménagers? des vétilles des enfants? du robinet qui fuit à la cuisine? Dans les cas les plus favorables, elle se taira; si le mari est d'humeur causante, elle l'écoutera. Le plus souvent elle raccommodera ses bas pendant qu'il lit le journal.

Est-ce ainsi que la femme répondra à sa « vocation » d'éducatrice et d'épouse? Est-ce cette sorte de femme que nous voulons voir au foyer? Ce tableau, qui n'est pas noirci pour les besoins de la cause, est-il même celui d'un foyer? La femme qui aura mené quinze ans cette existence impersonnelle, dépersonnifiée même pour n'être plus qu'une machine domestique, risque de n'être à tout jamais pour son mari et ses enfants qu'un être dévoué certes, admirable même, mais sans aucune influence ni sur les uns ni sur les autres. C'est donc l'échec de l'œuvre à laquelle toute femme se consacre théo-

riquement ou se mariant. Le problème est d'autant plus crucial actuellement que ces mêmes femmes, avant leur mariage, étaient étudiantes, avaient quelquefois choisi, exercé un métier qui développait leur personnalité, enrichissait leur culture humaine. Se sont-elles mal préparées, ce faisant, à leur rôle de femmes, l'état actuel de la société est-il responsable de leur échec ?

Que les lectrices de *La Vie Intellectuelle* qui ont échappé à cet échec ou qui ont seulement une opinion sur ce sujet nous envoient leur avis et nous en tiendrons le plus grand compte par la suite dans nos réponses à ces questions.

JANICK CHARTIER.

Les badinages macabres.

Un monde aimable avait naguère inventé ce propos de bonne compagnie : « En France, le ridicule tue. » Faudra-t-il bientôt changer la formule et reconnaître que, en réalité, c'est la mort qui nous rend tous ridicules ? On le croirait volontiers lorsqu'on songe aux procédés et au style dont usent, dans des journaux réputés sérieux, les rédacteurs de la chronique criminelle. Certes, — et l'on pouvait le constater récemment encore à propos de l'affaire du « Landru anglais », — la technique classique du « sang à la une » est toujours employée pour satisfaire les penchants sadiques d'une large clientèle. Mais cet appel quotidien aux « instincts agressifs » chers aux psychanalystes semble de plus en plus réservé aux journaux du soir et tend à faire place, dans la presse plus distinguée, à la note ironique.

Si l'on veut rattacher cette apparition de l'ironie en ce domaine à une tendance philosophique — on fait toujours de la philosophie, même sans le savoir —, on est normalement conduit à penser que la « sensibilité absurde » menace de supplanter les conceptions de Freud, considérées déjà comme dépassées... Voici quelques titres des échos extraits de *Combat* et *France-Tireur*, qui illustrent ce phénomène :

— De *Combat*, du 29-30 janvier :

« A Mézières, un ancien légionnaire en état d'ivresse a abattu un chiffonnier d'un coup de mousqueton. Son arrestation le dégrisa » (de la chronique « Pour tout vous dire », p. 6).

— Du même journal, le 31 mars :

« La fille de la comtesse avait arraché l'œil de sa cuisinière (en titre, p. 6). »

— De *Franc-Tireur*, le 22 février :

« Un vin qui avait un petit goût de pierre à fusil : c'est celui que Marcel Culat, rue Etienne Richerand, à Lyon, avait un peu trop coutume de boire. Hier, complètement ivre, Culat s'est fait sauter la cervelle d'un coup de fusil en présence de sa femme et de ses huit enfants » (chronique « Faits et méfaits »).

— Du même journal, le 28 février :

« Pas bon pour la boucherie. Le soldat Albin Muller, du 51e régiment d'infanterie, s'est mortellement blessé, se perforant le cœur d'un coup de couteau en désossant un morceau de bœuf. »

Prenons comme exemple le dernier écho et demandons-nous quelle réaction il peut inspirer aux parents de ce soldat ! Sans espérer que les chroniqueurs de journaux écrivent sur la mort de leurs semblables avec la majesté solennelle de Bossuet ou méditent sur leurs informations comme Hamlet devant le crâne du bouffon Yorick, ne peut-on pas préférer cependant une certaine sécheresse dans la relation des faits à cette intrusion inattendue de plaisanteries d'un goût douteux ?

Dans le *Figaro littéraire* du 26 février, Jean Cayrol dénonçait les progrès de l'indifférence et de la dureté envers la mort des autres. Il racontait qu'une étudiante, discutant avec ses compagnons de voyage dans le compartiment d'un train, évoquait la découverte récente d'un charnier dans un jardin : « Notre terre conserve bien les cadavres; alors on a fait retirer tous ces restes méconnaissables; on ne pouvait pas garder ce charnier plus longtemps et on avait décidé que tous les soixante kilos ça ferait un homme, pour plus de commodité. » Elle disait cela sur le ton le plus naturel du

monde. Ce ton risque de se répandre très vite s'il devient manié avec plus ou moins d'astuce, le style habituel des journaux.

Et l'on reconnaîtra que ce sont là des faits d'une autre nature que le traditionnel humour macabre dont on glanerait des exemples dans la littérature de tous les temps. « On ne badine pas avec la mort. »

J. Falga.

Coupe-vent.

Le visage humain, si expressif et parfois si beau dans sa douceur ou dans sa vigueur, nous savions déjà qu'il y a bien des manières, outre les fards, de l'abîmer. Le vice le tire vers la bête, la souffrance le ravage, et nous avons vu les tortures des camps de concentration creuser lentement sur lui la face même du néant.

Notre civilisation de brutalité mécanique le menace de sa démesure : quelques photographies parues dans un récent magazine[1] français nous en apportent la preuve naïve. Les photographies ont été prises au Laboratoire Expérimental de la Marine américaine de Philadelphie, pour étudier l'effet des grandes vitesses sur le corps humain. Les sujets, dont les yeux sont protégés, reçoivent en pleine face des faits de vitesses croissantes : ces tempêtes en tuyaux tirent du visage des effets d'un comique horrible.

Au fur et à mesure que le souffle augmente, le nez se busque davantage pendant que les narines se gonflent, la chair semble refluer et remonte vers les oreilles en plis crispés et surtendus; le menton vacille et s'étire; la bouche s'aplatit, puis elle s'ouvre sous la force irrésistible, s'élargit, se gonfle sur le côté en un rictus insane qui a perdu toute signification.

1. N° 1 de *Paris-Match*, p. 34.

Le recordman de l'épreuve a supporté un vent de 500 km. à l'heure : la lèvre inférieure se rabat en lippe sur le menton; les dents s'avancent sur une bouche démesurément soufflée, écartelée sous des joues qui creusent; le front semble fuir. C'est le visage même de la mort.

Un peu plus fort encore, ou un peu plus longtemps, et les chairs devenues fluidés gicleraient sous la poussée, la charpente osseuse éclaterait, et même, avant ce triomphe définitif de la vitesse, le frottement de l'air aurait brûlé la peau au troisième degré.

Monsieur de la Palice en conclurait que les aviateurs ont bien de la chance d'avoir des pare-brise quand ils foncent dans le fameux mur sonique... Mais les mots eux-mêmes ont-ils encore un sens : la brise, ce petit coup de vent léger qui nous rafraîchit à la tombée du jour, avec son pare-brise qui nous évite un rhume de cerveau ?

Le vocabulaire n'est pas plus adapté que l'homme. Comment saurions-nous ce que nous disons quand nous parlons de vitesses supersoniques ? Il subsiste en nous un poète en promenade que le vent frappe au visage en soulevant ses boucles romantiques, et qui s'exalte avec les feuilles d'automne :

Emportez-moi comme elles, orageux aquilons.

Puis il revient chez lui à petits pas en respirant les parfums du soir...

Et parfois, il découvre avec une secrète terreur le visage inhumain que la machine donnerait à l'homme s'il ne rusait avec elle... ce visage de destruction et de mort qu'elle lui impose parfois pour le punir d'être si puissant!

BERNARD PRIEUR.

Le mois d'Avril

la réunion des Quatre. La proposition est reçue avec optimisme à Washington. Radio-Moscou annonce la convocation du Soviet Suprême pour le 24 mai (dernière session : 5 mars).

Dans le *Proche-Orient*, l'armistice est signé entre Israël et Transjordanie le 3 avril. Les conversations se poursuivent entre Israélites et Arabes pour l'organisation de la paix. Le coup d'État syrien du 31 mars continue ses effets.

En *Extrême-Orient*, après l'échec de la conférence entre communistes et nationalistes, les communistes occupent Hankin et investissent Shanghaï. Les attaques du Viet-Minh au Tonkin semblent avoir été appuyées par les communistes chinois. L'Assemblée de Cochinchine se déclare favorable aux trois ky et Bao-Daï part pour le Viet-Nam, le 24.

En *France*, M. Queuille, en dépit des élections cantonales, remaniera pas son cabinet. Kravchenko gagne son procès. Jacques Madaule (M. R. P.) est élu maire d'Issy-les-Moulineaux avec l'appui des R. P. F. — Le beurre et le lait sont en vente libre, les poissons et œufs en chocolat le sont également, mais au prix de cent, cinq cents et mille francs. La hausse des prix commence à affecter les produits industriels. Un coup de poussier aux houillères de Béthune fait, le plus de nombreuses victimes. — La C. G. T. obtient les deux tiers des voix aux élections des délégués dans les mines, le 24. — Le Conseil d'État décide que des aumôniers doivent être nommés dans les internats. Les journées universitaires, à Strasbourg, et le congrès des œuvres, à Rennes, tiennent leurs sessions pendant la semaine pascale.

En *Angleterre*, les conservateurs remportent un succès aux élections des conseillers de comtés, la conférence du Commonwealth se réunit le 21, ainsi que la conférence économique du Mouvement européen.

Le roi Léopold de *Belgique* rencontre le prince régent et Spaak à Berne.

Terre-Neuve devient la dixième province de la Fédération canadienne.

Sa Sainteté Pie XII célèbre son jubilé sacerdotal le 23 avril, publie une encyclique sur les Lieux Saints et adresse un discours à la Radiodiffusion française. L'épiscopat de *Pologne* proteste contre les déclarations du gouvernement, et le Primat de *Tchécoslovaquie* met en garde ses fidèles contre les [illegible] qui ne manqueront pas d'être déclenchées prochainement contre lui.

ECHANGEZ VOS FARDEAUX

LE SENS DE LA PAUVRETÉ.

... J'aspire à une communauté chrétienne qui ait sens authentique de la détresse et des misères l'homme — un groupe chrétien où le plus petit, le pl malheureux se sente véritablement chez lui — où l mour soit à un plan si sûr, si profond que tous no puissions communier dans notre foi fondamentale Dieu nous aime. Il s'est fait chair. Si nous nous aimo vraiment, il est là au milieu de nous.

Or, ce que je vois surtout en moi et dans les group chrétiens où je suis, ce sont de faux amours, les moyo que le diable prend pour habiter et dévier la charité.

Il y a d'abord un processus de déification de la d trine, de l'idée, qui m'est habituel. J'ai pris conscie que le détachement vis-à-vis d'une explication ou d système est vraiment nécessaire pour pouvoir aimer.

Par exemple, j'idéalise cette pauvreté intérieure j'en fais un but en soi, un idéal qui me devient moyen pour écarter ce que je ne juge pas aussi détac Chez tel autre, le diable s'est logé dans un amour d bord véritable de la misère de l'ouvrier et en a fait ouvriérisme proprement idolâtre et méprisant à l'ég de tout ce qui n'est pas ouvrier. Tel autre idolâtre propre angoisse et exclut la sécurité indispensable d' explication.

Je croyais qu'en quittant les idoles de mon milieu chrétien traditionnel : le « moralisme », le « sacramentalisme », je serais libéré de cette manie de me faire une sécurité intérieure par un petit système bien clair, et voilà que je me retrouve avec d'autres sécurités, d'autres trésors à défendre.

Et tout autant que le milieu chrétien traditionnel, j'appelle amour des autres les amener dans mon système, leur faire épouser mes idées, alors qu'au fond je cherche surtout à me prouver à moi-même que je vis sur une conception véritable puisque d'autres la reconnaissent. Je n'aime pas les autres; je me sers des autres pour me prouver à moi-même que j'existe par une vérité bien réelle. Ce n'est pas de l'amour que de vouloir amener à mes idées; c'est vouloir être nombreux dans le refuge que j'ai choisi, pour que, étant un plus grand nombre à reconnaître la vérité d'une idée, nous soyons ensemble moins inquiets de la vérité même de cette doctrine.

Ainsi, il me semble que le mouvement réformiste dans l'Église est guetté par une recherche de sécurité, par un pharisaïsme analogue à celui du milieu chrétien traditionnel bien que portant sur d'autres objets.

Ce qui me semble le plus important, ce n'est ni le mouvement missionnaire, ni aucune tentative réformiste dans l'Église, mais bien l'authenticité et la profondeur de la charité chez les chrétiens où qu'ils soient situés. Or, pour moi, actuellement, qu'est-ce donc que la charité chrétienne ?

*
* *

Cela a été, d'abord, le sens de mon propre dénuement.

« Sur ce bateau, en Méditerranée, pour la première fois de ma vie je crois, je me suis trouvé complètement seul. Matériellement, tout ce qui faisait mon cadre de

vie habituel avait disparu. Mon travail, la langue que je parlais, les couleurs, les objets, et j'étais si loin de ce milieu cosmopolite d'Orientaux. Surtout l'absence des miens, la perspective d'un travail difficile avec ces Américains d'une culture différente de la mienne et un ensemble inanalysable firent que je sentis s'effondrer toutes les explications, les doctrines qui semblaient baser ma foi. J'ai pris clairement conscience que je n'avais pas vraiment d'existence propre. Mon existence jusqu'ici me venait de l'amour des autres pour moi, du rôle que je jouais dans ma famille et de mon groupe d'amis. J'étais lié sentimentalement à un certain nombre d'êtres, et ces liens mêmes m'assuraient de mon existence propre. Mon travail me permettait chaque jour de croire que j'existais bien réellement par les résultats qui en sortaient. Les joies que je tirais de m'être bien servi de mes yeux pour observer, de mes mains pour palper, de ma raison pour clarifier et classer entretenaient mon tonus vital. Les explications, les idées, les valeurs que dégageait ma méditation sur ma vie me faisaient un système formulable, cohérent, qui me garantissait contre trop d'angoisse et d'incertitude.

« Et voilà qu'inconsciemment, sur ce bateau, tout cela se disloqua. Je réalisai que je n'existais que de l'existence même d'un certain milieu ami, d'un certain travail, d'un certain nombre de conceptions sur les valeurs de vie, que mon existence n'était ainsi qu'un phénomène second lié à un certain milieu extérieur, mais que, sorti de ce temps et de ce lieu, je n'étais probablement que du néant impalpable. Mes idées en moi me semblaient un flux incohérent de courants venus d'horizons différents et se mêlant au hasard. Si j'en fixais une, elle n'avait pas plus de durée que cette écume qui naissait on ne sait pourquoi au-dessus de cette vague. Ce bateau me plongeait pour la première fois dans une solitude à peu près totale. J'ai commencé seulement par en sentir douloureusement et inconsciemment une grande

angoisse : celle de sentir son incohérence intérieure, le néant réel d'un agrégat de hasard.

« C'est pour sortir de cette angoisse qu'est remonté de ma mémoire ce : « Je n'existe que si Dieu nous aime »; je n'ai d'existence que celle que Dieu veut donner à ce paquet de chair, c'est celle que l'être Dieu veut lui donner s'il l'aime — le plus imbécile, le plus malade, le plus plein de vilaines passions peut vivre autant que le plus intelligent, le plus doué, le plus sympathique, car la vraie mesure de la Vie est d'un autre ordre.

« Ma démarche vers l'amour de Dieu était de l'ordre de celle de ma petite Jeanne vers son biberon; cette bouche affolée qui cherche à téter. Les gens habitués à chercher les preuves et les logiques de l'existence de Dieu peuvent me critiquer. Pourquoi mes appétits ne seraient-ils pas en cette matière des moteurs plus puissants que ma logique? Ma vie m'a appris que la logique qui tenait tant de place dans mon milieu culturel catholique servait plutôt dans mon travail matériel et je n'étais pas mécontent de ne pas m'en servir ici. »

Mais le sens de ma propre pauvreté, de mon dénuement fondamental m'a laissé vis-à-vis des autres solitaire et muet. C'est la lecture de ce morceau de journal d'une Israélite revenue d'Auschwitz[1] qui m'a fait percevoir d'une façon aiguë que la charité véritable, le « Pardonnez-nous nos offenses... », ne venait que du sens de la pauvreté intrinsèque de tous les hommes, de la condition de néant où *tout* l'humain se trouve lorsqu'il n'est pas relié.

Ce dénuement fondamental, cet esprit de pauvreté, je voudrais le trouver dans la communauté chrétienne, affirmant la souveraine transcendance de Dieu. Et ainsi je pourrais peut-être ne pas idolâtrer tel ou tel visage que mon groupe chrétien ou moi-même présente du

1. Il s'agit de la note publiée après celle-ci.

Christ. Je sais bien que la seule chose que je puis est d'être fidèle à ce visage humain que me présente l'Église du Christ, mais que, dans le dénuement où nous sommes tous, ce visage se sculpte continuellement en nous tous. Je vois parfaitement la nécessité de ces « mœurs chrétiennes » dans le groupe, mais derrière, et plus profond que cet appareil humain, j'ai besoin de percevoir dans la vie du groupe chrétien notre pauvreté intégrale d'homme, affirmant la puissance de l'amour de Dieu en travail en nous.

C. T.

Le chemin de l'humilité. (*Quelques notes d'une Israélite retour d'Auschwitz.*)

Arrivées au camp, nous fûmes dépouillées de tout. On nous tondit de partout. Ces besognes étaient durement faites par des détenues. Des hommes S. S., quatre ou cinq, supervisaient. De cet instant, tout sentiment fut emporté par le dégoût. Un dégoût que la haine même n'arriva jamais à entamer. Il m'était impossible de considérer ces maîtres comme des semblables. Ils échappaient, de ce fait, à ma morale et à ses lois. Il n'y avait rien à pardonner puisqu'il n'y avait rien à reprocher. Ils étaient ce qu'ils pouvaient être.

Aujourd'hui, je ne pourrais guère dire : « Père, pardonnez-leur » que des lèvres, sans effusion réelle, les maintenant toujours hors de mon ordre. Je dirais ainsi : « Pardonnez au serpent python, au champignon vénéneux. » La vérité est que je voudrais parvenir à plus de profondeur et pouvoir dire : « Notre Père, pardonnez-nous... »

Avec le temps.

Le mépris est un sentiment actif, qui juge. Au fond,

l demeura toujours. Peu à peu, cependant, il se muait en un sentiment négatif qui était, à l'égard des maîtres, un désintérêt profond. Le désintérêt ne juge pas, il ignore...

Les quatre crématoires tenaient les quatre coins du ciel, l'un à la porte même du camp. Les camarades fondaient. Les mortes, on les voyait à tous moments, déjà squelettes. Le « revier » était une fosse commune, vivantes encore mêlées aux mortes. L'exceptionnel était de continuer à vivre.

Ainsi investies par la mort, forcées hors des normes quotidiennes, les condamnées réagissaient en deux sens opposés : les unes acharnées à vivre de toute la force de l'instinct, au prix non marchandé du meurtre; les autres, faiblesse ou dédain, déjà engagées dans la mort.

La mort devenait l'étalon de toute mesure; tous mouvements de l'âme ou du corps s'ordonnaient par rapport à elle.

Ainsi subordonné à la mort, tout ce qui était du transitoire, de l'éphémère, de vie de chair, prenait son insignifiance. Détenues et gardiens, bourreaux, chiens de bourreaux, victimes, tout paraissait également consomptible.

La mort ne réconciliait point, mieux : elle conciliait les ennemis, leurs haines, leurs chairs, leurs pseudo-sentiments dans un néant parfait; les dissipait en une même fumée, vite dévorée en quelques mètres d'espace, en quelques secondes de temps.

Ceux que n'irritait point le prurit morbide de vivre à tout prix perdaient enfin la notion de la culpabilité du bourreau — non de sa vilenie — mais de sa culpabilité.

Qu'importait Hoessler ou la Bormann à mon éternité? Qu'ont-ils à faire dans cette scène où l'Éternel m'interroge et me juge? Comparses de hasard, personnages d'occasion.

Pour la société, leurs crimes s'appelleront Auschwitz ou Belsen et c'est justice. Pour Dieu, qui sonde les

cœurs et les reins, quels sont leurs forfaits et quelle sont leurs grâces ?

En ce temps-là, atteint le fond du puits d'agonie, a fin fond du puits de ténèbres et d'agonie, si extraord naire que cela me paraisse aujourd'hui, je peux me sou venir que je les sentais abîmés dans le même abîme, qu je me sentais souillée des mêmes crimes et que le Néan nous convoitait pareillement.

Et peut-être, quand à nouveau cela se reproduira quand je serai de nouveau « à toute extrémité », sur l point d'être engloutie, peut-être dans mon dénuemen épouvantable, frère de leur dénuement épouvantable peut-être jaillira-t-elle, la prière qu'il m'est impossible d dire en ce jour : « Notre Père, pardonnez-nous. »

M. Leibovitz.

Courrier de la revue

1. En réponse à notre offre, nous avons reçu 208 de mandes d'abonnement gratuit. Nous avons pu en servi 105. Merci à ceux de nos lecteurs qui nous permettron de servir les 103 restant.

2. Depuis janvier nous comptons plus de 250 abonné nouveaux, recrutés grâce à nos lecteurs et à nos amis Qu'ils continuent à faire lire la revue! C'est le meilleu moyen d'assurer sa vie et sa croissance.

3. Compte tenu de l'avis de nos lecteurs, la revue sera désormais piquée *et non brochée. Un fascicule sur deux comptera, comme celui-ci, trente-deux pages supplémentaires.*

LIVRES

ROBERT MOREL : *Le Satisfait*, roman. Chez Julliard, Paris; in-8, 248 pp.

Reprochera-t-on à Robert Morel de se choisir romancier, étant essayiste — s'il donne chaleur et vie à ses marionnettes ? Niez donc l'existence de Mme André, de Guy Marchand, du curé Tolérable ! Ils vivent, ces fantoches, d'une vie forcée, d'une grande vie commune — depuis Mlle Mobet, lectrice du *Guide des Relations sexuelles*, jusqu'à Janroy, crispé sur son rosaire — la vie plate des repus, la vie des âmes habituées, comme disait Péguy, sous l'égide de qui se coule Robert Morel.

Bien plus que de l'auteur de *Notre Jeunesse*, il eût dû se couvrir de Huysmans, dont il a le goût pour les larves, l'eau de vaisselle, les ecclésiastiques patelins. Cet univers de complaisance, d'où le désir est absent (et partant l'amour), le précédent livre de Morel, un roman intitulé : *Vous aurez*, en avait dressé le plan, déterminé le climat, remonté les saisons.

Rien ne change dans *Le Satisfait*. Tout s'y déroule comme une horlogerie bien huilée, un jacquemart savant dont les bonshommes ne ratent pas la minute, sûrs de n'être jamais oubliés. Ceci confère à l'ouvrage une unité de style peu fréquente. Satisfaits d'eux-mêmes, les fantoches de cette exposition pitoyable s'affairent comme des mécaniques : il manque une âme à l'horloger, une âme créatrice — car cette vie qu'ils mènent tous, y compris le facteur et l'ivrogne, est une vie de raisonneur plus qu'une vie de chair et de sang, plus qu'une vie d'homme ou de femme.

Voilà où, malgré tout, le genre choisi importe au déroulement de l'œuvre. Il y a dans ces pages une trentaine de lignes irremplaçables — celles-là que l'auteur seul pouvait nous donner, celles-là pour quoi nous attendons autre chose de son imagination — ces lignes où, fatigué, il repousse ses mannequins et nous parle de Robert Morel, tout simplement. Tel ceci : « Pour entrer dans la Maison du Père, peut-être faut-il être chassé de toutes les maisons. C'est cela qui fait mal. Si j'ai le trac, sur cette avant-scène, c'est une hésitation devant quelques souffrances... »

MAURICE CHAVARDÈS.

HISTOIRE

Comte Carton de Wiart : *Souvenirs politiques*, I (1878-1918). Desclée, 1948; 408 pp.

La carrière politique du comte Carton de Wiart commence en 1896; mais il a repris également des notes antérieures, qui concernent l'époque où il était collégien puis étudiant. Beaucoup d'anecdotes, un certain nombre de portraits d'hommes politiques belges ou étrangers; en somme, ce genre de souvenirs qui permet de retrouver, sous l'angle personnel d'un bon observateur, une large période d'histoire contemporaine.

Ces notes nous apportent d'intéressants renseignements sur les querelles scolaires et le climat de la jeunesse catholique dans la Belgique de la fin du XIXe siècle; mais davantage encore sur la politique internationale avant et pendant la guerre de 1914.

Une inadvertance, page 170, où le secrétaire d'État allemand aux Affaires étrangères en 1911, Kiderlen-Waechter, est qualifié de chancelier de l'Empire (le chancelier était, depuis 1909, Bethmann-Hollweg).

F. H.

P. Kovalevsky : *Manuel d'histoire russe*. Paris, Payot, 1948; 352 pp.

Ce n'est pas dans les chapitres d'histoire moderne que le livre de M. Kovalevsky apporte le plus d'éléments utiles. Les questions importantes n'y sont guère renouvelées, sans même parler de la période d'après 1917 qui n'est pratiquement pas traitée. Contrairement à beaucoup d'historiens étrangers, l'auteur n'ignore pas les publications de langue française, mais — reproche bien rare — il est presque trop généreux dans leur énumération bibliographique : à côté de travaux excellents, il en cite qui sont d'une originalité toute relative.

Il y a beaucoup plus à retenir des premiers chapitres

L'auteur a donné une grande place aux événements antérieurs au XVIIe siècle; il confronte volontiers les travaux des principaux chercheurs, et l'exposé des questions comme les conclusions personnelles qu'il suggère sont alors souvent intéressants.

F. H.

G. Pagès : *Naissance du grand siècle : la France de Henri IV à Louis XIV* (1598-1661). Paris, Hachette, 1948; 224 pp.

Les dernières pages dues à Georges Pagès, mort en 1939, ont réunies dans ce petit livre par M. V.-L. Tapié, qui les fait précéder d'un avant-propos biographique où il rend hommage à son ancien maître.

Beaucoup de lecteurs apprécieront cet hommage à un historien qui mérita un respect unanime à cause de sa scrupuleuse honnêteté, et qui fut aussi un professeur d'un dévouement sans limite à ses étudiants. Les pages qui sont publiées aujourd'hui nous font retrouver à la fois la connaissance précise du XVIIe siècle et la grande clarté dans l'exposé qui caractérisaient l'enseignement de G. Pagès.

F. H.

Bedrich Hrosny : *Histoire de l'Asie antérieure, de l'Inde et de la Crète* (jusqu'au début du second millénaire). Paris, Payot, 1948.

Excellent résumé historique pour la période antérieure au second millénaire. L'auteur, professeur à l'Université de Prague, compte parmi les meilleurs orientalistes de notre temps. M. Hrosny a notamment apporté une contribution considérable au déchiffrement des cunéiformes et des « hiéroglyphes » hittites et poursuit avec succès, semble-t-il, l'étude des textes proto-indiens et crétois.

Les deux chapitres concernant les débuts de l'histoire indienne et le problème crétois donnent un très bon aperçu des procédés employés pour le déchiffrement des langues et écritures de l'Orient ancien. Signalons en passant aux bibliste que l'auteur croit avoir découvert dans le panthéon proto-indien un dieu *Yayash, Yaya, Yaïé...* dont le nom figure sur plus de trois cents amulettes et qu'il pense pou-

voir rapprocher de la divinité sémitique-occidentale *Yau* du *Yahvé* de l'Ancien Testament.

Au cours de son exposé, le savant auteur émet une thès originale sur les mouvements migratoires préhistoriques proto-historiques. Le Caucase et la mer Caspienne furent son avis le centre de dispersion de nombreux peuples. là, leurs vagues successives auraient déferlé, non seulemen sur l'Asie antérieure et la vallée de l'Indus, mais jusqu'e Égypte, en Éthiopie et en Espagne. « Et les combats esp gnols de taureaux ne sont peut-être rien d'autre qu'un de nier reflet du combat des héros sumériens *Gilgamesh* *Enkidu* avec le taureau... » (p. 77). Le lecteur se souvieni qu'il s'agit là d'une thèse fondée essentiellement sur d considérations linguistiques. D'éminents orientalistes re tent réservés sur cette question et ils ont quelques raisons. On pourra consulter à ce sujet : Langhe, *Les textes de Ra Shamra-Ugarit*, t. II, pp. 439-442, ainsi que la recension d G. Ryckmans dans *Le Muséon*, t. LIV, p. 16.

En dépit des réserves qu'il peut susciter, ce livre, qu nous ramène aux racines mêmes de notre propre civilisa tion, n'en est pas moins attachant et utile.

P. C.

LIVRES DE BIOLOGIE

L'important ouvrage publié en 1947 par A. Dauvillie et intitulé *Physique cosmique*[1] consacre son dernier cha pitre à l'origine de la vie sur la terre, rassemblant d façon intéressante, un grand nombre de matériau ayant trait à cette question. Déjà, en 1942, en collabo ration avec E. Desguin, l'auteur avait rassemblé dan une hypothèse d'allure très synthétique un ensemble d vues assez neuves qui retinrent l'attention du mond savant[2]. L'hypothèse consiste à admettre que l'évolu

1. *Genèse, nature et évolution des planètes* (ASI, 1031). Un vol grand in-8, 345 pp. Paris, Hermann, 1947.

2. *La genèse de la vie, phase de l'évolution géochimique*, pa

tion physico-chimique qui s'est produite à la surface de la terre au cours de son refroidissement a abouti indépendamment de toute vie à la formation d'énormes quantités de matières organiques. Au sein de cette masse des molécules de complexité croissante se sont formées spontanément, des synthèses dissymétriques eurent lieu occasionnellement, jusqu'au jour où apparurent les structures porteuses des pouvoirs les plus élémentaires par lesquels nous pouvons envisager de caractériser la vie : autocatalyse, métabolisme respiratoire. A ce moment, la vie fait comme explosion au sein de la matière organique déjà rassemblée, l'organise en biosphère et commence sa propre évolution. Hypothèse séduisante, hasardeuse quoique plausible en quelque mesure, récusant, au demeurant, toute discontinuité infranchissable entre la matière inanimée et la matière vivante. Depuis qu'elle s'est trouvée formulée, la question de fond n'a pas énormément avancé : nous avons encore beaucoup trop peu de certitudes sur le passé lointain de notre planète. Du moins l'ouvrage de 1947 permet-il de préciser un certain nombre de raccords avec les données relatives à l'évolution d'ensemble du système solaire et du globe terrestre.

***

Il vient de paraître, dans la collection « L'Avenir de la Science », une étude très soigneuse et documentée d'Andrée Tétry sur *Les outils chez les êtres vivants*[3]. C'est d'abord le rassemblement méthodique de beaucoup de faits sûrs, bien critiqués, attestant de multiples manières l'existence de l'instrumentalité déjà en deçà du cas humain. C'est ensuite, au niveau de ces données de

. Dauvillier et E. Desguin (ASI, 917). Grand in-8, 128 pp. Paris, Hermann, 1942.

3. Collection « Avenir de la Science », n° 26. Un vol. in-8, 345 pp. Paris, N.R.F., 1948.

fait, la position du problème philosophique de la finalité. Deux propositions semblent résumer ce que l'auteur est en mesure d'énoncer clairement à ce propos : 1° L'outil infra-humain atteste une « finalité de fait »; 2° Cette finalité doit être comprise autrement que la finalité « intentionnelle » qui joue à l'intérieur de l'action préméditée de l'homme. La conclusion reste d'ailleurs discrète :

La finalité, considérée comme une tendance composant avec le jeu basique du hasard et de la légalité physico-chimique, et dont le but ultime est la perpétuation de la Vie et la naissance de l'Intelligence, s'intègre aisément dans l'harmonie générale de l'univers (p. 323).

Ce livre donnera une précieuse occasion de réfléchir à quiconque s'intéresse à la philosophie de la nature. Le débat sur la finalité au sein du monde infra-humain est loin d'être clos. Andrée Tétry nous aide fort utilement à en préciser certaines données. Nous aimerions néanmoins poser deux questions à l'auteur : 1° Un jugement de finalité peut-il être, au sens propre du terme, un jugement *scientifique* ? 2° Là où (quelles que soient les raisons de l'affirmation) nous reconnaissons l'existence d'une finalité, pouvons-nous définir *clairement et distinctement* son mode de composition avec « le jeu basique du hasard et de la légalité physico-chimique » dans l'unité de la réalité considérée ? Il serait intéressant, semble-t-il, qu'on arrive à s'entendre là-dessus avant qu'on aille plus avant.

Nous regrettons de n'avoir pas encore reçu de l'éditeur, dans la même collection, le livre d'E. Wolff, *La Science des monstres*. Nous en parlerons après réception.

On lira avec intérêt le beau livre que M. L. Bounoure vient de faire paraître, *Hérédité et physiologie du sexe*[4], faisant suite à une première étude *Reproduction sexuelle*

4. Bibliothèque de Philosophie scientifique. Un vol. in-12, 780 pp. Paris, Flammarion, 1948.

et histoire naturelle de la vie parue il y a un an[5]. L'ouvrage permet de se faire une idée claire de la dualité des facteurs, le premier génétique, le second hormonal, qui interviennent dans la détermination du sexe et des caractères sexuels d'un être vivant, mettant en outre bien en lumière la spécificité de l'association que seuls les vertébrés sont parvenus à en faire. La conclusion assigne pour fin essentielle de la sexualité l'adjonction qu'elle fait à la reproduction tout court d'un processus créateur d'individualité biologique au sens fort du terme. Par la combinaison de facteurs génétiques en provenance de deux lignées différentes la reproduction sexuée fait de chaque fécondation l'invention d'un être nouveau échappant quasi essentiellement à la monotonie des réalisations toutes identiques d'un type déterminé :

> C'est par là que la sexualité, avec tous les perfectionnements qu'elle comporte, prend la signification d'une grande fonction biologique, à laquelle les organismes d'une même espèce doivent leur réalité individuelle, au lieu de se confondre tous dans une grise uniformité spécifique (p. 206).

C'est finalement à la génétique que nous devons de pouvoir ainsi pénétrer plus avant dans l'intelligence de la sexualité et de tirer au clair les intuitions brutes, parfois quasi mythiques, telles celles du *Banquet* de Platon, auxquelles force était bien à la philosophie de se confier. C'est d'elle également que nous tenons les quelques clartés capables de guider notre action sur les processus de reproduction d'une population. Elle va de la sorte à la rencontre d'un problème que, dans sa *République*, Platon encore s'était déjà posé : celui de l'organisation politique de la transmission de la vie chez l'homme. Nulle société n'a tenté de mettre à la lettre en pratique les utopies platoniciennes. Mais à mesure que la biologie de l'hérédité a affermi ses premières bases théoriques il

5. Bibliothèque de Philosophie scientifique. Un vol. in-12. Paris, Flammarion, 1947.

a semblé que de nouvelles perspectives s'ouvraient tant aux doctrinaires qu'aux praticiens de l'organisation politique. L'ouvrage du professeur Haldane, *Hérédité et Politique*[6], fait une utile mise au point.

Haldane est un généticien et au surplus un marxiste convaincu. Notons-le cependant, puisque c'est devenu nécessaire aujourd'hui, que c'est un généticien dont les idées n'ont rien à voir avec celles de Lyssenko, un excellent exemple au surplus de la façon dont la génétique classique peut faire bonne justice des théories pseudo-scientifiques du racisme, alors qu'elle est présentement accusée par certains savants marxistes de conclure fatalement au racisme.

Aux yeux du généticien averti, l'état du savoir est très loin en effet de justifier les plans d'action eugénique que certains esprits visionnaires et parfois sans scrupules se sont plu à élaborer et même à mettre plus ou moins complètement en œuvre.

> Je crois que les faits d'hérédité humaine sont beaucoup moins simples qu'on ne le pense en général et je prétends que l'application prématurée d'un savoir plutôt restreint n'aurait que de maigres résultats et servirait à jeter plutôt le discrédit sur la branche de la science dont je m'occupe (p. XI).

Tel est le présent verdict du savant. En un autre endroit de son ouvrage, Haldane laisse parler l'homme tout court :

> Je ne suis pas du tout convaincu que ce principe de la sainteté de la vie humaine ne soit pas d'une importance sensiblement plus grande pour l'État dans l'avenir, qu'une diminution des tarés appartenant à certaines catégories (p. 40).

Le chrétien ne peut que dire son accord avec cette façon ferme et noble de penser.

6. Traduit de l'anglais par P. Couderc. Un vol. grand in-8, 98 pp., 200 fr. Paris, Presses Universitaires de France, 1948.

*
* *

Mentionnons ici quelques ouvrages concernant la physiologie de la sensibilité. Le Dr Paul Chauchard, *Physiologie de la conscience* [7], prend la suite, dans la collection « Que sais-je ? », de toute une série de monographies consacrées par l'auteur aux différents aspects de la physiologie nerveuse [8], et dont on ne saurait trop recommander la lecture.

Dr M. Vernet, *La sensibilité organique* [9], étude neurophysiologique, extrêmement riche en données, des activités organiques impliquant information, au besoin infra-consciente, sur la situation interne ou externe dans laquelle se trouve l'être vivant. L'accent est largement mis sur les formes primitives ou infra-conscientes de la sensibilité.

A. Dognon, *Biologie et médecine devant la science exacte* [10] est un ouvrage des plus suggestifs. On y voit le biologiste aux prises avec ces catégories de faits qui ne cessent de tourmenter l'esprit scientifique, tantôt en le convaincant qu'il existe comme une intelligibilité individuelle irréductible aux explications générales, tantôt en le faisant assister à ces interventions paradoxales du psychisme au sein du biologique, telles qu'on les rencontre de temps à autre en médecine.

Un chapitre de cette étude a pour titre « Le miracle ». Sur ce terrain, nous nous sentons *partiellement* d'accord avec l'auteur, à savoir sur ce qui a trait aux conditions du constat et de l'analyse scientifique du fait « miraculeux ». Mais partiellement seulement.

Ceux que la question intéresse plus particulièrement pourront se reporter aux deux fascicules récemment publiés par les Cahiers Laennec [11] et consacrés aux guérisons de Lourdes.

7. Un vol., 134 pp. Paris, Presses Universitaires de France, 1948.
8. Collection « Que sais-je ? », n° 8 : *Le système nerveux et ses connues*; n° 94 : *La chimie du cerveau*; n° 138 : *Les messages de ps sens*; n° 181 : *Le moteur vivant*; n° 252 : *La douleur*.
9. Bibliothèque de Philosophie scientifique. Un vol. in-12, 1 pp., 480 fr. Paris, Flammarion, 1948.
10. Bibliothèque de Philosophie scientifique. Un vol. in-12, 2 pp., 240 fr. Paris, Flammarion, 1948.
11. Cahiers Laennec, 1948, nos 3 et 4; in-4°, 48 pp. chacun. Paris, Chiellelux.

*
* *

Quelques livres enfin dans lesquels l'intention philos phique se fait plus marquée :

M. Prenant, *Biologie et marxisme*[12]. Laisse un curieu sentiment au lecteur non marxiste : celui de rencontrer u esprit authentiquement scientifique sur son terrain propi et en train de s'éveiller avec beaucoup de candeur aux rud ments d'une interprétation philosophique certes non d pourvue d'intérêt ni de puissance, mais balbutiante et se siblement vulgarisée.

A. Moyse, *Biologie et physico-chimie*[13]. Brève et substa tielle étude centrée sur le problème de la comparaison ent les « lois biologiques et les lois physico-chimiques. Y a-t- entre elles harmonie ou hétérogénéité ? » Le livre rejoin sous une perspective plus abstraite et plus systématiqueme épistémologique, certaines des préoccupations de l'ouvra de Dognon.

M. Bounoure, *L'autonomie de l'être vivant*[14]. Une fois plus nous touchons au problème de l'individualité biolog que. Le caractère original de l'individualité vivante s'i pose dès l'expérience la plus simple, qui n'a pas de peine différencier l'animé de l'inerte. Rien cependant n'est pl difficile à comprendre à partir de ce que la science no permet de définir clairement et distinctement. La noti d'*autonomie* peut nous y aider, sans peut-être nous condui encore à la pleine satisfaction de l'esprit. M. Bounoure réu sit néanmoins à faire une fort intéressante analyse de cet condition de l'être vivant.

D. Dubarle.

12. Un vol. in-8, 336 pp. Éditions Hier et Aujourd'hui. Pa 1948.

13. Un vol. in-8, 106 pp., 240 fr. Presses Universitaires de Fran Paris, 1948.

14. Un vol. in-8, 222 pp., 400 fr. Presses Universitaires de Fran Paris, 1948.

Poésie et peuple

Parce que les années 40 à 44 virent une extraordinaire flo-
sson de poètes, parce qu'on s'arrachait presque tous leurs
rs et que l'émotion de leur lecture retentissait au-delà des
ciennes chapelles, on a pu croire la poésie réconciliée avec
peuple. Aragon, Eluard, Pierre Emmanuel, Loys Masson
rent se mêler aux épiciers, aux chefs de bureau, ou aux
vetiers. Il y avait un terrain commun à tous, peut-être pas
s poétique, peut-être confus et fuyant — tous se retrou-
ient sur la carte de France...

Finis les conciliabules de l'ombre, les maquis rendus à
ir sylvestre solitude, la poésie a réintégré les chapelles
nme l'épicier ses casiers, le chef de bureau ses classeurs, le
etier ses galoches... C'est un grand malheur pour la poésie
'elle soit apanage d'intellectuels. De *faiseurs*, voici les poè-
redevenus *diseurs*. L'intelligence prend le pas sur le cœur,
quelle lyre aigre que l'intelligence!

L'effort d'imagination en sauve heureusement quelques-
s du froid cérébral. Je pense à Carco, à Daniel Anselme, à
évert. Les citoyens de la commune « libre » de Montmartre
nt tout aussi intellectuels que les autres. Il existe même,
r là-haut, une certaine façon de mêler l'art et l'amour,
r exemple, qui utilise à fond les clinquants de la rhétori-
e. Dans *Poèmes en Prose* (*Points et Contrepoints*) Francis
rco montre bien — à son insu ? — ce qu'il peut y avoir de
ontanément populaire en lui, et ses limites.

l y a « des coins de rue en coupe-gorge et de grands trous
bscurité... Des ouvriers qui traînent leurs souliers, la ri-
re qui se déchire aux piles ». Il y a cette banlieue vue à
vers des prunelles trop tôt résignées : en premier plan,
es ronciers sauvages et les hauts peupliers qui suivent
u ». Puis, la vaste campagne, « avec des étendues pâles
brunes, moissons ou guérets ». Enfin, l'œil ne distingue

qu'un « étroit et pauvre terrain borné par le remblai chemin de fer... »

Poésie populaire ? Images populaires, en tous cas. Qui li ces poèmes ? Jugerait-on oiseuse la question, ou superficiell Les gros tirages ne prouvent rien quant à la valeur de l'œ vre. Je le veux bien ! La tour d'ivoire non plus... Un jo d'émeute, faut-il descendre dans la rue ? Carco y va — po contempler les étoiles. Lui reprochera-t-on ce regard ? voudrait qu'il soit le même que celui de l'émeutier alluma le pétard. C'est tout. *Le même* : chargé d'une égale es rance, d'une très concrète passion...

Il est vrai que les insurgés demandent qu'on chasse poètes et les rêveurs. Carco leur fait dire : « Ne somm nous pas la force ? Le développement de nos muscles vaut-il pas celui de leurs cerveaux ? » J'ai plus de sympat pour les dédains du plombier à l'endroit de l'intellectuel q pour Platon geôlier des poètes. Au nom de quoi le créat de Socrate régente les lettres ?

La République tuerait-elle les poètes parce qu'inutiles parce que prophètes (de méchant augure) ? Dans le prem cas, il est bien évident qu'il vaudrait mieux commencer les chefs du protocole. Dans le deuxième, Machiavel s'é bousse du sang des meilleurs — celui de Lorca, de Saint-F Roux, de Max Jacob.

Alors, avec tous ceux dont la chair témoigne pour l'â — fût-ce pour une âme qu'ils sembleraient nier ! — Da Anselme (*A l'heure dite*, éditions G.L.M.) peut chanter :

> L'oreille aux feuilles j'écouterai ceux de Cordoue,
> De Madrid, de Cadix, mes amis de Valence,
> Tomber sur l'herbe en lui donnant un poids de plomb.

Paroles où l'esprit garde ses droits, certes ! Paroles pourtant rien n'étiquette l'ouvrier manuel, l'artisan, gratte-papier ou l'écrivain. C'est le cœur d'abord qui écr

> Le chagrin des lilas
> A grimpé sur Madrid;
> Mon amour, on se bat
> Comme des ébrancheurs...

Paroles de chansons, paroles de tous les jours. Daniel selme les manie adroitement. Il gagnerait à dépouiller da tage la phrase, à ne plus proférer que ces *Paroles* (Éd. Point du Jour), dont Jacques Prévert intitule son rec enfin paru.

Où est leur singularité ? On l'a voulue dans le scandale

rait prouver peu de jugement. Sans doute, parmi les ixante mille acheteurs de *Paroles*, en est-il une bonne moitié ue le goût du sacrilège détermina. Mais ceux qui lurent *a crosse en l'air* comme ils dévorent les derniers-nés du *corpion*, ceux-là seront infidèles à Prévert, qui ne blasphème is plus pour blasphémer qu'il n'écrit pour écrire.

Il serait curieux de rapprocher Prévert et Péguy : même tour de rythme, même disposition du verset, même proension à la colère. L'un part en guerre contre le pape et ntre Dieu comme l'autre partait en guerre contre les biennsants et les sorbonnards. Tous deux sont des indignés. Le onde ne leur va pas — ce monde dont on dit que les idées mènent (ce qui n'est guère flatteur pour les idées).

Prévert ne veut pas pour le travailleur ces affreux paysas de l'aube, « le paysage poussière, le paysage charbon, le ysage dans la grande ombre, l'ombre du capital, l'ombre profit... »

Il ne veut pas des discours vides, des gestes concertés, des tes à cogiter : « Quand on le laisse seul — Le monde men — Ment — Monumentalement. »

Ce n'est pas par une flatterie des rudesses prolétariennes e l'auteur de *Paroles* peut être dit populaire. S'il parle uple, c'est qu'il faut bien au peuple dire ce que le vocaiaire que nous lui abandonnons peut contenir. S'abaisse-on à tendre la main à un infirme ? On peut écrire des ifs-d'œuvre avec des mots d'enfant :

Je suis comme je suis,
Je suis faite comme ça.
Quand j'ai envie de rire,
Oui je ris aux éclats.
J'aime celui qui m'aime.
Est-ce ma faute à moi,
Si ce n'est pas le même
Que j'aime chaque fois ?

Voilà qui nous ramène à Carco et à tous les poètes qui saient de ne pas perdre contact avec les humbles. Je crois e Prévert y réussit mieux que quiconque. S'il a besoin d'éguer, ce ne sera pas son style. Nous lui souhaitons, davange, de mûrir comme les fruits mûrissent — du dedans, nble-t-il...

Un jour lui apprendra, peut-être, que les pharisiens ne nt pas tous au temple, et que Dieu n'est pas la caricature adorent les faux dévots.

MAURICE CHAVARDÈS.

A PROPOS DE *MANON*

G.-H. Clouzot produit peu; c'est qu'il refuse de tra ter n'importe quel sujet. Aussi est-il vraiment l'auto de ses films. Comme il est aussi l'un des plus intel gents réalisateurs français et celui dont le style cin matographique est le plus personnel, aucune de s œuvres ne peut passer inaperçue. *Le Corbeau,* paru so l'occupation, avait fait scandale; l'amour-propre nation avait été blessé par ce récit cruel des intrigues d'u petite ville de la province française, soyons sûrs qu' temps de paix on aurait trouvé d'autres prétextes po protester : c'est la cruauté du style de Clouzot qui ch quait. *Manon,* sorti récemment, a suscité une réprob tion et un scandale dont l'origine est la même. Peu temps auparavant, des films d'une bien moindre vale comme *Une si jolie petite plage* ou *Les Amants Vérone* avaient préparé la réaction contre *Manon* renforçant l'impression que tous les films français q prétendent s'élever au-dessus du niveau commerci moyen donnent dans ce que l'histoire littéraire françai appelle le réalisme, en entendant par là une visi désespérée du monde.

Le R. P. Pichard a adressé une lettre à Clouzot, q est parue dans *Témoignage chrétien,* où il proteste tant que chrétien et en tant que prêtre contre cette véri à laquelle Clouzot prétend être fidèle et qui passe ent rement sous silence la Vérité et cet appel que Di adresse à toutes les âmes.

Ce reproche prend toute sa valeur par la comparais avec le livre de l'abbé Prévost dont le film est tir *Manon* de Clouzot suit, en effet, pas à pas l'intrigue

bbé Prévost, mais en la transposant scène par scène; s Grieux est un jeune F.F.I. Manon, la fille d'un cafe-r que les résistants locaux veulent tondre parce qu'elle équentait les Allemands; au cadre du Paris de la Ré-nce est substitué celui du Paris de la Libération, et s Grieux, au lieu de vivre du jeu, vit du marché noir; déportation à la Nouvelle-Orléans est remplacée par e fuite sur un bateau qui emmène des Juifs en Pales-ne. On ne peut manquer de remarquer que les seules ènes du livre qui n'aient pas de correspondants dans film soient celles où le des Grieux de l'abbé Prévost sayait d'échapper à son destin.

L'abbé Prévost était un singulier abbé, mais, dans sa e de libertin, on découvre avec étonnement de nom-eux retours vers Dieu dont nous n'avons pas le droit dire qu'ils aient tous été des gestes de simple oppor-nité. Aussi bien, dans l'histoire de des Grieux, la lon-e retraite à Saint-Sulpice dans l'étude et la piété et spiration vers la pénitence finale, esquissée à la fin du re, ne sont pas seulement des précautions qu'aurait ses l'auteur pour éviter une condamnation (à laquelle ailleurs il n'échappa pas).

Si Clouzot avait fait de des Grieux un prêtre manqué s'il l'avait fait se retirer quelque temps dans un onastère, le film aurait paru sans doute plus scanda-ux encore. La question n'est pas là : nous reconnais-ns volontiers que l'abbé Prévost et son héros vivaient core d'une certaine manière « en chrétienté » et que libertins du XVIIIe siècle n'oubliaient jamais com-etement le problème de Dieu, parce que l'atmosphère ciale tout entière le leur rappelait sans cesse, alors e ceux de notre époque coupent définitivement les nts derrière eux ou plutôt entre Dieu et eux, parce e notre époque est déchristianisée. Si Clouzot est croyant (ce que son œuvre permet de supposer) on ne uvait guère s'attendre à le voir faire un film où Dieu t sans cesse présent. Mais s'il existe des hommes

aujourd'hui pour qui l'appel de Dieu est si assourdi qu tout se passe comme s'il n'était pas, est-il conforme la vérité psychologique et humaine de les montrer acc blés par un destin implacable, sans que jamais un m ment de lutte et de reprise du contrôle sur soi-même leu ouvre une porte vers l'espoir ? L'ingéniosité à tous le moments psychologiques de Manon et de des Grieu pourquoi ne l'a-t-il pas appliquée à nous dire aussi com ment les êtres les plus aliénés par la passion et la déso ganisation sociale essaient de retrouver leur digni humaine et de découvrir une raison de vivre ?

Telle est la critique la plus grave qui peut être fai au film de Clouzot, et c'est elle qui justifie les protest tions qu'a suscitées son film, non seulement dans le milieux catholiques, mais aussi bien chez les incroyan et chez les marxistes.

*
**

Mais il ne suffit pas de protester. Une œuvre aus importante que *Manon* exige que l'on pose le problèn dans toute son ampleur et qu'on se demande pourqu tant d'œuvres paraissent dans le domaine littérai comme dans le domaine du cinéma qui suscitent des pr testations analogues. D'autre part, l'attitude négati de critique exige que l'on demande quelle littérature quel cinéma on voudrait voir remplacer ceux que l'c refuse.

Remarquons tout d'abord qu'il est inexact de repr cher à la France de s'être fait une spécialité de la litt rature et du film noir. Cette tendance, si elle est bien notre époque, c'est pas limitée à notre pays. On a ci Sartre à propos de *Manon*, mais, avant même les œuvr de Sartre, tout ce qui a compté pour nous dans la litt rature américaine de Dos Passos à Faulkner, donnait monde une image aussi désespérée. *La Route au tab* de Caldwell, dont on a fait une pièce et un film, n'e

pas non plus une œuvre d'espoir. Le cinéma anglais, que l'on cite souvent pour l'opposer au nôtre, a produit aussi *Odd man out* (*Huit heures de sursis*) et *The Rake's progress*. Ce dernier film n'a pas rencontré en France toute l'attention qu'il méritait (peut-être parce qu'on l'a affublé du titre ridicule de *L'Honorable Monsieur Sans-Gêne*), mais on ne peut manquer de le citer à propos du film de Clouzot, car son baron Stephan est l'analogue masculin de Manon, et l'idée du scénario a été tirée d'une œuvre du XVIIIe siècle comme celle de *Manon*.

Devant ce déferlement de littérature et de films noirs, le public commence à réagir par la lassitude, le dégoût et l'indignation. Les critiques adressent des avertissements et des remontrances aux auteurs. Quel est le but de ces protestations ? A-t-on le droit de rappeler à ces auteurs, comme certains le font tous les jours, qu'ils ont le *devoir* de dire autre chose que le désespoir de l'homme ? Et si l'on demande pourquoi ce sont justement ces œuvres et non pas d'autres qui touchent le public comme seule la vérité peut toucher au plus profond de l'homme, peut-on répondre que le public aussi a le *devoir* de s'intéresser à autre chose ?

J'écarte, bien entendu, les œuvres qui sont faites pour le scandale, et qui ne sont pas vraies dans la mesure précisément où elles ne sont pas sincères. Je parle de celles qui, comme *Manon*, sont des œuvres « sérieuses et profondes ». En définissant ce que les auteurs *doivent* produire et ce que le public *doit* voir, on admet une conception très particulière de la création. Le choix d'un sujet par un auteur est-il le résultat d'une décision arbitraire ? Un auteur ne peut créer une œuvre valable que si il a quelque chose à dire, et ce qu'il a à dire ne dépend pas de lui ; c'est toujours directement ou indirectement son époque qu'il exprime. Le succès de Sartre ne peut être attribué seulement à la mode, comme on le prétend parfois ; parce qu'il a su dire le trouble de notre temps

ses lecteurs ont trouvé dans ses livres des accents qui les ont touchés au plus profond d'eux-mêmes. Certaines œuvres semblent échapper à cette règle parce que, au lieu d'exprimer la vérité d'aujourd'hui, elles expriment celle d'hier ou parfois celle de demain, mais on ne peut citer d'œuvre romanesque ou de récit cinématographique qui soient valables et qui expriment *ce qui devrait être* au lieu de *ce qui est*. Dire ce qui doit être est le propre de l'essai, du sermon ou de la philosophie, non des œuvres qui doivent inspirer la créance en donnant une image de la réalité.

Le hasard seul n'explique pas pourquoi depuis la guerre deux œuvres aussi marquantes que *The Rake's progress* et *Manon* sont allés chercher leur inspiration au XVIIIe siècle. L'entre-deux-guerres, où se situent les aventures de Stephan, a vécu dans un climat de veille de catastrophe comme le XVIIIe siècle, et Stephan ne fait que répéter : « Après moi le déluge ». La décomposition d'un monde sous la Régence n'est pas sans parenté avec celle que nous vivons depuis la Libération et qui imprègne *Manon*. Pour comprendre la parenté des deux époques et expliquer comment un film peut chercher son inspiration dans un livre dont la forme est aussi éloignée du cinéma que celui de l'abbé Prévost, il faudrait reprendre la distinction que faisait Péguy entre les « époques » et les périodes ». Il existe des « périodes » dans l'histoire où l'unanimité se fait sur un certain nombre de principes et où la structure sociale se stabilise pour un temps dans un état d'équilibre : tels ont été l'apogée du moyen-âge, un bref moment de la Renaissance, le « siècle de Louis XIV » et le milieu du XIXe siècle. Il n'est pas besoin, alors, de rappeler les auteurs à leur devoir : leurs œuvres reflètent la croyance en l'homme qui anime leur temps, elles exaltent sa volonté parce que les buts qui lui sont proposés sont unanimement reconnus. Si la littérature et le cinéma actuels ne vont pas chercher leur inspiration dans l'é-

norme santé des Renaissants à la conquête du monde et d'eux-mêmes, dans l'univers de Corneille où triomphe la volonté et la raison, ou même dans celui d'un Hugo animé de la foi au Progrès et à l'Avenir de l'homme, c'est que notre époque ne se trouve aucunement prête à croire à aucun de ces principes et qu'elle ne les a remplacés par aucun autre.

Est-ce à dire que, parce que notre époque incite au désespoir, on ne peut y créer que des œuvres qui l'acceptent et nous y enfoncent encore davantage? Non, sans doute. Mais en attaquant les œuvres « noires » on ne doit pas attendre l'apparition d'œuvres « roses », en critiquant ces personnages désaxés on ne doit pas penser qu'il soit possible de donner l'image d'une société sûre d'elle-même et de ses buts. Il est seulement possible de dire que, dans ce monde détraqué, tout espoir n'est pas perdu. Il est significatif de constater que les attaques contre la littérature et le cinéma noirs ne viennent pas seulement des catholiques, mais aussi des communistes. Ceux-ci au nom de la marche de l'Histoire, les chrétiens au nom d'une transcendance intemporelle, condamnent le désespoir et proposent aux hommes une voie pour en sortir. Mais il est significatif aussi de remarquer les œuvres romanesques les plus valables qui soient écrites par des chrétiens sont aujourd'hui celles de Mauriac et de Graham Greene. Ce sont des œuvres « noires », elles aussi, bien que la grâce y soit sans cesse présente. Les reproches qu'on leur a souvent adressés sont les mêmes que ceux qu'on adresse aux auteurs incroyants : c'est que la bassesse de l'homme et la corruption du monde sont des vérités pénibles à entendre. Est-ce une raison pour ne pas les dire? Les chrétiens moins que d'autres devraient pourtant se refuser à les entendre, eux qui savent que la nature de l'homme est mauvaise et ne peut être sauvée que par la grâce. Il serait dangereux que, en se refusant à l'admettre, on enlève aux auteurs chrétiens la possibilité de

créer des œuvres qui atteignent profondément la vérité de l'homme, tout en lui rappelant le constant appel de Dieu. Ce danger est particulièrement aigu dans le domaine cinématographique où le souci du moralisme limite, plus encore que dans les livres, les possibilités d'expansion des auteurs. Si *Dieu est mort* porte infiniment moins loin que le livre de Graham Greene, c'est en grande partie parce que la crainte de choquer a obligé à édulcorer l'œuvre originale. Et *Monsieur Vincent* même a été accusé d'être trop « noir », parce que le film montre la misère et le monde tels qu'ils sont.

Dans les périodes historiques où l'homme se sent d'accord avec lui-même, les auteurs incroyants ou croyants exaltent sa volonté et chantent ses victoires. Dans les époques de troubles et d'incertitudes, croyants ou incroyants ne peuvent que dire sa faiblesse et ses déchéances; les premières donnent un sens au vide que l'homme sent en lui, en disant que ce vide est manque de Dieu; les autres affirment parfois que ce vide est un néant. Parce que cette affirmation est sans cesse présente dans le film de Clouzot, il ne peut manquer de susciter la condamnation des catholiques. Mais cette condamnation ne doit pas être comprise comme une interdiction de jamais dire la misère de l'homme et du monde. Si l'on veut que des œuvres aussi fortes que celle de Clouzot soient créées par des auteurs qu'inspire le christianisme, il faut qu'ils aient la liberté de traiter des sujets aussi cruels en les éclairant d'une autre lumière. Car si l'œuvre de Clouzot est « sérieuse et profonde », c'est parce qu'elle est conforme à une certaine réalité, et que l'on ne peut porter témoignage de la Vérité sans être fidèle à la vérité du monde.

J.-P. CHARTIER.

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant* : G. CHIFFLOT.
D. L., 2e trimestre 1949. — Imprimeur, n° 405.
N.M.P.P.